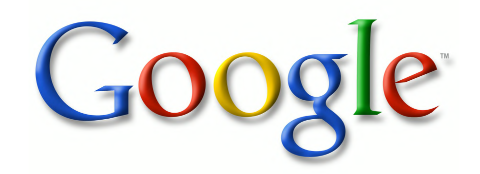
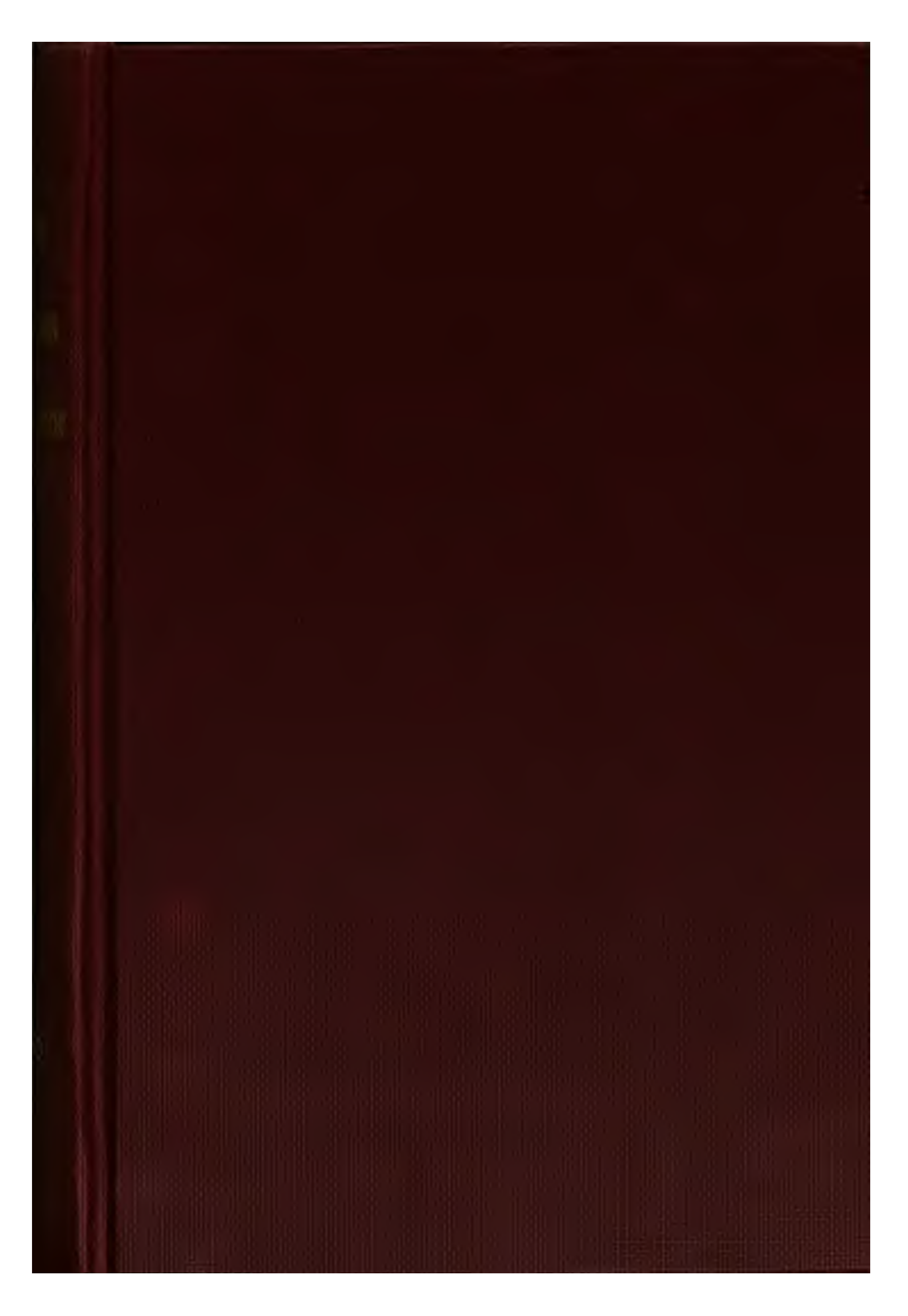
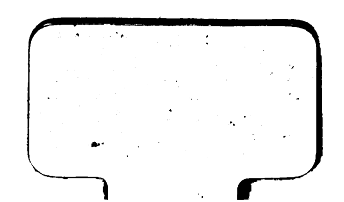
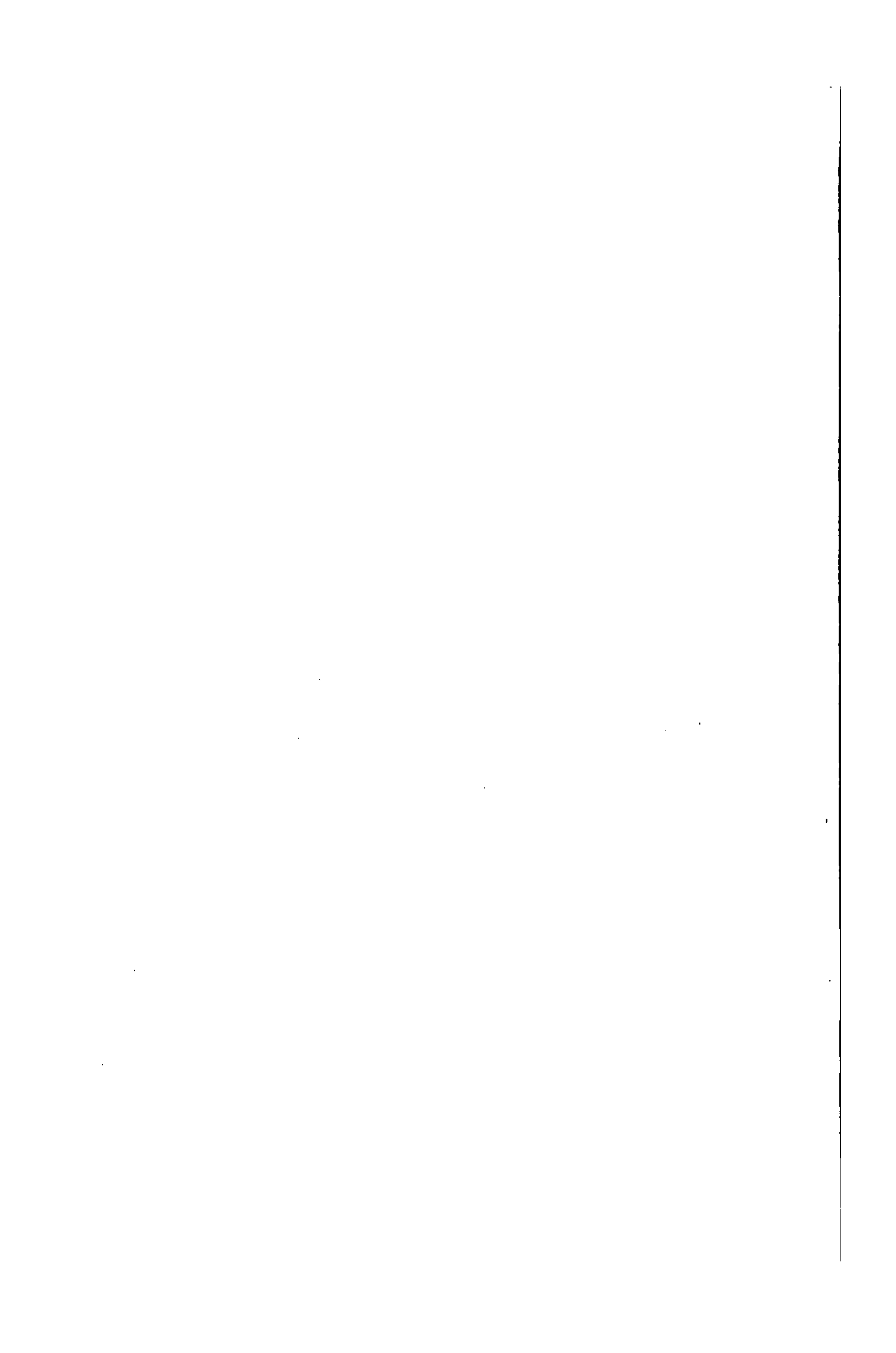





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





MÉMOIRES
D'UN COULISSIER

MÉMOIRES

D'UN COULISSIER

MÉMOIRES
D'UN COULISSIER

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

ALGER. Étude (2e *édition*).	1 vol.
LES AMOURS TRAGIQUES (2e *édition*).	1 —
UN COUP DE BOURSE (comédie).	1 —
UN DÉBUT A L'OPÉRA (4e *édition*).	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (3e *édition*). . . .	1 —
LE MARI DE LA DANSEUSE (3e *édition*).	1 —
LE SECRET DU BONHEUR (2e *édition*).	2 —
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE (7e *édition*). . .	1 —
LA COMTESSE DE CHALIS (6e *édition*).	1 —
FANNY (*Nouvelle édition*, avec une préface de l'auteur).	1 —
DANIEL (*Nouvelle édition*).	2 —
SYLVIE (*Nouvelle édition*).	1 —
CATHERINE D'OVERMEIRE (*Nouvelle édition*). . . .	1 —
LES QUATRE SAISONS.	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (comédie).	1 —
DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU.	1 —
LES AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE — COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS (3e *édition*).	1 —
LE LION DEVENU VIEUX (3e *édition*).	1 —
L'ALLEMAGNE EN 1871 — IMPRESSIONS DE VOYAGE (2e *édition*).	1 —
L'ART DE PLAIRE (2e *édition*).	1 —
MÉMOIRES D'UN COULISSIER (2e *édition*).	1 —
SOUNA, Mœurs arabes.	1 —

CORBEIL. Typ. et stér. B. RENAUDET.

MÉMOIRES

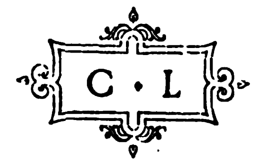
D'UN

COULISSIER

PAR

ERNEST FEYDEAU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882



MÉMOIRES
D'UN COULISSIER

I

Je n'avais guère plus de vingt ans lorsque je mis, pour la première fois, les pieds à la Bourse, dans le but d'y faire mon apprentissage de *courtier*, ou, si l'on aime mieux, de *coulissier*. J'étais alors employé dans la maison de banque du célèbre philanthrope révolutionnaire Jacques Laffitte. Mes appointements s'élevaient au modeste chiffre de quinze cents francs par année. Un ancien

ami de ma famille, qui avait trouvé le moyen de réparer à la Bourse des revers de fortune, me proposa de m'initier, en me prenant chez lui comme caissier, aux mystères de la spéculation. Mes appointements devant être doublés pour débuter, j'acceptai. Notez que je n'étais guère plus propre au métier de *boursicotier* qu'aux fonctions de commis de banque. Mes goûts, mes inclinations, mes rêves d'ambition, comme mes études antérieures, tout m'éloignait du monde des affaires et me poussait vers la littérature. J'avais déjà, dès l'âge de dix-huit ans, commis un volume de poésies qui n'avait pas rendu mon nom célèbre et ne pouvait avoir d'autre mérite que celui des bonnes intentions. Mais, comme il fallait vivre, comme j'avais déjà, d'ailleurs, des charges de famille, je me crus la tête assez forte pour faire impunément

marcher de front deux professions aussi dissemblables et exténuantes que le sont celles d'homme de lettres et d'homme d'affaires. La preuve que je me trompais c'est que, après m'être livré à ce double plaisir pendant vingt-cinq ans, en « brûlant la chandelle par les deux bouts, » comme me le disait un médecin célèbre, je fus un jour frappé d'apoplexie, et, par suite d'une paralysie partielle qui, à mon grand regret, après quatre années de tortures, me tient encore.

Mais alors, je ne pensais point à tout cela. Je croyais avoir mis la main sur le moyen de gagner ma vie et de me perfectionner dans mon art, sans faire de l'art un métier, et je n'étais guère moins joyeux que ne le fut Archimède lorsque, ayant trouvé le principe de « la théorie des corps plongés dans un fluide, » il s'élança de la baignoire où il rêvait à ce

problème et se mit à courir tout nu par les rues de Syracuse, en criant : *Euréka !* ce qui, comme on le sait, veut dire en grec : « Ma fortune est faite ! »

II

Malheureusement pour moi, ma fortune ne devait jamais se faire à la Bourse, et j'attends toujours, philosophiquement, que la capricieuse déesse daigne jeter un regard de mon côté. Mais de quelles expressions pourrai-je me servir pour peindre la stupéfaction que j'éprouvai lorsque, ayant gravi pour la première fois les degrés du « temple de Plutus » je mis le pied dans la grande salle du rez-de-chaussée et vis de quelle façon bizarre, effrayante même, se faisaient « les affaires. »

Un homme qui, sans transition d'aucune sorte, quitterait tout à coup une rue paisible pour pénétrer dans un hospice exclusivement consacré au traitement des fous furieux, ne ressentirait pas une surprise plus grande, une angoisse plus profonde que celle dont je fus assailli avant même d'avoir pu me rendre compte de la scène à laquelle j'assistais. C'était l'époque où les grandes Compagnies de chemins de fer, toutes en voie de formation, se disputaient les lignes considérées comme les plus avantageuses, et où la fièvre de spéculation qui s'était emparée de la masse entière du public donnait lieu, chaque jour, à des milliers d'opérations qui toutes n'étaient pas fructueuses pour tout le monde, mais avaient du moins l'avantage d'enrichir petit à petit le plus grand nombre des courtiers. Je ne compris d'abord absolument rien à ce que

je voyais. La chose me faisait l'effet d'un mauvais rêve. Sous la longue galerie située à gauche, à l'intérieur de la salle, une foule d'hommes de tout âge, et qui, par leur costume, mais par leur costume seul, et non par leurs manières, me semblèrent appartenir à la classe des gens comme il faut, se poussaient avec rage, échangeaient de furieux coups de coude, et tous vociféraient, le bras en l'air, comme s'ils eussent été soumis à quelque torture intérieure.

Au bout de peu de jours, on finit par s'habituer à la singularité de ce spectacle, et il arrive même un moment où l'on n'y fait plus la moindre attention. Mais celui qui, pour la première fois, comme moi, encore tout jeune et ayant été élevé autre part que dans un bouge de crocheteurs, assistait à cette scène sans nom, devait se demander, comme je le faisais,

si tous ces enragés n'étaient pas atteints de monomanie furieuse.

De temps à autre, l'un d'eux se détachait du groupe qui le secouait dans son mouvement giratoire et s'en allait au loin échanger quelques mots à voix basse avec des gens à l'air paisible, qui se tenaient le dos plaqué au mur. Au bout de peu de temps, il rentrait dans la foule avec les allures d'un taureau, la tête baissée, les épaules en avant, toujours suant, soufflant et vociférant. Ce qui me surprenait le plus, c'était que ces abominables braillards pussent s'entendre. Ils avaient intérêt à ne pas se tromper cependant. A la Bourse, les erreurs coûtent plus cher encore qu'en amour. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre les graves intérêts qui s'agitaient sous cette scène brutale et grotesque. Le premier jour, je n'y pensais pas.

Ce qu'il y eût de pire dans mon cas, c'est qu'il fallut me décider à faire comme les autres, pousser, courir, vociférer autant et même plus haut que les autres. Le succès, à la Bourse, est certainement dans l'intelligence. Il est aussi dans l'activité, l'agilité et la puissance des poumons. Celui qui crie le plus *fort fait* ses affaires plus vite que personne. *En toute* chose, et surtout dans les transac*tions* financières, il faut savoir arriver à *temps*.

III

Les manières d'agir dont je viens de faire la description sont un peu modifiées aujourd'hui. Le besoin de travailler, de gagner de l'argent est toujours le même ; mais la fièvre est un peu calmée. Il est possible que l'Emprunt de cinq milliards, si toutefois on veut le faire réussir, s'il est émis avec intelligence, c'est-à-dire si l'on sait se servir de l'aide des banquiers, ranime le marché qui languit. Ce marché fut jadis, grâce à la liberté, plus toléré qu'autorisée, des transactions, le premier de toute l'Europe. Dieu veuille que, par la

faute de l'esprit de routine et d'exclusivisme qui a fait tant de mal en France, il n'en devienne pas le dernier.

Chemin faisant, tout en me laissant aller à consigner ici mes souvenirs personnels, je ne m'interdis pas d'y joindre quelques conseils à l'usage du public et du gouvernement de mon pays. On a beaucoup crié dans tous les temps, surtout dans ces vingt dernières années, contre l'agiotage. « Agiotage ! » voilà un bien gros mot, qui est bien vite dit, et qui dispense les gens qui le prononcent de tout jugement et de tout bon sens. Je veux essayer ici même, moi qui ne me paye pas de mots, de prendre sa défense. Écartons le mot, tout d'abord. La « spéculation, » c'est là le vrai terme de la chose, a, comme tout au monde, ses bons et ses mauvais côtés. La question est de savoir si la somme de ses avantages ne dépasse pas

celle de ses inconvénients. Soyons francs. Toute morale à part, le véritable besoin du XIXe siècle, c'est de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Sa seule raison d'être, à ce siècle, c'est d'améliorer la condition matérielle de l'homme sur la terre, par la science, par les arts et par l'industrie. Chacun de nous, hormis peut-être les affreux idiots de la Commune, sans se l'avouer, a la conscience que, de nos jours moins que jamais, et plus nous irons en avant, il ne sera possible de vivre agréablement, et même honorablement, sans argent. Ceci n'est pas, comme les gens prévenus pourraient le croire, une vérité du genre la Palisse, mais la raison philosophique du besoin de spéculation qui est entré dans l'âme de l'humanité. Chacun comprend que, nulle part, le travail n'est suffisamment rémunéré et ne saurait l'être ; que, à moins d'une

transformation radicale, impossible à prévoir, dans la constitution physique et morale de l'homme, plus nous irons, plus les besoins réels et factices de la famille humaine augmenteront. Le problème à résoudre est donc d'élargir les moyens de les satisfaire. Jusqu'ici, depuis le siècle d'où date l'affranchissement de l'esprit, — c'est du XVIIIe que je parle, — on n'a rien découvert de mieux et de plus pratique que la spéculation. La spéculation, en effet, est la seule chance que nous ayons, quand le hasard a oublié de déposer des inscriptions de rentes dans notre berceau, pour nous donner quelques-unes des petites douceurs de la vie. Le travail pur et simple, même celui qui est le plus acharné, du haut en bas de l'échelle sociale, sauf quelques exceptions extrêmement rares, ne suffit jamais pour cela. C'est à peine s'il nous fournit le

moyen de nous empêcher de mourir de faim. C'est malheureux sans doute ; mais c'est ainsi; et les objurgations des esprits faux ne sauraient rien changer à cet état de choses.

Passons maintenant aux effets politiques de la spéculation. C'est une vérité admise aujourd'hui par tous les gens sensés que, loin de faire tort à l'objet sur lequel elle se porte, la spéculation le vivifie. C'est comme le mouvement qui engendre le calorique. Ce qu'il y a de pire pour les gens célèbres, c'est le silence ; ce qu'il y a de plus funeste pour une valeur industrielle, c'est la stagnation. La spéculation, avec ses exagérations de toute sorte, ses hausses factices, ses baisses imprévues, parfois peu motivées, donne tout de suite du relief, de l'élan, de la vie, pour tout dire, aux valeurs qui, sans elle, languiraient et s'affaisseraient sur elles-mêmes. Vendre

une valeur à découvert, ce n'est pas la déprécier, comme le disent et le croient peut-être les gens superficiels. C'est se mettre volontairement dans l'obligation de la racheter un jour à tout prix et la faire monter. C'est une vérité admise depuis longtemps à la Bourse comme axiome, que les véritables dépréciateurs des fonds publics ne sont pas les *baissiers* qui créent toujours un *découvert* et, le jour de la liquidation, sont obligés de le combler, mais certains *haussiers* trop légers qui, achetant des rentes dont ils ne pourront pas prendre livraison, se mettent ainsi dans la nécessité de les revendre, le plus souvent à vil prix. Quoi qu'il en soit, de quelque côté qu'elle se porte, la spéculation, prise dans son ensemble, aboutit invariablement à augmenter la valeur de l'objet sur lequel elle s'est portée. La preuve en est que, dans ce moment

où la place ne manque certainement pas de rentes, et où l'emprunt va jeter forcément une masse considérable de titres sur le marché, cet emprunt, grâce à la spéculation, se négocie déjà, un mois avant l'émission, avec la prime considérable de 1 franc 40 centimes.

Il serait donc d'une bonne politique de faire ce que M. Achille Fould n'a jamais voulu comprendre : donner la plus grande liberté et la plus grande extension possibles au marché français; favoriser, autant que faire se pourrait, les transactions de toutes les valeurs cotées à la Bourse; enfin, tout en s'adressant directement au public pour l'émission des emprunts, accepter le concours des grands établissements de crédit qui ont tous, derrière eux, une nombreuse et riche clientèle. Mais me voici bien loin des premières impressions que je ressentis lorsque je fis mon apprentis-

sage de *coulissier*. J'y retourne. Ayant eu le bonheur de venir au monde avec un goût prononcé pour l'observation, et de recevoir du ciel, en naissant, un esprit légèrement synthétique, tout en apprenant consciencieusement le métier d'où me semblait dépendre mon avenir, je ne pouvais manquer d'appliquer mes facultés intellectuelles à étudier le milieu, si nouveau pour moi, dans lequel les hasards de la destinée venaient de me condamner à vivre. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour m'apercevoir que, à la Bourse, comme partout ailleurs dans le monde, il y avait un certain nombre de classes différentes, ou, pour mieux dire, que les gens s'y groupaient, un peu arbitrairement, en un certain nombre de catégories. Les personnes superficielles confondent trop aisément sous le nom général de *boursiers* une foule d'individus qui

tous, il est vrai, ont pour principale industrie les opérations de Bourse, mais qui diffèrent cependant les uns des autres en ce sens que les uns sont de simples spéculateurs, grands ou petits, et les autres, des intermédiaires, c'est-à-dire des gens qui, sous des appellations diverses, agents de change, courtiers, etc., s'entremettent entre les joueurs, contractent, sous leur propre nom, moyennant une commission, un courtage, les opérations que ceux-ci les ont chargés de conclure, et, de même que le juge, dans la jolie fable de Lafontaine : *l'Huître et les Plaideurs*, sont en position de croquer toujours le mollusque, en laissant les écailles aux personnes passionnées qui les emploient

IV

C'est un fait admis à la Bourse, depuis le jour où le monument fut bâti sur l'emplacement d'une large et belle voie romaine, que les affaires vont toujours mal, que les liquidations sont toujours mauvaises, et que nul ne gagne d'argent. Cette monomanie devient agaçante à la longue, pour celui qui prend les choses au pied de la lettre, ou qui ne connaît pas les petites malices du métier de spéculateur. Comme je m'étonnais un jour, naïvement, de cette persistance de pessimisme, un ancien agent de change, devenu philosophe

depuis qu'il était retiré des affaires, entreprit de m'en donner la raison.

— Tous les spéculateurs qui se plaignent, me dit-il, sont dans le vrai et dans leur droit. Quand la rente monte, vous croyez que les haussiers gagnent; quand elle baisse, vous supposez que les baissiers sont en bénéfice. Cela peut être vrai sur le moment, mais, tous comptes faits, à la fin de l'année, il se trouve que c'est absolument faux : aucun spéculateur ne gagne à la Bourse, s'il joue avec un certain esprit de suite, aucun ne s'enrichit. Et la raison en est bien simple : c'est que le total des courtages que les spéculateurs payent en moyenne, par année, aux intermédiaires, s'élève à l'énorme somme de quarante millions de francs.

Ici, mon homme qui, depuis qu'il avait vendu sa charge d'agent de change, s'était fait

spéculateur par amour des distractions, me fit, avec un malicieux plaisir, la décomposition des quarante millions susdits. Tant au parquet, tant à la coulisse des rentes, tant à celle des valeurs, etc., etc., etc. Si je ne transcris pas ces chiffres, c'est seulement afin de ne pas ennuyer mes lecteurs. Je puis certifier qu'ils étaient tous exacts, les ayant deux fois contrôlés.

J'avais fini par prendre goût aux affaires, alléché par la perspective des beaux bénéfices que chacun me faisait entrevoir. Mais, dès la fin du premier mois de mon apprentissage, j'appris à mes dépens que tout n'était pas rose dans le métier de boursier. Un de mes anciens camarades de la banque Laffitte, qui avait trop aimablement voulu, selon ses propres expressions, « me faire gagner mes premiers courtages, » oublia de payer la perte qui résultait

de sa trop grande amabilité et m'enleva ainsi une somme qui représentait le total de mes émoluments pendant six mois. La parfaite tranquillité avec laquelle ce mauvais drôle m'avait annoncé « qu'il n'était point en mesure pour me payer, » me donna sérieusement à réfléchir. Je n'en continuai pas moins à me soumettre à toutes les exigences de mon abominable métier. Le mois suivant, il m'arriva une autre aventure qui était faite pour m'en dégoûter. Un Mexicain, dont j'avais fait la connaissance à la Bourse, par l'intermédiaire de l'un de mes anciens camarades d'enfance, ne s'étant pas présenté dans le temple le jour réglementaire consacré, de toute éternité, au payement des différences, — c'est le cinquième jour non férié de chaque mois, — je crus devoir le lendemain lui rendre visite, et, comme ma méfiance était éveillée, je me fis

accompagner de mon ami. Nous trouvâmes notre Mexicain dans une sorte d'hôtel garni, dont il était propriétaire, et dans son lit. Comme j'étais encore très-neuf en matière de filouteries boursicotières, je croyais qu'il allait s'excuser, rejetant son absence de la veille sur une indisposition subite. Mais l'événement me prouva que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre sur l'humanité en général, et les Mexicains en particulier.

— Je ne nie pas que je vous dois six mille francs, dit notre homme tout ingénument, mais je vais retourner dans mon pays, et, comme la loi française ne reconnaît pas les jeux de Bourse, je préfère ne pas vous payer.

Il était impossible d'être plus sincère. Et ce petit discours avait été débité d'une voix charmante. Malheureusement, mon compagnon, qui devait regretter de m'avoir valu ce *bouillon*

de six mille francs, ne put prendre la chose sous le côté philosophique.

Il se leva subitement — c'était un cœur chaud, — et, regardant le Mexicain avec mépris :

— Monsieur, dit-il avec impétuosité, vous êtes un voleur !

Quoique cette épithète me parût méritée, si j'avais pu prévoir ses suites, j'aurais tâché de l'arrêter au passage. Le Mexicain, au mot de « voleur, » avait sauté à bas de son lit. Sans regarder d'abord, ni moi ni mon ami, il s'était dirigé vers un bureau placé à l'extrémité de la pièce, avait ouvert l'un des tiroirs du meuble, et maintenant il revenait sur nous, tenant en main un pistolet.

Je crus que ma dernière minute était arrivée, et cela me causa une sensation très-désagréable.

Heureusement, ce n'était point à moi que mon débiteur en voulait. Et, en effet, moi, je n'étais coupable que d'être son créancier. Il marcha sur mon camarade, et, au moment où je m'attendais à entendre le bruit de la détonation du pistolet, retournant l'arme dans ses mains, il lui en asséna un coup terrible sur la tête, avec la crosse.

Puis, il ouvrit la porte, et, sans plus de façon, il nous jeta dehors tous deux, comme si nous étions venus là pour le voler, à coups de pieds et à coups de poings.

Une dernière satisfaction nous attendait sur le palier. La servante du brave homme était en train de le balayer. En nous voyant sortir de chez son maître d'une façon si expéditive, elle crut vraisemblablement que nous nous lui avions fait quelque tort, et, en bonne et intelligente domestique qu'elle était, s'as-

sociant à sa rancune, en moins de deux minutes, elle nous fit dégringoler du haut en bas de l'étage à grands coups de balai. Mon ami se frottait la tête, je me caressais les reins.

V

— Quel abominable métier que le mien! me disais-je.

Une grande erreur à laquelle je dois attribuer les infortunes de toute ma vie, c'est la conviction où je fus longtemps — je l'ai perdue! — que la justice doit régler toutes les affaires de ce monde et triompher en toute circonstance. En vertu de cette idée fausse, je pouvais bien comprendre, à la rigueur, que mon ami eût été battu. Il n'avait rien perdu et s'était donné le plaisir de soulager son cœur. Mais moi qui avais avalé une perte de

six mille francs, et, pour tout dédommagement, n'avais reçu que des coups, je trouvais la chose un peu dure. J'eus l'idée, assez naturelle, de soumettre la question à un avocat de mes amis, en qui je pouvais avoir toute confiance, et, à ma grande stupéfaction, il me dit que mon Mexicain, dans tout ce qu'il avait fait, ne s'était pas écarté, de l'épaisseur d'un cheveu, de son droit. Cette seconde aventure contribua, plus encore que la première, à me dégoûter d'un métier dans lequel, pour cinq francs de bénéfice, que je recevais de la main gauche, je me voyais immédiatement obligé de payer cent francs de perte de la main droite. J'aurais dû fuir alors, me sauver le plus loin possible du temple de la Fortune qui, maintenant, m'apparaissait comme celui de la Ruine. Si je ne le fis pas, c'est que l'habitude de vivre parmi les joueur

m'avait donné déjà la confiance superstitieuse des joueurs et que, sans appuyer mon espérance sur rien de certain, je comptais dominer le Sort, maîtriser la Fortune, et me disais, la larme à l'œil : « Après tout, tous les hommes ne sont pas des fripons, et ma mauvaise chance ne pourra pas durer toujours! »

Ce beau raisonnement, après vingt-cinq années de travail et de patience, devait me conduire un beau jour — je ferais mieux de dire un vilain jour — à une liquidation où, de commis étant devenu patron, mes clients soigneusement triés sur le volet, c'est-à-dire tous « gens du monde », et « du meilleur monde, » m'enlevèrent d'un seul coup la somme de deux cent mille francs. Or, je n'en possédais juste que cinquante mille, qui étaient déposés à la Banque de France. J'avoue sincèrement que j'aurais mieux aimé

me brûler la cervelle, malgré la sainte horreur que m'inspirèrent toujours les armes à feu, que de faire ce qu'on nomme, en langage de Bourse, « un trou à la lune. » En quatre jours il me fallut trouver cent cinquante mille francs, et pour des gens cent fois plus riches que moi, qui, aujourd'hui encore, roulent carrosse, font bombance avec mon argent, ne me saluent pas dans la rue quand ils m'y rencontrent, et ne valent certainement pas, malgré la noblesse de leur race, la corde qu'il faudrait pour les pendre. Je me défis, avec cinquante pour cent de perte, d'une petite propriété que je possédais; j'hypothéquai, pour une somme de vingt-cinq mille francs, mon avenir littéraire chez un éditeur en vogue; je vendis mes tableaux, ma bibliothèque. Je dois rendre à tous les amis que j'avais alors — et j'en avais beaucoup —

c'était l'année où je venais de publier *Fanny*, — la justice de convenir que pas un seul d'entre eux ne m'offrit cinquante francs pour diminuer mon désastre. Bref, au jour indiqué pour effectuer le payement des différences, grâce à Dieu et aux sentiments d'honneur qu'il m'avait inculqués en m'introduisant dans le monde, j'arrivai à la Bourse ayant en poche la somme nécessaire pour désintéresser tous mes commettants. Je puis certifier ici à tous les philosophes qui font profession d'enseigner le mépris des richesses que c'est une chose extrêmement dure, même pour un hon nête homme, de se dépouiller en une heure de tout ce qu'il possède, et cela dans le but de payer les erreurs de calcul de quelques fripons pour lesquels il a répondu. Comme j'effectuais mes payements, me servant de caissier à moi-même, par économie, assis

avec tous mes confrères devant une table exprès, disposée dans le cabinet des commis d'agents de change, il m'arriva une petite aventure assez singulière, que je vais raconter, parce qu'elle montre bien la nature d'esprit particulière aux vieux habitués de la Bourse. Un de mes bons amis, qui était mon client et qui, dans cette liquidation, gagnait chez moi la douce somme de quatre-vingt mille francs, voyant que je payais tous mes comptes créditeurs, ce qui n'arrive pas toujours à tout le monde, s'approcha de moi pour être payé, lui aussi, lorsque son tour serait venu.

— Assieds-toi près de moi, lui dis-je. Il ne me reste plus de monnaie. Il faut que je te donne un mandat sur la Banque de France. Je vais le signer.

Mon carnet de banque était auprès de moi,

sur la table. Pendant que, selon l'usage, avant de confectionner le mandat, j'en inscrivais la somme sur le carnet, dans la colonne du débit de mon compte, mon client, qui était un vieux routier et le plus fin limier de Bourse que je connaisse, additionnait de tête et du coin de l'œil, sans rien me dire, toutes les sommes qui figuraient au débit et au crédit de mon carnet. Losqu'il eut terminé son opération mentale, il retrancha, toujours de tête et toujours sans rien dire, la somme la plus faible de la plus forte, et, comme alors j'étais en train d'apposer ma signature en bas du mandat de quatre-vingt mille francs, il posa le bout de ses doigts sur ma main droite pour m'empêcher d'écrire, et me dit tout tranquillement :

— Mais, mon cher, lorsque la Banque m'aura payé ce mandat, tout à l'heure, il ne

restera plus que deux cents francs au crédit de ton compte.

— Je le sais, répondis-je.

— Et, reprit-il, tu ne possèdes rien ailleurs... tu n'as rien dans ton portefeuille, ou chez toi... enfin ces quatre-vingt mille francs composent tout ton avoir, toute ta fortune ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Et tu me les donnes ?

— Je te les dois.

— Tu me les dois, c'est juste. Mais cela ne signifie rien.

— Cela signifie que, te devant, il faut que je te paye.

— Il faut... il faut... Qui pourrait t'y contraindre ?

— Personne.

— Enfin, pouvant user du bénéfice de la loi pour ne pas me payer, tu me payes ?

— Cela t'étonne ?

Mon client répondit à cette fière parole, parole trop fière peut-être, par un mot superbe et profond :

— Je te connais depuis quinze ans. Eh bien ! là... franchement, je ne te croyais pas si bête.

A quatre heures, en rentrant chez moi, je trouvai mon client qui m'attendait. Je crus d'abord à quelque catastrophe : qu'il avait perdu le mandat, que la Banque de France avait brûlé. Que sais-je ; mais il n'en était rien.

— Toute bonne action porte en soi, et même autour de soi, sa récompense, me dit il avec une finesse qui faisait autant honneur à son esprit qu'à son cœur. Tu t'es ruiné pour me payer. J'ai touché le mandat. Maintenant, je te prête quarante mille francs pour re-

prendre les affaires. Tu me rembourseras quand tu pourras.

Je repris les affaires et remboursai les quarante mille francs quelques mois plus tard. Et si quelqu'un de mes lecteurs s'avise de douter de la réalité de cette historiette, je l'autorise dès à présent à demander à mon confrère ès lettres, Jules Fleurichamp, rédacteur du *Gaulois*, si j'en ai menti.

VI

La preuve que le client qui me qualifiait si sévèrement n'avait pas tort, et que j'étais bien réellement « plus bête » qu'on ne pouvait le supposer, c'est qu'aujourd'hui, après plus de quinze années d'intervalle, je traîne encore au pied le boulet de ma bonne action. Et, selon toute vraisemblance, on m'enterrera avec lui. Il ne faut rien exagérer, dans ce très-bas monde, pas plus la probité que son contraire. Si j'avais simplement fait ce qui est admis par l'usage au parquet et dans la coulisse, c'est-à-dire déclaré tout naïvement

que je n'était point en état de payer, j'aurais immédiatement, comme tant d'autres, trouvé des fonds suffisants et du crédit pour monter une nouvelle « maison de courtage » sur le pied le plus respectable, je me serais acquitté peu à peu ou jamais, toujours comme tant d'autres; le monde aurait continué d'aller comme devant, mon avenir ne serait point barré, entravé, barricadé, borné, muré comme il l'est, avec mon indépendance et ma liberté, par la nécessité où je me suis vu de me procurer de l'argent à un taux archi usuraire ; je serais même probablement très-riche aujourd'hui, et je suis pauvre. Enfin, et c'est là le plus triste à dire, je ne serais ni plus ni moins considéré.

Ce qui prouve une fois de plus qu'à la Bourse, il ne faut rien exagérer, et spécialement la probité.

Feu Mirès, qui avait du trait, et suivait la religion de Moïse, comme on sait, me dit un jour un mot sinistre :

— Vous ne réussirez jamais à la Bourse.

— Pourquoi donc ?

— *Vous avez quelque chose de trop.*

Un autre jour, comme s'il n'eût pas été satisfait de son explication, il revint sur la même idée, avec une variante :

— Mon cher Feydeau, me dit-il, je vous en ai déjà plusieurs fois averti, je vous le répète aujourd'hui. Vous ferez bien de reporter votre intelligence et votre activité sur la littérature, car vous ne réussirez jamais dans les affaires.

J'étais impatienté de cette insistance. Je dis :

— Ah çà ! pourquoi ?

— Parce que vous manquez de courage.

Je pris la mouche :

— Comment, je manque de courage ?

Feu Mirès me calma :

— J'entends, fit-il, du courage nécessaire pour faire fortune à la Bourse.

— Eh ! pour l'amour de Dieu, m'écriai-je, en quoi consiste donc ce courage-là ?

Feu Mirès crut devoir prendre ici un ton sentencieux :

— *Le courage à la Bourse*, dit-il, *consiste à affronter chaque jour le danger de devoir, avec la certitude de ne pouvoir payer.*

Le mot ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd, et je le couchai tout au long dans un drame de mon cru, intitulé : *Un Coup de Bourse* qui n'a jamais été représenté, la Comédie-Française, alors administrée par M. Édouard Thierry, ayant jugé que le monde des affaires qui joue un si atroce rôle dans les destinées

de la France, était mieux apprécié dans *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, *le Duc Job*, de M. Laya, et autres insanités banales du même calibre, que dans une étude sévère, dont le moindre mérite, aux yeux des connaisseurs, est d'être moulée sur le vif[1].

1. Je l'ai fait imprimer depuis. Elle se trouve chez tous les libraires, même sur les quais.

VII

Cette historiette me conduit tout droit à entretenir mes lecteurs du cauchemar toujours présent et toujours écrasant, qui fait le désespoir des gens de Bourse : « les mauvaises payes. »

Elles se divisent naturellement en quatre catégories, qui sont :

1° Les petits voleurs ou volereaux.

2° Les imbéciles.

3° Les grands voleurs.

4° Et les voleurs du grand monde.

Cette division qui a des côtés bizarres, n'est

3.

point adoptée par moi, comme on peut le croire, pour jeter de la poudre aux yeux des personnes naïves. Elle s'impose elle-même à tous les historiographes de la Bourse par la nature des choses. On va le voir. Les *volereaux* sont les voleurs qui travaillent en petit, font des *puffs* misérables de quelques milliers de francs, cherchent et trouvent le moyen de ne pas se faire interdire l'entrée du monument par le commissaire de police, choisissent leur moment et recommencent. Ces volereaux ne sont pas, de misérables va-nu-pieds, manquant de linge, dînant à vingt-deux sous chez Duval, et couchant à la belle étoile, sous les arches des ponts ou sur les bancs de nos boulevards. Non. Ce sont, pour la plupart, des hommes expérimentés, à l'extérieur repectable, bien couverts, et toujours scrupuleusement rasés. Ils pratiquent l'économie,

connaissent la valeur d'un sou mis de côté à propos, logent au quatrième étage, dans quelque maison bien décente, sise dans un quartier de petits commerçants. Si vous entrez chez l'un d'entre eux, vous êtes agréablement surpris, dès le seuil, de la propreté minutieuse, presque provinciale, qui règne dans son intérieur. Les chambres sont habituellement carrelées, les siéges couverts de housses grises et, devant chacun d'eux, on voit un tout petit tapis dont la destination est d'empêcher les pieds des visiteurs de salir la belle couleur rouge des carreaux. La dame du logis, concurremment avec ses filles, toutes se vêtissant de mérinos et portant des chaussons de lisière en guise de pantoufles, préside aux menus soins du ménage, fait la cuisine, et achète elle-même ses denrées, « afin de ne pas se faire voler par sa bonne. » Les filles

sont bien tenues, sages, vertueuses, ont l'air honnête et jouent du piano. Elles savonnent le gros de leur linge elles-mêmes. Le soir, le père va faire au café sa petite partie de dominos, ou bien toute la famille s'épanouit dans quelque théâtre de troisième ordre, où elle a pu entrer, avec des billets donnés. Jamais de dépenses inutiles. Du soin, de l'ordre, de la parcimonie, de la vertu, des mœurs ! ! ! Telles sont les vertus pratiquées par la famille du volereau. Après quelque vingt ans d'exercice, mettant chaque mois de côté quelques milliers de francs dérobés en sournois aux courtiers qui lui font crédit sur son honnête mine, le susdit volereau se retire à la campagne, dans quelque maisonnette bien blanche et bien propre, avec un jardinet et des poules. Son ambition alors est de marier ses filles à des hommes bien posés dans la commune, des

hommes établis, de devenir membre du conseil municipal de son village, marguiller de sa paroisse et chevalier de la Légion d'honneur. Il est rare qu'il n'y parvienne pas.

Et nul, même à la Bourse, ne dit jamais de mal de lui.

VIII

Les *imbéciles* sont des niais qui ne savent pas voler avec intelligence ou avec esprit, qui s'y prennent maladroitement, se font *pincer* dès le début, risquant la cour d'assises pour des sommes qui n'en valent pas la peine. Ce sont ceux-là qui, étant caissiers chez un agent de change ou chez un courtier, se sentant incapables de « travailler dans le grand » dérobent un titre de rente qui vaut à peine vingt-cinq louis, et s'en vont bêtement le vendre chez un confrère de leur patron qui, nécessairement, ne manque pas de les faire



VIII

Les imbéciles sont des niais qui ne savent pas voler avec intelligence ou avec esprit, qui s'y prennent maladroitement, se font pincer dès le début, risquant la cour d'assises pour des sommes qui n'en valent pas la peine. Ce sont ceux-là qui, étant caissiers chez un agent de change ou chez un courtier, se sentant incapables de « travailler dans le grand » dérobent un titre de rente qui vaut à peine vingt-cinq louis, et s'[illegible] dr[illegible] confrèr[illegible]

m[illegible]

coffrer. Quand ils veulent se contenter de se livrer à la spéculation, les imbéciles s'en vont partout criant sur les toits le secret de leurs affaires, font enfin, par bêtise naturelle et incapacité d'esprit, tout ce qu'on peut imaginer de plus nécessaire pour échouer dans leurs opérations. Si l'on dit à l'un d'eux quelque importante nouvelle politique ou financière sur laquelle une personne experte saurait bâtir l'édifice de sa fortune, au lieu d'en profiter, il monte sur une chaise et la raconte uniquement pour le plaisir de passer pour « bien informé » à des gens qui lui rient au nez et s'en vont, lui parti, faire tout ce qu'il faut pour s'enrichir aux dépens de sa vanité et de sa sottise. Quand l'imbécile se voit mal engagé dans une opération, au lieu de se défendre, il tend stupidement le cou au couteau de l'adroit matois qui l'égorge. Et, s'il se voit

dans l'impossibilité de payer, au lieu de conserver son assurance, de faire bonne mine à mauvais jeu, il perd tout ce qui peut lui rester de crédit, en racontant à qui veut l'entendre qu'il est totalement ruiné, qu'il vient de mettre sa montre en gage pour dîner pendant quelques jours. L'imbécile est le client le plus dangereux, celui qu'un agent de change intelligent s'efforce d'éviter à tout prix, car on n'a jamais nul espoir de le voir refaire sa fortune. Les « jours meilleurs » ne luisent pas pour lui. Il s'enfonce, et il vous entraîne dans l'abîme avec lui, sans qu'il y ait jamais de profit pour personne.

J'ai connu plusieurs imbéciles qui, étant caissiers d'agents de change, volèrent la caisse de leurs patrons dans l'unique but de payer des différences de Bourse. Ceux-là étaient, et de beaucoup, plus forts que Gribouille. Ils

risquaient les galères pour éviter le très-léger inconvénient de rencontrer des gens à qui ils auraient dû une somme quelconque et qui ne pouvaient même pas les poursuivre judiciairement pour les obliger à payer.

En effet, les opérations de Bourse n'étant pas reconnues par la loi, nul n'est tenu, que par sa conscience, d'en supporter les conséquences. Or, chacun sait que, dans les affaires, la conscience est une chose gênante, qu'il est bon de mettre soigneusement de côté, avec l'amour propre.

Un boursier, qui sait son métier, doit fuir les imbéciles comme la peste. Et la chose n'est pas facile.

Les *grands voleurs* ne sont malheureusement pas, comme on le voit à l'Ambigu-Comique, des espèces de Mandrins se promenant à travers la civilisation, un masque noir

sur le visage, des pistolets à la ceinture, l'épée collée à la hanche gauche et escortés par une bande de personnages mal accoutrés. Ils ne sont pas, non plus, les imitateurs des *panachards* de la Commune ; aucune écharpe rouge ne s'étale sur leur ventre, et ils n'ont à soûler aucun bataillon de fédérés. Les grands voleurs sont, habituellement et tout simplement, des messieurs qui ont été parfaitement élevés par les cuistres de l'Université, parlent plusieurs langues, même l'allemand, habitent des hôtels très-confortables, encouragent les arts en achetant au rabais quelques tableaux, entretiennent des filles d'Opéra, ont la prétention de se connaître en littérature, font bombance, et sont généralement en passe d'avoir été ou d'être un jour ministres des finances. Il y en a de vieux et de jeunes. Les plus jeunes sont les plus dangereux. Un grand voleur qui se

respecte ne met jamais, au grand jamais, les pieds à la Bourse. Il reçoit les agents de change chez lui, le matin; leurs commis et les coulissiers pendant la journée; le soir, s'il fait une promenade pédestre, il évite soigneusement de traverser le passage de l'Opéra. Le principal souci du grand voleur est de ne pas trop laisser voir « qu'il fait des affaires. » Je ne crois pas utile de dire qu'il a des intérêts dans plusieurs journaux. Un seul ne lui suffirait pas pour les nombreux sujets d'occupation qu'il a dans la tête. C'est ainsi que, en dehors des opérations de Bourse, de ses journaux, de la maison de banque qu'il administre, il daigne, à ses moments perdus, exploiter des industriels et des artistes dans l'embarras : peintres, statuaires, gens de lettres, photographes, restaurateurs, directeurs de théâtres, marchands de nouveautés, etc., etc.

J'en connais un qui commandite une « honnête dame, » laquelle préside aux folichonnes destinées d'une « maison de tolérance. »

Le grand voleur ne va donc jamais à la Bourse, sans doute dans la crainte d'y rencontrer quelques-unes de ses dupes. Mais il s'y fait représenter par quelques-unes de ses « âmes damnées. » On ferait mieux de dire « âmes tarées. » Règle générale — sauf dans la banque qu'il dirige, — le grand voleur n'est jamais en vue dans aucune affaire. Il s'y fait représenter par l'un des hommes de sa bande. Ce serait ici l'occasion de dire comment se recrutent et se composent les bandes des modernes grands voleurs. Le plus souvent ce sont des hommes appartenant à de bonnes familles, ayant reçu un certain vernis d'éducation, puis s'étant laissé entraîner à

commettre quelque action répréhensible qui, étant connue du public, a enrayé leur avenir et taché leur nom, que la force des choses fait enrôler dans les bandes dont il est question. On comprend que de tels hommes se soumettent à tout, se prêtent à tout, sans faire de simagrées ni de déplaisantes réflexions, et qu'ils endossent les pires infamies pour toucher un mince salaire. C'est ainsi que le grand voleur intelligent se trouve avoir un pied dans tous les mondes, une main dans toutes les poches. Il pêche en dix eaux troubles à la fois, sans même se mouiller les pieds. S'il y a du scandale, se sont ses « fondés de pouvoirs » qui en sont victimes. Et lorsque quelque pauvre diable, tondu de trop près, s'avise de dire qu'on l'écorche vif, ses oreilles ne perçoivent même pas les cris de sa dupe. Le grand voleur repose du sommeil du

juste. Comme les murs de son hôtel, sa conscience est matelassée.

J'en connais un ! Tout le monde, à Paris, le connaît comme moi ; mais tout le monde ne sait pas ce que je connais sur son compte. S'il n'y avait pas une loi, favorable aux méchants et aux criminels, sur la diffamation, avec quelle volupté je tracerais ici son nom en toutes lettres ! Et pourtant, à quoi bon ? Le monde vaut-il qu'on prenne la peine de l'avertir des embûches qu'on lui tend et des dangers qu'il court ? On s'expose pour lui, il ne vous en sait aucun gré. Je reprends :

Je connais donc un grand voleur dont la « manière de travailler » m'émerveille. Son principe est que, « pour quiconque connaît le moyen de s'y prendre, un grain de blé, un seul, semé avec discernement, doit rapporter en peu de temps mille hectolitres. »Toutes les

actions de sa vie sont minutieusement calculées d'après ce principe. Lorsqu'il apprend qu'un homme influent, dans quelque branche de la société que ce soit, spécialement dans le journalisme, se trouve embarrassé, vite, il s'arrange de manière à lui prêter... un peu d'argent. La reconnaissance de la somme prêtée étant faite, en bonne forme, l'emprunteur imprudent appartient à jamais à son prêteur. Il devient sa chose, son objet. L'autre ne prend même pas de mitaines pour lui faire exécuter les conversions les plus contraires à la dignité comme à la conscience. S'il s'avise d'hésiter, on le menace de l'huissier. Mais ce n'est là que l'un des péchés mignons habituels du grand voleur. Comme le but qu'il poursuit avec le plus de passions est d'avoir une plume qui travaille pour lui dans chaque journal, il s'arrange toujours de façon à faire

prendre par l'une de ses « âmes damnées » une action, une seule, dans chacun des organes un peu influents de la presse périodique. A l'aide de cette action, cette toute petite action de cinq cents francs, qui n'est même pas en son nom, le grand voleur travaille si bien que, en peu de temps, sans bourse délier, il devient maître de tout le journal. Et alors, il le ruine moralement et matériellement pour le service de son intérêt particulier. Les lecteurs habituels de la feuille politico-financière ne comprennent absolument rien aux étonnantes variations qu'elle exécute. C'est le grand voleur qui les inspire toutes, en se tenant prudemment derrière la toile. Mais qu'est-ce que cela, ruiner une propriété collective, un journal ? Le grand voleur ne respecte rien, ne se laisse émouvoir par rien. Les épargnes du pauvre comme

celles du riche, l'avenir des enfants, la considération des familles, il les broie, en fait du fumier, et tout cela pour ajouter quelques billets de mille francs de plus à sa fortune. J'ai dit qu'il était jeune. Mais il n'a pas de passions, en dehors de celle de l'argent. Il est calme, il est froid, gourmé, pèse ses actions et ses paroles. Il est rare qu'il fasse faillite à la Bourse. Cela le déconsidérerait sans profit visible, ne lui rapporterait pas d'assez gros bénéfices. Il aime mieux ruiner les gens qui se fient à lui et réduire à néant les affaires qui lui sont offertes. On ne peut mieux le comparer qu'à une sangsue — ou à une pieuvre.

IX

L'un des moyens les plus ingénieux, le plus fréquemment employé par le « grand voleur » pour faire réussir sa petite industrie consiste à être, autant que faire se peut, insaisissable et invisible. On a besoin de lui, on le cherche ; on ne le rencontre nulle part, ni chez lui, ni à son bureau, ni à la Bourse, ni au théâtre, ni à la promenade. On lui écrit, il ne répond pas. Les gens naïfs croient que cette manière d'agir dénote une certaine insouciance, quand elle ne trahit pas les occupations et préoccupations d'un esprit vaste.

Immense erreur! C'est un calcul. En évitant de se montrer, de se laisser voir, rencontrer, le « grand voleur » veut simplement se soustraire :

1° Aux reproches trop bien mérités de ses dupes;

2° Aux demandes de service que les niais pourraient être tentés de lui adresser;

3° Aux propositions d'affaires.

— Mais, dira-t-on ici, si le « grand voleur » ne faisait pas d'affaires et ne cherchait point à en faire, il ne pourrait ni s'enrichir, ni duper personne.

Cela est juste. Aussi le « grand voleur » ne fait-il pas les affaires en réalité, mais seulement en apparence, afin de se les faire offrir dans la forme qui lui semble la plus sûre et la plus avantageuse pour lui.

Il ne faut pas en vouloir « au grand voleur. »

Il ne fait, en cela, que se conformer à cette règle, qui veut que, en toute chose, on prenne certaines précautions pour réussir. De même que le pêcheur à la ligne, dans le louable but de s'approvisionner de goujons, suppute minutieusement la profondeur de l'eau, la qualité du fond de la rivière, la longueur de sa bannière, la grosseur de son hameçon, la succulence de l'amorce qu'il y attache, l'heure, le jour, la saison, le temps, etc., etc., de même le « grand voleur, » qui sait qu'on ne peut pas plus se passer de lui plus que les goujons ne se passent du pêcheur, calcule jusqu'aux plus minimes détails qui président au début d'une affaire, avant de se décider à en faire son profit. Donc à l'infortuné goujon qui court après lui, après l'avoir bien fatigué de son absence, il fait dire un beau jour, par son garçon de bureau ou son domestique,

qu'il « est désolé de ne pouvoir lui assigner de rendez-vous, que ses occupations, sa mauvaise santé, ne le lui permettent pas, et qu'il l'engage à lui écrire pour lui exposer ce qu'il désire, à moins qu'il n'aime mieux voir son secrétaire. »

Ici, le goujon a mordu. Il n'y a plus qu'à le *ferrer*, c'est-à-dire à lui enfoncer, d'un bon coup, l'hameçon dans la chair. Le secrétaire du « grand voleur » n'a d'autre raison d'être que de pratiquer cette délicate opération. Dès qu'il tient dans son cabinet la victime de son maître, il lui arrache le secret de l'affaire ou de l'invention dont il voulait tirer parti, et, de plus, tous les autres petits secrets de son existence. Il le vide, en un mot, il le pressure, il tire de lui tout ce qui peut servir au « grand voleur » à le ruiner un jour, en le déshonorant peut-être, réduisant ses enfants à la men-

dicité, sa femme à la prostitution, puis, comme dans les affaires il faut prendre ses précautions, il l'invite immédiatement, dans son intérêt, à consigner sur le papier, en forme de proposition d'affaire adressée à son maître, tout ce qu'il vient de lui dire.

On comprend, en effet, de quelle importance est pour le « grand voleur » une pareille lettre. Quand le goujon aura été roulé dans la pâte, puis déposé dans la poêle à frire, salé, et enfin croqué, s'il s'avise malhonnêtement de réclamer, de dire qu'on l'a dépouillé, ruiné, comme cela ne manquera pas d'arriver, on lui met tout tranquillement sa lettre sous le nez, et on lui prouve, pièces en mains, qu'on n'a rien fait que ce qu'il a lui-même demandé, et qu'il est un ingrat, et qu'on lui a rendu service.

Il faudrait un volume et un traité particu-

lier pour achever de peindre en pied le « grand voleur. » J'espère cependant que le peu que j'en ai dit suffira aux lecteurs pour éviter de tomber dans ses griffes.

X

Et maintenant, je passe au chef d'œuvre de la création, à l'être qui fait le plus honneur à Dieu, au merle blanc, à l'oiseau rare. J'entends le « voleur du grand monde. »

Celui-là a déjà été décrit plusieurs fois par les encyclopédistes et les romanciers. Mais il a toujours été mal décrit, je me flatte de le prouver, tantôt un peu trop noirci, tantôt beaucoup trop flatté. Je me hâte de le dire, le « voleur du grand monde, » quoiqu'il ne soit pas manchot, n'est pas un aigle. C'est un

fripon qui a beaucoup d'aplomb et de bonnes manières. Voilà tout.

Il a reçu une instruction quelconque, celle que reçoivent les gens du monde. Il parle de toute chose avec audace et de lui-même avec bienveillance. Inutile de dire qu'il est allié à nombre de très-honorables et vieilles familles. C'est là sa plus grande force. Il a le droit de porter un titre et il le porte. Il serait plus exact de dire qu'il le traîne — et dans la fange. Il est membre d'un cercle aristocratique. Il se trouve donc en relation, et même sur le pied de la plus grande intimité avec les personnes les plus influentes, et les mieux posées dans la société. On ne voit que lui dans l'enceinte du pesage, aux courses, ainsi qu'au foyer de la danse, à l'Opéra. Il protége les femmes et les chevaux, tout en vivant des unes et des autres. Il a une qualité : il est sobre, et un attrait : il

est vicieux. Mais il sait l'être avec de bonnes façons, des manières élégantes. Jamais un mot grossier ou blessant ne sort de ses lèvres. S'il fait la leçon à quelqu'un, c'est comme en se jouant, et du bout des ongles. Je dois également convenir qu'il est amusant, ne manquant pas d'un certain esprit, esprit de repartie et d'observation superficielle, sans fonds, qui divertit sans fatiguer et fait sourire. Somme toute, il n'est point sot, ni imbécile. Il est fripon, voilà tout. Et il le sait, et tout le monde le dit et le sait. Et il s'en moque.

En quoi il a tort.

Il a débuté dans la vie par avoir des succès de femmes et manger la fortune que sa famille lui avait laissée. Se trouvant un jour sans le sou, avec des besoins immenses et des habitudes funestes, — l'habitude de vivre comme s'il avait les mines du Pérou dans son

cabinet de toilette, — un beau jour il s'est pris la tête à deux mains et s'est demandé comment il lui serait possible de gagner de l'argent, énormément d'argent, tout en gardant le train extérieur et les allures d'un gentilhomme. Il a commencé par jouer à son club, à parier aux courses, honnêtement, toujours honnêtement. Il aimerait mille fois mieux se brûler la cervelle que de tricher au jeu. Cela ne serait pas « comme il faut. » Puis, comme ces deux sources de revenus un peu douteuses et dangereuses ne lui suffisaient pas pour vivre, il a fait cette réflexion bien simple, que tous les malhonnêtes gens, grands et petits, devraient faire, et qu'ils ne font jamais, et qui leur éviterait les désagréments de la cour d'assises et du voyage de Cayenne :

« A quoi bon s'exposer au mépris public,

à la prison, aux coups, à la mauvaise nourriture, à la malpropreté, en volant des mouchoirs dans les poches, des montres dans les goussets, des rouleaux de mille francs aux étalages des changeurs, en imitant des signatures, ce qui s'appelle « faire des faux, » etc., etc., etc., et tout cela dans le but de jouir de la vie sans s'abrutir dans le travail, quand il y a un moyen certain, infaillible, à la disposition de tous, à la portée des êtres intelligents et des imbéciles, de faire fortune, sans travailler, sans réfléchir même, presque sans penser et sans jamais courir l'ombre d'un risque judiciaire, un moyen de toujours recevoir sans jamais payer, et qui n'est autre que celui-ci :

« FAIRE DES AFFAIRES A LA BOURSE. »

Et, en effet, la bêtise des législateurs, —

j'appelle les choses par leur nom, — l'indifférence coupable des gouvernants, et la stupidité des gouvernés, tout en reconnaissant d'une manière tacite qu'il est indispensable d'établir dans chaque grande ville un marché pour les fonds publics, de même qu'il en existe pour les pommes de terre et les haricots, ayant déclaré et laissé dire que « les jeux de Bourse ne seraient pas reconnus par la loi, » ce qui revient à dire que « nul n'est obligé de payer ses dettes de Bourse, » l'avidité des intermédiaires aidant, avidité qui les pousse à accorder trop légèrement du crédit à des gens qui ne méritent que des coups de botte au derrière, on conçoit à quel point il est facile de jouer à coup sûr dans un pays de liberté où tous les jeux sont interdits, et combien il doit être doux pour les âmes bien nées de s'enrichir aux dépens de MM. les

boursicotiers, tout en ayant le plaisir de les voir diffamés dans les petits journaux et dans les pièces de théâtre.

Le principal mérite du « voleur du grand monde » est donc de faire la réflexion toute simple que je viens de transcrire, et que, aucun de ses confrères dans l'art de pêcher en eau trouble, ne sait faire comme lui. Le voilà donc bien décidé, lui qui, souvent, ne pourrait même pas se rendre compte de ce qu'est une équation, à se lancer dans les interminables calculs des opérations de Bourse. Cela, je dois le dire, ne le préoccupe généralement pas beaucoup. Il est sûr de lui-même, se croit apte à tout faire ; il sait qu'il n'a qu'à se présenter pour vaincre, et il abuse de tous les avantages qu'il doit à son infatuation. On le connaît toujours plus ou moins d'avance, au moins de nom. Quelques agents de change,

amis du beau sexe, l'ont rencontré dans les couloirs secrets de l'Opéra; on l'a vu parier sur le champ de courses ; on sait de quel club il fait partie, à quelles familles il tient. Bref, avant même de s'être montré sous la colonnade du temple de Mercure, il est presque aussi connu qu'un homme de mérite.

Comment pourrait-on supposer qu'un homme tel que lui n'est pas riche, ou, tout au moins, n'a pas d'argent en quantité suffisante pour le remuer à la pelle? N'est-ce pas lui qui, après avoir entretenu pendant dix ans la petite Chose, entretient maintenant la jeune Machin? Ne passe-t-il pas la moitié de ses nuits à jouer « un jeu d'enfer » au club? Ne fait-il pas bombance, ne mène-t-il pas grand train? On ne peut nier qu'il a les manières d'un homme « comme il faut. » Cela suffit et au delà, pour que, dès le premier jour où il pénètre dans le

monument, tous les commis d'agents de change et tous les courtiers s'empressent de solliciter ses ordres. Quoiqu'il n'ait pas encore l'habitude du temple et des choses qui s'y passent, il ne se laisse pas un instant démonter. Il se met tout de suite à l'aise comme s'il était chez lui, ou comme s'il avait fait le métier de *boursicotier* toute sa vie. Il n'entre même pas dans la salle où se traitent les affaires. Il y serait gêné, on le pousserait, on lui marcherait sur les pieds, il n'y a pas de siéges pour s'asseoir. Il va donc s'installer sous la colonnade extérieure, du côté du nord-ouest, qui est l'endroit le mieux fréquenté de toute la Bourse, c'est-à-dire le plus habituellement occupé par les clients les plus riches, les donneurs de nouvelles, les agents de change honoraires, et autres notabilités de la prime et du report. Il s'établit commodément sous cette colonnade

qui a tant vu passer de grandeurs naissantes ou déchues, s'assied, pose son chapeau, sa canne, ses gants, son étui à cigares sur une chaise, puis il attend les événements.

La première fois qu'il m'a été permis d'observer de près un « voleur du grand monde, » et la chose m'a coûté cher, environ quarante mille francs, j'étais encore fort jeune, et je m'étonnais facilement de bien des choses qui, aujourd'hui, me semblent toutes naturelles. C'est ainsi que « mon voleur, » que je prenais alors nécessairement pour un honnête homme, — sans cela, il n'aurait pas pu me voler, — me paraissait, au premier abord, ressembler un peu plus à un marchand d'eau de Cologne qu'à un gentilhomme. Et, en effet, en plein hiver, à midi, par la neige ou la pluie battante, il arrivait chaque jour à la Bourse avec des gants beurre frais, un gilet clair, un

flot de linge blanc qui embaumait, les cheveux bien frisés au fer, les sourcils teints, une badine à pomme d'or en main, et toute sorte de jolis bijoux, rehaussés de brillants et de rubis pendant aux breloques de sa montre. Tout cela me semblait un peu *voyant* et d'un assez mauvais goût pour un gentleman vraiment *chic*. J'avais la simplicité d'une autruche. Mon homme, qui connaissait sur le bout du doigt l'espèce humaine *boursicotière*, savait parfaitement que, à l'exemple des alouettes, qui viennent se faire fusiller pour l'unique plaisir de voltiger au-dessus d'un miroir, les naïfs coulissiers et commis d'agent de change, ne pouvant être à la hauteur de la haute fashion parisienne, se laisseraient facilement prendre à l'étalage brillant des dehors. C'était donc par calcul qu'il faisait violence à son goût pour s'attifer comme un coiffeur.

En quoi il se donnait un ridicule bien inutile, attendu qu'il n'est pas besoin de rien faire pour solliciter du crédit à la Bourse. Il suffit, pour en obtenir, de se présenter sur le seuil du monument.

Mais on ne saurait raisonnablement en vouloir à un fripon de prendre toute sorte de précautions, même d'inutiles, pour se faire bien venir des imbéciles qu'il se propose de duper. Celui-ci, au surplus, avait d'autant moins tort d'agir comme il le faisait, que la chose lui réussit et qu'il parvint, en peu de temps, à nous escroquer, à moi et quelques autres bonnes bêtes, une somme d'environ huit cent mille francs. Mais n'anticipons pas sur les événements. Afin de se faire écouter et d'influencer le marché, mon voleur avait soin de dire et de faire dire qu'il était intimement lié avec une foule de personnages

politiques des mieux informés, lesquels voulaient bien le prendre pour confident et lui racontaient les secrets d'État les plus importants. D'où il s'ensuivait naturellement qu'il jouait toujours à coup sûr.

On n'avait qu'à le suivre, à l'imiter pour faire fortune.

Comme, en disant cela, il offrait des cigares, et ma foi ! d'excellents cigares à la ronde, appelait chacun par son nom, distribuait des poignées de main avec une bonne grâce charmante, tous les gobe-mouches, y compris moi, étaient fascinés et ne paraissaient demander qu'à se faire plumer.

Aussi le fûmes-nous, dans une circonstance des plus mémorables. Voici comment :

En homme qui voulait qu'on le crût toujours bien informé, et qui était réellement en

position de connaître le dessous de certaines cartes, le « voleur du grand monde » dont je retrace les hauts faits, bavard, hâbleur, vantard et très-peu discret, s'arrangeait toujours de façon à pérorer à la Bourse et à débiter ses nouvelles, vraies ou fausses, au milieu d'un cercle. Les imbéciles qui l'écoutaient, bouche béante, comme s'il avait été un oracle, opéraient dans le sens qu'il leur indiquait, influençaient donc le marché, et, peu à peu, cet effronté coquin aux bonnes manières était devenu une sorte de petite puissance. Soit hasard, soit que ses amis haut placés lui eussent réellement communiqué quelques nouvelles importantes, il avait commencé par faire d'assez beaux bénéfices, qui, nécessairement, augmentèrent le crédit moral et matériel dont il jouissait, et qu'il empocha bel et bien. La Bourse était alors livrée à

toutes les péripéties causées par la campagne de Crimée. Les *canards* les mieux emplumés faisaient tour à tour les délices des haussiers et des baissiers. Ces derniers, depuis quelque temps, tenaient la corde et ne paraissaient pas disposés à la lâcher. Le siége de Sébastopol, qui s'éternisait, et dont personne n'osait plus prévoir le dénoûment, leur donnait une singulière force. Mon « voleur du grand monde » prêchait la baisse dans les groupes avec une apparence de conviction tout à fait touchante. Il annonçait, comme une chose indiscutable, que les armées alliées ne pourraient pas tenir en Crimée plus de quinze jours. « Les Italiens, disait-il, ne demandaient qu'à s'en aller, ce qui ne surprenait personne; les bons Turcs commençaient à rendre justice à la Russie, qui n'avait jamais voulu que leur bien; les Anglais regrettaient

tout haut la terre du porter et du roast-beef; quant à nous, malheureux Français qui nous étions fourrés à l'étourdie dans cette affaire d'Orient, qui ne nous regardait pas, ce que nous avions de mieux à faire, c'était de nous réembarquer tout de suite, si nous ne voulions pas être jetés à la mer à coups de crosses de fusil dans les omoplates. »

Tels étaient les discours patriotiques et sensés que le « voleur du grand monde » tenait à la Bourse et qui étant par lui prononcés, semblaient à bien des gens comme un fidèle écho des sphères officielles. Les spéculateurs sont cependant si bêtes que la plupart d'entre eux se laissaient prendre à ces sublimes âneries et vendaient de confiance, ou de méfiance, des monceaux de toutes les valeurs qui figurent sur la cote. Mon homme, en sa qualité

d'animal infatué de lui-même, prévoyant de si grands malheurs, pour être conséquent, aurait dû faire comme les autres. Il préféra ne vendre que des primes. Grâce à cette mirifique manière d'opérer, en cas de réussite, il ne pouvait gagner qu'une somme minime, et, dans le cas contraire, il devait perdre forcément, ou plutôt faire perdre à ses agents, une somme effroyable.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. La place tout entière se roulait depuis quinze jours, grâce à notre homme, dans les voluptés de la baisse, lorsque, sans préambule d'aucune sorte, retentit tout à coup un soir, comme un coup de tonnerre, une horrible nouvelle :

« L'empereur de Russie est mort ! »

La rente 3 p. 100 monta de quatorze francs d'un seul bond. Il fallait voir tous les baissiers

courir après les valeurs qu'ils avaient vendues! Et comme les haussiers leur tenaient la dragée haute! Notre homme ne bronchait pas, se jugeant toujours infaillible. Cependant, comme il fallait bien se rendre à l'évidence, et comme il tenait, par-dessus tout, à conserver sa réputation d'homme bien informé, il s'en allait partout, jurant ses grands Dieux que, grâce à ses amis politiques, il avait connu la nouvelle vingt-quatre heures avant tout le monde, mais que, ne croyant pas que la mort de l'empereur Nicolas pût rien changer à l'état des choses, il n'avait même pas eu l'idée de se liquider. Comme on le voit, il était impossible de se montrer plus sot, plus maladroit, plus complétement imbécile. La liquidation vint. Il ne paya nécessairement pas. Il ne ressentit point le plus léger mouvement de remords d'avoir ruiné les braves gens qui lui avaient

fait crédit sur sa bonne mine. Il se contenta simplement de ne plus venir à la Bourse. Mais il se garda bien de cesser d'aller à son Club. Et ledit Club, je ne dois pas omettre de le mentionner pour l'édification des honnêtes gens, n'eut même pas l'idée de mettre ce fripon à la porte, en le poussant par les épaules. Il était si aimable, comment aurait-on pu se passer de sa société! On le garda précieusement. La preuve en est qu'il y est encore. Après sa mort, qui ne peut beaucoup tarder, car il est vieux, on le fera certainement empailler. Et comme il faut que, dans les drames les plus affreux, se retrouve toujours quelque détail du plus haut comique, les membres de son Club le plaignirent de « ses malheurs, » ses amis lui prêtèrent de l'argent, afin qu'il pût continuer à mener le même train de vie. Aussi conserva-t-il sa loge à

l'Opéra, ses voitures, ses chevaux, les danseuses qu'il entretenait, et ne cessa-t-il pas d'être le plus bel ornement de la capitale du monde des dupes.

XI

La majeure partie des écrivains, qui, dans ces derniers temps, se sont occupés de la Bourse, ont été se casser le nez contre une commune erreur qu'il importe de relever. Les pires friponneries qui se commettent à la Bourse ne sont jamais commises par les boursiers. Les boursiers, onze fois sur dix, ne sont pas *dupeurs*, mais *dupés*. Ce sont les *faiseurs* du dehors, les *bohêmes* de la finance, les *escarpes* du grand et du petit monde, qui les dévalisent et les ruinent. Un homme de Bourse, le plus souvent,

je ne dis pas toujours, se dépouille de tout ce qu'il possède pour faire honneur à sa signature. Il y a intérêt, car il veut conserver son crédit, continuer à « faire ses affaires. »

L'homme du monde, au contraire, le joueur des salons, voudrait bien payer, il le dit ; mais il ne le pourrait sans se gêner, sans se priver de certaines choses auxquelles il tient, parce qu'elles lui donnent du relief et lui rapportent des plaisirs. Alors il ne paye pas, continue à jouir de la considération universelle, et l'imbécillité humaine diffame ses dupes.

Il est aussi injuste et stupide d'englober tous les hommes qui, à des titres divers, fréquentent la Bourse et vivent de la Bourse, dans le même mépris, qu'il le serait de dire que tous les soldats d'une armée sont des lâches, parce que, le jour d'une bataille, on au-

rait vu quelques fuyards s'échapper de ses rangs et déserter à l'ennemi.

Pendant plus de vingt ans que j'ai hanté le monument, j'ai été bien souvent témoin des actions les plus honorables et les plus touchantes. J'ai vu des hommes se défaire de tout ce qu'ils possédaient au monde, vendre leur linge après leur argenterie, se réduire volontairement à la misère la plus complète, dans l'unique but de faire honneur à leur signature. Je pourrais les nommer : je ne le ferai point, n'y étant pas autorisé. Ces hommes étaient invariablement des coulissiers. Ils avaient été dépouillés, dévalisés, ruinés, égorgés par des gens du monde. Et j'en suis encore à chercher un homme du monde qui ait été ruiné par des coulissiers.

Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que, si l'on veut trouver quelque part la probité

commerciale, il la faut chercher à la Bourse. Il y a de malhonnêtes gens partout, dans toutes les classes de la société. Cela signifie, simplement, qu'il y a infiniment plus de bonne foi à la Bourse que partout ailleurs. Dans ce milieu où toutes les transactions, les affaires les plus considérables reposent uniquement sur la parole donnée, sur un mot échangé à l'oreille entre deux hommes, sans témoins, jamais, au grand jamais, aucune affaire n'a été niée. Un boursier dit :

— Je ne peux pas payer.

Et il ne paye pas. Mais il n'a jamais dit :

— Je n'ai pas contracté les transactions que vous faites figurer sur mon compte.

Quelques exemples :

Un coulissier de mes amis, je l'aimais autant que moi-même, ce qui n'est pas peu dire, faisait quelques affaires, grâce à une petite

commandite, et n'avait pas dix mille francs à lui. Il jouissait cependant d'un bon crédit, à cause de sa réputation d'honnête homme. La veille même du jour où devait arriver à Paris la nouvelle de la mort de l'empereur Nicolas, une maison de Paris lui avait donné l'ordre de vendre, à un prix indiqué, trois cent mille francs de rentes 3 p. 100, à prime de vingt-cinq centimes. L'affaire était considérable, plus belle et de beaucoup que celles qui, d'habitude, passaient entre les mains du pauvre diable. Aussi tenait-il à ne pas la laisser échapper et à en palper le courtage, qui s'élevait au joli chiffre de deux mille cinq cents francs. Il passa les deux heures que dure le marché à crier son affaire, à l'offrir à tous les spéculateurs qu'il trouva sur sa route. Peines perdues ! personne n'en voulait. Le vent n'était pas à la hausse. A trois heures, comme

le client qui lui avait donné son ordre se disposait à quitter la Bourse, notre courtier lui dit qu'il pouvait considérer son ordre comme exécuté, qu'il gardait l'affaire pour son compte. En agissant ainsi, l'idée du courtier n'était pas de se livrer à une spéculation qui eût été contraire à ses antécédents, mais simplement de courir un risque dans le but de ne pas mécontenter son client. Il espérait pouvoir se défaire de ses primes, le soir même, à la petite Bourse qui se tenait sur le boulevard. Le malheureux était bien loin de se douter de l'effroyable nouvelle qui circulait, en ce moment, de Saint-Pétersbourg vers Paris, tout le long des fils électriques. S'il lui avait été possible de la connaître! il n'aurait eu qu'à se tenir tranquille, avec les primes dont il se trouvait acheteur malgré lui, pour faire une belle fortune. Mais Dieu avait sans doute

d'autres desseins sur lui. A quatre heures, comme il descendait les degrés du péristyle, pour rentrer chez lui, il se heurta contre l'un de ses anciens confrères, enrichi par la spéculation, qui venait de descendre d'une voiture, lancée à toute vitesse, et montait les marches quatre à quatre, en homme qui vient d'apprendre quelque grosse nouvelle et qui est très pressé de l'utiliser. Le dialogue suivant s'engagea entre eux :

— Y a-t-il encore du monde à la Bourse ? demanda le spéculateur.

— Non, plus un chat, fit le courtier. Il est quatre heures, et tu le vois, je quitte le champ de bataille le dernier.

— On m'a dit, continua le spéculateur, que tu avais offert, pendant toute la Bourse, trois cent mille francs de rentes à prime de vingt-cinq centimes.

— Cela est vrai.

— A quel prix ?

— A tel prix.

— Les as-tu encore ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Je te les prends.

Ici, le courtier aurait eu le droit de se récrier, de demander ce qui se passait, s'il n'y avait pas dans l'air quelque nouvelle. Il était visible que le spéculateur qui arrivait ainsi à la Bourse, et si vite, après la fermeture du marché, et qui lui demandait un si gros lot de primes sans marchander, quoiqu'il fût un très-galant homme, savait quelque chose. Le courtier pouvait refuser, dire qu'il n'y avait plus de marché, qu'il voulait courir ses risques jusqu'au bout, qu'une si grosse affaire, si elle se traitait dans des conditions pareilles, entre un homme qui devait être, et qui sem-

blait être si bien instruit, et un innocent, aurait l'air d'une spoliation. Mais il se crut engagé par l'honneur professionnel, et, à cette phrase qui l'assassinait : « Je te les prends, » il répondit, tout simplement :

— Je te les donne.

Notez qu'il n'y avait personne auprès d'eux, que nul n'avait pu les entendre, qu'aucun écrit ne devait faire preuve d'une affaire si exceptionnelle, si irrégulière.

Le lendemain matin, à l'entrée en Bourse, la nouvelle de la mort de l'empereur de Russie était officielle, la rente monta de quatorze francs.

C'était une somme de un million quatre cent mille francs que le courtier qui m'intéresse, et qui ne possède pas mille francs à cette heure, manquait à gagner, pour avoir descendu si tard le perron de la

Bourse, et que gagnait un homme dont le plus grand mérite était d'avoir des amis dans les ministères, et de savoir toujours arriver à temps pour profiter des bêtises d'autrui.

Aussi n'a-t-il guère moins que dix millions de fortune aujourd'hui.

L'anecdote que je viens de raconter et dont je puis certifier sur l'honneur la parfaite authenticité, doit donner une idée de l'entière bonne foi qui préside à toutes les affaires contractées entre boursiers. A la place du courtier qui se laissa si naïvement enlever une affaire dont le produit était une belle fortune, supposez, non pas un fripon, mais simplement un homme du monde, aussitôt la scène va changer.

— Vous connaissiez la nouvelle, dira l'homme du monde au spéculateur, le jour de la

liquidation. Vous avez abusé de mon ignorance. Je ne vous dois rien.

Et il tournera les talons.

L'intelligence la plus ordinaire comprendra facilement qu'il n'y aurait pas d'affaires possibles à la Bourse si l'on voulait admettre de semblables considérations. « *Soyez bien informé, si vous le pouvez, ou subissez les conséquences de votre ignorance* : » telle est la loi formelle, inexorable et parfaitement équitable à laquelle tous les joueurs doivent se soumettre.

XII

Je l'ai déjà dit, le tort, le très-grand tort de tous les écrivains qui se sont occupés de la Bourse, a été de confondre tous les boursiers dans la même méprisante animadversion. A la Bourse, comme partout ailleurs, il y a des honnêtes gens et des fripons. Si les fripons y sont nombreux, c'est que la loi, qui devrait les frapper, prend une sorte de malsain plaisir à les protéger. A côté des affaires véreuses et louches qui s'y traitent en très-grand nombre, se contractent chaque jour une quantité considérable de transactions des plus importantes et des plus loyales. Sans compter la plupart

des rentiers et des petits capitalistes qui hantent le monument pour y faire leurs placements d'argent, ce qui est assez légitime, sans compter la plupart des agents de change et des courtiers qui leur prêtent leur ministère, la majeure partie des maisons de banque françaises et étrangères plus ou moins importantes, dont les représentants se pressent chaque jour dans la grande salle, n'ont rien à envier à personne sous le rapport de la probité ! Pour ne citer que quelques exemples, ce n'est pas seulement par l'importance sans égale de leurs opérations, ni même par la solidité de leur crédit, que la Banque de France, la maison de Rothschild, les grandes administrations de chemins de fer, les compagnies d'assurances contre l'incendie et sur la vie, et tant d'autres sociétés financières et industrielles, s'imposent à l'estime publique. C'est,

avant tout, par la sagacité et le savoir-faire des hommes qui sont à leur tête. A quelques exceptions près, Dieu merci! les compagnies financières et les maisons de banque françaises sont aujourd'hui entre les mains d'honnêtes gens. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que toutes les valeurs qui figurent sur la cote présentent des placements avantageux, de tout repos; et que Robert-Macaire et le baron de Wormspire soient des types aussi disparus de la circulation que le sont le mammouth et le dinothérium; mais simplement que, malgré les entraves apportées à la spéculation et les mauvaises lois, les lois ineptes, disons le mot, qui régissent les opérations de Bourse, la France est en progrès depuis vingt ans.

La seule différence qui existe, selon moi, entre le monde de la Bourse et les autres

fractions de la société européenne, c'est que, en entrant à la Bourse, chacun enlève son masque. Les passions s'y montrent tout à plein, ce qui n'est point un mal, ou qui, du moins, est un mal moins grand que l'hypocrisie politique, philanthropique, socialiste, littéraire, et même mondaine. Les formes des boursiers sont habituellement empreintes d'une certaine brutalité, voire même d'un peu de cynisme.

On ne vient dans le monument que dans l'unique but de gagner de l'argent. Il n'y a rien de plus légitime. Mais on a tort peut-être de s'en trop vanter et de dire souvent, par forfanterie, que cette occupation « est le seul but qui mérite la peine d'être poursuivi. »

Je ne parlerai point des ridicules des gens de Bourse. Ils sont nombreux, ils sont excessifs, mais on les a peut-être exagérés. En somme,

je ne vois pas qu'ils constituent rien de bien nouveau sur la scène du monde. Molière et Lesage les ont peints à satiété dans le *Bourgeois gentilhomme* et *Turcaret*. Les types sont restés les mêmes. Les costumes seuls ont changé. Il y a cependant un point important sur lequel je veux insister auprès des lecteurs, et qui montre bien dans quel sens ont progressé nos mœurs, grâce aux conquêtes politiques que nous avons faites depuis la fin du siècle dernier. Sous le règne du grand roi, du roi qui restera le type de la dignité dans la force, du prestige dans la toute-puissance, les bourgeois enrichis, les hommes d'argent ridicules, avares, grossiers, ignorants, impitoyables. secs et durs, étaient invariablement des vieillards, et cela ne paraissait pas extraordinairement étonnant. Ce son des jeunes gens aujourd'hu qui présentent

la éunion des qualités que je viens d'énumérer, et qui ne sont pas loin de se vanter de les posséder, tant est grande chez eux la vanité de la fortune. En cela est le fait typique et tristement significatif des mœurs modernes. Aujourd'hui Turcaret ne porte pas de perruque, Harpagon ne se montre pas vêtu d'une souquenille sordide. Chacun d'eux passe sa vie dans une sorte d'atmosphère de confortable et d'élégance ; il habite un hôtel rempli de beaux meubles et des coûteux objets de la haute curiosité ; ses chevaux sont choisis parmi les pur-sang de la vieille Angleterre; il chasse à courre, entretient des filles charmantes ; il n'en est pas moins sot, pas moins grotesque et pas moins dur. Il sème autour de lui des deuils et des ruines. Il ne rendrait pas le plus léger service à un camarade, ne donnerait pas vingt sous à un

pauvre ; il crache sur sa mère, l'argent est son Dieu, sa foi, son bonheur, sa vie même. Et il a à peine quarante ans.

Tel est le fait le plus caractéristique que j'aie été à même d'observer dans le nombre des ridicules et des vices qui appartiennent en propre aux financiers modernes. Ceux d'entre eux qui sont doués d'une mauvaise nature ont, dès leur plus tendre jeunesse, les vices les plus affreux qui, jusqu'ici, n'avaient guère appartenu qu'à la vieillesse, ou, tout au moins, à l'âge mûr. Cela provient, sans doute, de ce que, aujourd'hui, nous sommes précoces en toute chose. Nos pères savaient attendre. Nous voulons jouir de tout dès l'enfance. Aussi nous gâtons-nous dans notre fleur, et rien n'est-il plus rare que de voir un vieillard qui se soit maintenu honnête et bon pendant toute la durée de sa vie.

XIII

L'un des spectacles les plus intéressants et les plus curieux pour quiconque se trouve à même de connaître à la Bourse le dessous des cartes, est incontestablement celui de deux gros financiers aux prises, se disputant une même proie. Lorsque je dis « gros financiers » je n'entends pas parler des banquiers obèses, je veux simplement désigner l'espèce de spéculateurs, particulière et malheureusement trop rare dont la fortune se chiffre par centaines de millions.

Celui qui, une seule fois dans sa vie, a eu l'occasion de voir deux de ces formidables athlètes cherchant mutuellement à s'étouffer, n'a pu s'empêcher de les comparer à des requins de forte taille s'acharnant goulument à se dépecer l'un l'autre. En effet, c'est la même violence, la même cruauté terrible ; ce sont les mêmes craquements de dents, les mêmes coups de queue battant les vagues. « Pas de pitié ! » tel est le cri de ralliement des requins en chasse. Gare à ceux qui, agents de change ou petits spéculateurs, se placent imprudemment sur leur passage. Ils sont inévitablement broyés.

Le hasard qui voulait, sans doute, me faire voir et toucher de près, j'ignore pour quel dessein, les particularités les plus curieuses du monde des affaires boursicotières, me fit assister à la grande et terrible guerre qui eut

lieu, il y a quelques années, entre les Rothschild et les Péreire. Je conviens m'y être parfois amusé. Le baron de Rothschild, le baron James qui mourut depuis à Paris, et que tout le monde connaissait, au moins de vue avait, entre autres qualités, celle de prendre gaiement son parti des découvenues lesplus graves et de trouver, en toute chose, quelque motif de plaisanter. Il jouait volontiers avec les affaires, comme le chat avec les souris avant de les croquer. A cette époque, à la suite de plusieurs mauvaises liquidations successives, je m'étais retiré de la coulisse et j'avais accepté la situation d'*intermédiaire* dans la charge de l'un des agents de change les plus estimés du parquet. Quelques mots d'explication sont ici nécessaires. On appelle *intermédiaire*, à la Bourse, l'employé d'un agent de change qui ne reçoit pas d'ap-

pointements fixes, mais prélève tant pour cent, habituellement un quart, sur les courtages qu'il fait encaisser à son patron. J'occupais donc la haute position d'intermédiaire lors de la grande rivalité des Rothschild et des Péreire, et, obligé par les devoirs de mon emploi de me rendre plusieurs fois par jour chez chacun des très-hauts et puissants seigneurs qui se disputaient l'empire des affaires, en ma petite qualité d'observateur, je recueillais dans leur cabinet une foule de faits des plus caractériques qui, consignés ici, ne jetteront pas peu de lumière sur l'histoire financière de la seconde moitié du XIXe siècle. Le baron de Rothschild recevait les agents et leurs employés dans une grande pièce située à l'entre-sol de l'hôtel affecté à ses bureaux et qui, comme on le sait, se trouve rue Laffitte, n° 21. Ses trois fils travaillaient avec lui dans

la même pièce, il n'avait pas encore eu la douleur de perdre son fils Salomon, et je me souviens même d'avoir vu l'une de ses belles-filles, faisant office d'employé fondé de pouvoirs, endosser des traites dans ce cabinet où vinrent en solliciteurs les personnages les plus considérables de toute l'Europe, y compris le nonce du pape.

Or, un beau jour, c'est ici que la chose devient intéressante, il arriva que le baron qui, lui aussi, avait sa petite politique, me donna l'ordre d'acheter mille actions du Crédit mobilier. La chose me parut tellement énorme, outrecuidante, ridicule, que je me la fis répéter deux fois, croyant que mon malicieux client avait pris un mot pour un autre, prononcé *acheter* au lieu de *vendre*. Mais il se mit fort en colère, m'avertit qu'il ne me donnerait plus jamais d'ordres si je ne le compre-

nais pas mieux. Il fallut bien me rendre à l'évidence. Les jours suivants, et il en fut de même jusqu'à la fin du mois, les seules opérations dont le baron daigna me charger furent invariablement des achats d'actions du Crédit mobilier. Pour tout homme de Bourse, il y avait de quoi devenir à peu près fou de se voir obligé de prêter la main à une aussi colossale plaisanterie. Mon patron assurait que quelque affaire formidable et effrayante devait se cacher là-dessous. Quand vint le jour de la liquidation, grand jour où les spéculateurs gros et petits sont forcés de montrer leur jeu, où toutes les positions se découvrent, le baron de Rothschild se trouvait acheteur de cinq mille actions du Crédit mobilier, affaire considérable, même pour lui, et qui, lorsqu'on la rapprochait des sentiments qu'il ne cessait de manifester à l'égard de ses rivaux, paraissait

complétement invraisemblable. Ce qu'il y avait de plus singulier c'est que, dans cette liquidation mémorable, les Péreire se trouvaient vendeurs exactement de la même quantité de leurs actions que le baron de Rothschild avait achetée. Il suffisait de consulter la feuille de liquidation pour s'en assurer. Ainsi, juste au moment où l'ennemi juré du Crédit mobilier manifestait une confiance exagérée dans la solidité de cette institution financière, il se trouvait que les patrons de la célèbre Société montraient à découvert le peu de cas qu'ils faisaient de son avenir. La chose avait commencé à s'ébruiter à la Bourse où il ne manque pas de langues affilées, et c'était à qui lancerait son mot pour amuser la galerie au sujet de cette situation aussi neuve que délicate. Mais le côté le plus divertissant de l'affaire ne s'était pas encore montré. Chacun

sait aujourd'hui que, le jour de la liquidation, toutes les affaires engagées à la Bourse sur toutes les valeurs doivent être ou reportées sur le mois suivant, ou liquidées, c'est-à-dire « closes, » soit par voie de compensation, soit par une vente ou par un rachat d'après la position des spéculateurs, soit par une livraison de titres contre argent. Or, le matin du jour réglementaire, m'étant présenté dans le cabinet du baron de Rothschild, et lui ayant demandé ses ordres au sujet des cinq mille Mobiliers dont il était acheteur, il se renversa sur sa chaise, me regarda de son œil narquois, et me répondit tranquillement avec cet inimitable accent tudesque que de Balzac s'est efforcé de faire admettre en le plaçant sur les lèvres de son Nucingen :

— *Che brends lifraisson. Che lèfe.*

La chose était trop forte. Je crus que le

baron se moquait de moi, et je le lui dis avec douceur; mais il se fâcha.

— *Qu'est-ce que fous tites, mon cheune ami?* reprit-il. *Che ne me moque pas ti tout. Ch'ai la pli crante confiance, entendez-fous, tant le chénie tes Messiés Péreire. Ils sont les plis crands financiers te la terre. Moi qui suis cine père te famille, che suis héré te placer eine part de ma betite fortune tans leurs affaires. Che ne recrette qu'une chosse, c'est te ne pas poufôir confier à tes hommes si intellichents tous mes capitaux.*

Comme on le voit, le baron était d'une assez jolie force dans l'art de la gouaillerie. N'osant pas lui rompre en visière, je commis, sans rougir, l'insigne flatterie de prendre ce qu'il me disait au sérieux.

— Vous n'avez donc pas peur de vous ruiner? lui demandai-je.

— *Me ruiner! Qu'est-ce que ça feut tire?*

— Alors, pourquoi me le répétez-vous?

— Pour vous faire plaisir.

— Merci.

Le dernier acte de la comédie consista en ceci : le baron de Rothschild qui n'était pas manchot et n'exposait pas son argent, même pour servir sa rancune, se servit des cinq mille actions qu'il avait *levées* pour écraser, en les revendant dix et vingt fois à primes, la valeur dont la hausse l'avait si longtemps empêché de dormir. Il jouait le jeu de ses adversaires, les gênait dans leurs opérations habituelles. Tout le monde en riait à la Bourse. Les Péreire seuls riaient jaune.

Inde iræ. — La valeur préférée du baron, son « enfant chéri, » comme il l'appelait, était l'emprunt italien. Les Péreire, pour se venger, se mirent à en vendre par boisseaux, par tombereaux. La Bourse riait plus fort. Le

baron se mordait les lèvres. Un beau matin, sur le boulevard, je trouvai l'emprunt italien quatre francs plus bas qu'il n'avait fermé la veille. Dans le but de continuer mes études « sur le vif, » je sautai dans une voiture et me fis conduire au Crédit mobilier.

— Eh bien, vous devez être content, dis-je à M. Isaac que je rencontrai au bas de l'escalier. L'emprunt italien a baissé de quatre francs à la petite Bourse.

Le vindicatif méridional, en entendant cela, était devenu pâle comme un mort.

— Content! répondit-il d'un air sarcastique. Content!

Puis, il reprit, avec des yeux de tigre :

— Nous n'en sommes pas encore aux grincements de dents.

C'était touchant.

XIV

Il faudrait des volumes pour retracer tous les faits caractéristiques qui se rapportent à l'histoire de la rivalité des Rothschild et des Péreire. Le peu que j'en ai dit suffira, j'espère, pour montrer la nature d'esprit particulière à chacun de ces hauts personnages. Ce qui fit la supériorité constante, écrasante, du baron de Rothschild sur ses ennemis, c'est qu'il eut toujours le talent de se moquer d'eux, et de faire rire à leurs dépens, tout en les ruinant.

Chacun d'eux représentait un principe fi-

nancier essentiellement différent : le baron de Rothschild faisait des affaires avec sa for tune, les frères Péreire, à l'exemple de Mirès, travaillaient avec l'argent du public. A première vue, cette divergence dans la manière d'opérer n'a l'air de rien ; elle est cependant excessive. Le malheureux banquier commandité, en effet, est l'esclave de ses actionnaires. Il est forcé de travailler jour et nuit, de se donner un mal de galérien, pour leur faire gagner de l'argent. A tout prix, même au prix de sa réputation, de son honneur, il faut qu'il réussisse. Il le faut, ou sinon, ses indignes actionnaires, ses tyrans, vont l'accuser partout de les voler. Au contraire, le banquier qui travaille avec ses propres capitaux n'a de comptes à rendre à personne, il suit, en toute liberté, les inspirations de son génie. Nul n'a le droit de le diffamer. Chaque billet de mille

francs qu'il gagne est bien réellement gagné et vient augmenter son épargne. Il n'est point exposé, comme son confrère, à des revendications humiliantes. Enfin, il est toujours le maître de ses affaires, et nécessairement les conduit bien. Comparez la situation des Péreire obligés de vendre tout ce qu'ils possèdent, y compris leur galerie de tableaux, après toute une vie de travail, à celle du baron James de Rothschild, mourant à soixante-seize ans, comme un patriarche, et léguant à ses fils la maison qu'il avait reçue de son père et qui, entre ses mains, est devenue la plus considérable, la plus riche, la plus honorable de l'Univers, — une véritable puissance de premier ordre, plus forte que l'Allemagne et la Russie! — et puis, tirez la conclusion.

XV

L'une des choses qui m'ont le plus étonné dans ma carrière d'homme de Bourse, c'est le tapage véritablement infernal, le désordre plein d'ahurissement au milieu duquel le baron de Rothschild trouvait le moyen de traiter chaque jour, et sans un instant de répit, les opérations financières les plus colossales. Un malheureux dénué de tout, à qui l'on offrirait des appointements considérables à condition de mener une pareille existence, refuserait certainement, et n'aurait pas tort. Qu'on se figure cet homme, ce vieillard, blasé

sur toute chose, ayant toute chose à profusion, qui aurait pu achever paisiblement sa vie au milieu des siens, pour lesquels il était un objet de vénération constante, et qui, par une singulière tyrannie de l'habitude autant que par un sentiment louable d'ambition professionnelle, se soumettait presque passivement, ne protestant que par quelques boutades et par quelques accès de jovialité, à des occupations absolument absurdes et qui devaient affreusement agacer ses nerfs. J'ai déjà dit, je crois, que son cabinet de travail était une grande pièce dans laquelle se trouvaient son bureau et ceux de chacun de ses trois fils, Alphonse, Gustave et Salomon. Dès le matin, à peine y étaient-ils installés tous quatre, c'était habituellement vers neuf ou dix heures, la procession commençait. C'étaient d'abord les agents de change venant

solliciter les ordres; puis, quelques heures plus tard, leurs commis, les courtiers de change et les courtiers marrons. Le défilé durait jusqu'à la fin de la Bourse, c'est-à-dire vers quatre heures. Le vieux baron se croyait obligé de recevoir tous ces gens maussades, affairés, d'une banalité parfois écœurante, presque tous obséquieux d'attitude, plats dans leurs sollicitations, serviles dans leurs flatteries. Se renversant dans son fauteuil, il prenait d'une main distraite la cote que chacun de ces êtres peu intéressants qui défilaient tour à tour devant son bureau, et dont j'avais l'ennui de faire partie, lui tendait, y jetait à peine un coup d'œil, parfois se permettait la malice de la laisser tomber dans son panier, le plus souvent la remettait à celui qui la lui avait présentée, et passait à un autre. Ces cotes, qui mentionnaient toutes,

à peu de choses près, les mêmes cours, ne devaient constituer ni une lecture attrayante, ni une distraction excessive. Aussi le malicieux banquier ne les prenait-il que par acquit de conscience, afin de ne pas trop désobliger les gens, et les regardait-il à peine. Quoiqu'on lui attribuât invariablement, à la Bourse, tous les mouvements qui s'opéraient sur la plupart des valeurs qui y sont cotées, le baron, du moins de mon temps, ne spéculait guère. J'ai toujours vu les « montreurs de cotes » qui sortaient de son cabinet se plaindre qu'il leur faisait perdre leur temps et ne leur donnait pas d'affaires. Il est vrai que si le « banquier des rois » avait voulu les contenter tous, ce qui n'offrait qu'une médiocre utilité, son immense fortune aurait été réduite à moins que rien dans l'espace d'une semaine. En ce qui me concerne, je puis dire

que, à l'exception de certaines circonstances où mon client, pour me servir d'une expression consacrée, *tapait dur*, il ne me faisait même pas gagner le prix des voitures que j'étais obligé de prendre pour lui porter les cours. Ce n'est donc point une dette de reconnaissance que j'acquitte en consignant ici une partie du bien que je pense du baron de Rothschild ; je cède simplement au plaisir d'esquisser, dans sa vérité, une physionomie curieuse et qui n'est point assez connue.

Dussé-je m'attirer autant de démentis que l'on peut compter de badauds se promenant sous la colonnade de la Bourse, je répéterai ici que le baron de Rothschild n'était point un spéculateur, comme les Péreire, mais simplement un solide, intelligent et très-rusé « marchand de capitaux. » Le seul fait de faire valoir sa colossale fortune constituait

pour lui une occupation de toutes les heures. Chaque liquidation de fin de mois était un combat qu'il livrait pour la sécurité de sa maison, le relief de son nom, l'affermissement de sa puissance. Il se tenait au courant des moindres nouvelles politiques, financières, commerciales et industrielles de toutes les parties du monde; il en profitait de son mieux, tout naturellement; ne négligeait aucun bénéfice, si petit qu'il fût, aussi bien par principe que par considération pour le proverbe qui dit : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières; » mais, comme il était très-intelligent et connaissait mieux son métier que personne au monde, il ne s'amusait point à « étrangler la place, » mais, au contraire, facilitait toujours les liquidations le plus possible. Enfin, dans toute son existence officielle, sans le dissimuler ni s'en vanter, il

parut toujours obéir à ce sage précepte que j'ai modifié et que je donne à méditer à tous les puissants de ce monde, y compris M. de Bismarck :

IL FAUT TRAIRE LA VACHE; MAIS NON JUSQU'A LA FAIRE CRIER.

Pour achever de décrire l'existence extérieure du célèbre banquier, c'est-à-dire pour continuer à le montrer dans son cabinet d'affaires, je ne dois point oublier de mentionner l'assourdissante et sempiternelle cacophonie, le vacarme incessant produits par le battement des portes, le va-et-vient des employés apportant des dépêches ou demandant des signatures. Les obsessions des commis d'agents de change et des courtiers sollicitant des ordres n'ajoutaient pas peu de tapage au tumulte

qui donnait au cabinet de « Monsieur le baron » un faux air de Tour de Babel. On y parlait toutes les langues, y compris l'hébreu. Une foule d'amis des trois sexes, masculin, féminin et mendiant, en quête de nouvelles, s'y succédaient tout le long du jour. On y rencontrait même des lapidaires étalant sous les yeux malades du baron leurs écrins de pierres précieuses, des marchands de potiches et de tableaux, venant offrir leurs pièces les plus rares; de jolies femmes, elles se faufilent partout, venant solliciter un renseignement, — ou autre chose. Et, à travers ce défilé, impitoyable et incessant, tandis que le cerveau du millionnaire toujours en travail, devait éclater sous l'accumulation des chiffres et la bataille des calculs, le plus jeune de ses fils, un gros joufflu d'enfant que je vois encore, arrivait parfois en courant, à cheval sur la canne do

son père, et soufflant dans une trompette, comme l'ange de la vallée de Josaphat.

Et le pauvre baron ne se plaignait pas, ne sourcillait même pas.

Je ne dois point oublier un excellent ami de la maison, le spirituel docteur Cabarrus. Il passait une partie de ses journées dans le cabinet de son client. Et, comme nous étions quelque peu cousins, le trouvant toujours là, qui couvait des yeux son Crésus, et lui parlait d'affaires pendant que celui-ci le ramenait incessamment à sa santé, je lui demandais quelquefois, sans ombre de méchanceté, des nouvelles de ses malades.

Le baron de Rothschild, si envié, n'avait même pas le droit de manger et de dormir en paix. Dès cinq heures du matin, en hiver comme pendant l'été, les donneurs et chercheurs de nouvelles assiégeaient sa porte. Son

valet de chambre les introduisait à tour de rôle en clignant de l'œil et en souriant de pitié. Quand les affaires le commandaient, il déjeunait avec toute sa famille dans une petite pièce située auprès de son cabinet de travail, assaisonnant ses repas de la lecture des cotes, car le défilé des boursiers s'exécutait autour de sa table à manger avec une rigueur impitoyable. L'une des malices habituelles du rusé vieillard, que cette procession devait assommer, consistait alors à ne pas prononcer un mot, à ne même pas lever les yeux sur l'intermédiaire, le laissant là, embarrassé de sa contenance, le chapeau à la main, posant sur un pied, et à passer sa cote successivement à tous les membres de sa famille qui n'y faisaient alors guère plus d'attention que lui-même. Un jour, qu'il m'avait joué ce vilain tour, et que je montrais malgré

moi quelque impatience, il crut devoir me faire une politesse à sa manière, dans le charitable but de me calmer. On était au mois de janvier, et il y avait sur la table un compotier rempli de grosses fraises blanches. Il piqua la plus appétissante de ces fraises, celle qui occupait le sommet de la pyramide, avec sa fourchette, et, me la présentant, comme il eût fait à un perroquet, il me dit :

— *Foulez-fous?*

Notez qu'il y avait là des femmes jeunes, jolies, qui me connaissaient au moins de nom et de vue, que je rencontrais dans le monde. Je ne pourrais décrire, même aujourd'hui, l'humiliation que je ressentais. Cependant, il fallait faire bonne contenance.

— Vous êtes mille fois trop bon, répondis-je en faisant un pas de retraite, mais j'aimerais mieux un ordre.

Le baron ne se laissait jamais démonter. Il me cloua cruellement avec cette réponse :

— Achetez cinq Nord au comptant.

Le courtage sur cinq actions du Nord étant alors d'une cinquantaine de francs, la remise que j'avais à recevoir pour une si belle affaire était juste de douze francs cinquante centimes.

Et c'est ainsi que le baron de Rothschild savait être gracieux à ses moments perdus.

D'habitude, il était en affaires, du moins avec ses inférieurs, d'une brutalité qui passait les bornes..

—*Fous m'empêtez ! Ça n'est pas frai ! Fichez-moi la paix !* étaient les aménités qu'il m'adressait, de même qu'aux autres, toutes les fois que je m'avisais de lui faire une observation à propos d'un ordre. Il faut noter que, eu égard à la langue spéciale qu'il parlait, et

à son accent, il n'était pas toujours facile de le comprendre.

Un jour, à l'occasion d'un cours qui le contrariait, il s'emporta au point de déchirer ma cote en deux morceaux, pour m'obliger à la refaire, et m'appela : *Fichi impécile !*

Aussitôt, je courbai l'échine, et, donnant à ma voix toute l'humilité compatible avec ma dignité offensée :

— On a dû penser souvent cela de moi, répondis-je, mais jusqu'ici nul n'avait jamais eu l'idée de me le dire.

Il n'ajouta rien.

J'aurais eu mauvaise grâce, au surplus, de lui en vouloir de ses grossièretés, car il était plus brutal encore envers les autres.

— *Ah ! fous foilà, sacré foleur de chuif alle-*

mand! dit-il un jour à l'un de ses coreligionnaires, courtier de change, qui entrait dans son cabinet.

Un homme d'esprit aurait trouvé mille choses plus fines les unes que les autres à lui répondre. La matière prêtait. Le malheureux resta écrasé, aplati, sans voix ni regard. Il avait peut-être pris la chose pour une politesse.

La réponse que fit au baron de Rothschild l'agent de change Manuel, est restée célèbre à la Bourse. Manuel, entrant dans le cabinet du banquier, lui dit :

— Bonjour, baron. Comment vous portez-vous ?

— *Qu'est-ce que cela fous fait ?* répliqua l'autre.

Alors Manuel, enfonçant son chapeau sur sa tête :

— Vous avez bien raison, répondit-il. Et vous pourriez bien crever pendant que je suis là. sans que je m'en soucie plus que d'un chien.

singulière et précieuse faculté de se concentrer en lui-même, de s'y absorber, au milieu du brouhaha le plus infernal. Souvent, quand des affaires par trop importantes le venaient surprendre, il faisait défendre sa porte et ne recevait plus personne; souvent aussi, menant de front, comme en se jouant, les opérations les plus vastes et les plus petites, il chargeait l'un de ses fils, habituellement l'aîné, de recevoir dans son propre cabinet les commis de la Bourse, et, blotti dans un coin de la même pièce, avec quelque ministre ou quelque ambassadeur, il discutait paisiblement les conditions d'une opération où les millions se chiffraient par centaines. En vertu de la singulière persévérance à ne rien négliger dans les affaires d'argent qui est le fait le plus typique de la race juive, il s'interrompait quelquefois, dans la discussion des termes

d'un emprunt qui devait lui faire gagner quelques dizaines de millions, pour arracher à un malheureux courtier, qui n'en pouvait mais, une concession qui devait lui faire grappiller une cinquantaine de francs sur quelque misérable petite affaire. Tout cela ne constitue peut-être pas, en somme, un caractère bien élevé ; mais cela est trempé en plein dans la pâte d'où sortent les originalités financières. Deux choses peuvent faire excuser, jusqu'à un certain point, les excentricités, et même les brutalités de feu le baron de Rothschild ; l'une est sa charité, sur laquelle je reviendrai plus à loisir ; l'autre, la multiplicité de ses dévorantes occupations. Il faut se rappeler que l'Univers entier était son tributaire ; qu'il avait partout des comptoirs, en Chine, dans l'Inde, jusque dans les contrées les moins civilisées ; que la nature de ses opérations de commerce

et de banque était aussi diverse que féconde; qu'il avait des navires sur toutes les mers, des agences dans toutes les villes de commerce, des représentants accrédités auprès de toutes les cours; qu'on le considérait par toute la terre comme la plus haute expression, le soutien et le défenseur naturel de ses coreligionnaires; que, pendant la longue durée de son existence, aucune affaire importante ne put se monter nulle part, dans n'importe quel coin de la planète, sans qu'il ne fût consulté et invité à y prendre part; il faut également savoir que ce génie financier — c'était un homme de génie, dans son genre! — avait la redoutable faculté de pouvoir tout voir et tout faire par lui-même : jamais il ne se déchargeait sur ses enfants ni sur ses employés de la moindre partie de sa colossale besogne. Ce Titan, toujours souffreteux, lisait

toutes ses lettres, recevait toutes ses dépêches, trouvait moyen, le soir, de se soumettre à ses obligations mondaines, et, dès cinq heures du matin, appartenait aux affaires. Aussi, il fallait voir comme tout, dans son immense maison de banque, marchait à la baguette! quel merveilleux ordre partout! comme les employés étaient dociles, intelligents! quelle soumission chez ses fils! quel sentiment de la hiérarchie! quel respect! Ils ne se seraient pas permis de donner, à l'occasion de l'affaire la plus minime, une signature, cette signature cabalistique qui engageait la maison, sans consulter leur père.

— Demandez à papa, vous disaient ces hommes de quarante ans, presque aussi expérimentés que leur père, à la moindre sollicitation qu'on leur adressait.

Aux formes et au langage près, on pourrait

citer cette famille en exemple à toutes les familles chrétiennes. Il y avait quelque chose d'auguste dans l'autorité du père, je ne sais quoi de respectable et de touchant dans la soumission des enfants. Avec un peu d'imagination, on aurait dit la famille d'Abraham.

XVII

Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer, dans tout le monde, une maison de banque où toutes choses soient empreintes de plus de régularité, de bon ordre, de convenance, de respectabilité. Tout y sent les grandes affaires, la fortune laborieusement acquise et bien assise; chaque chef de service est un homme « comme il faut; » les bureaux ont un air d'aisance et de propreté qui réjouit les yeux; enfin, à l'exception de certaines boutades par trop excentriques du patron, pendant près de quinze ans que j'ai fréquenté la

maison, je n'y ai rien vu que de très-honorable, de correct et de convenable.

Je me dois à moi-même de répéter ici que je n'avais aucun intérêt, grand ou petit, pour parler comme je l'ai fait de feu le baron de Rothschild. Le seul amour de la vérité, le désir légitime chez un artiste de peindre une curieuse figure contemporaine, ont seuls conduit ma plume en cette circonstance.

Le baron, comme toutes les grandes personnalités, avait beaucoup d'ennemis et beaucoup d'amis. Les uns pourront trouver que je suis allé trop loin dans l'éloge ; les autres diront peut-être que j'aurais pu glisser davantage sur la critique. Cela m'est tout à fait indifférent. Je ne me flatte pas d'avoir fait un portrait complet du célèbre banquier, ne l'ayant connu que superficiellement. En toute occasion, j'ai pour principe invariable de ne

jamais parler que des choses que je connais et que j'ai vues. D'autres que moi pourront montrer le baron de Rothschild dans le cercle de l'intimité de la famille. Je leur souhaite d'être aussi sincères que je l'ai été.

Encore quelques traits :

Un homme qui posséderait la fortune des Rothschild, cette fortune colossale, incomparable, qui augmente chaque année, par la seule force des choses, et qui ne serait pas charitable, passerait avec raison pour un monstre. J'irai plus loin : les conditions de la nature humaine étant données, un tel homme ne pourrait point exister. Le baron de Rothschild n'avait peut-être point un immense mérite à faire le bien, mais il le faisait. Il comprenait que, dans sa position, il ne lui était pas permis d'être sans cœur. Tout le monde a vu à Paris, pendant bien longtemps,

rue Rossini, les domestiques du banquier distribuer, chaque matin, des soupes aux indigents du quartier. Chaque fois qu'il sortait à pied, soit pour aller au Jockey-Club, dont il était membre, soit pour faire un tour à la Bourse, tout le long du chemin, il était assiégé par une foule de mendiants qui lui tendaient la main en le saluant par son nom. A chacun, il donnait vingt francs. Mais tout cela n'est rien. Étant aussi en vue qu'il l'était, il se trouvait une sorte de point de mire pour toutes les infortunes, de quelque nature qu'elles fussent. Tous ceux qui étaient dans la gêne ou dans le besoin ; tous ceux qu'un événement quelconque abattait et réduisait à la misère ; pères de famille ayant perdu leur position par malechance ou par inconduite, commerçants à la veille de faire faillite, spéculateurs ruinés par une série de mauvaises

liquidations, inventeurs en quête du moyen de se produire, femmes du monde tourmentées par des créanciers, que sais-je! s'adressaient tout naïvement à lui, comme si la fortune avait fait de lui une sorte de providence à l'usage spécial des gens réduits au désespoir. Les sommes qu'on lui demandait étaient infinies. S'il avait voulu satifaire toutes les demandes, il aurait été ruiné en moins de six mois. Comme toutes choses étaient calculées dans sa maison, il avait su mettre de l'ordre dans sa bienfaisance. Un bureau spécial était installé chez lui où plusieurs employés s'occupaient exclusivement à enregistrer les demandes de secours, à les étudier, à prendre des renseignements sur la position réelle des solliciteurs. Le baron faisait ce qu'il pouvait. Malheureusement il ne pouvait répondre favorablement à toutes les sollicitations qu'on lui

adressait. Il était l'objet des persécutions les plus ridicules et les plus baroques. Pas une affaire ne se montait dans l'industrie, le journalisme, la banque, sans que le promoteur de cette affaire ne commençât par le prier d'en être le commanditaire. Et, dans les pures questions de secours et de services, il n'était pas le seul de sa famille qui fût en butte aux supplications des malheureux. Tous les membres de cette famille, même les femmes, les femmes surtout, y passaient, y passent encore. Les femmes qui portent le nom si lourd des Rothschild sont célèbres partout pour leur inépuisable bienfaisance. Elles savent que ce nom est synonyme de « fortune, de générosité, de bonté, » et elles se conduisent en conséquence.

XVIII

Mais, pour en revenir à M. le baron de Rothschild, se figure-t-on, si sa fortune était tombée en d'autres mains que les siennes, à combien de méchantes actions elle aurait pu servir. Que de mal il serait possible de faire ici-bas avec de l'argent! Heureusement, à part des exceptions extrêmement rares, et qui sont de pures maladies morales, nul ne fait le mal pour le mal, et cela par l'unique et péremptoire raison que la chose ne serait ni profitable ni amusante. Quoi qu'il en soit, il est certain que le vieux baron faisait du

bien, beaucoup de bien, et que son bon exemple était suivi par tous les membres de sa famille.

Il me donnait si peu d'affaires, quoique je lui eusse été présenté et recommandé par l'un de ses amis les plus intimes, que le dégoût me prenait souvent, et que j'avais de folles envies de ne plus retourner chez lui. Mon patron me poussait à cet acte de désespoir :

— Je ne peux pas comprendre comment vous pouvez consentir à perdre ainsi votre temps chez le baron, me dit-il un jour. Il ne vous donne jamais d'ordres.

Je lui fis cette réponse :

— J'y vais... par curiosité.

Et, en effet, pour un homme qui, tout en cherchant à gagner sa vie dans la pratique d'un métier pour lequel il n'avait que peu

d'aptitudes, était toujours en quête des moindres faits qui pouvaient compléter ses études sur les « recoins secrets » de la nature humaine, il y avait beaucoup à voir et à observer dans le cabinet du baron de Rothschild. Ses coups de boutoir même, quelque désagréables qu'ils fussent à recevoir, n'étaient pas sans profit pour moi. Ils m'apprenaient que l'homme, dans aucune circonstance de la vie, et dans aucune position, ne se tient jamais tout d'une pièce; qu'il est toujours, en tout, « ondoyant et divers, » comme disait Montaigne, et que le riche qui s'amuse à humilier les gens qui ont besoin de lui n'est guère plus coupable que le pauvre, dans la haine saturée d'envie que, de toute éternité, il a vouée au riche. Tel est le produit le plus clair que j'ai retiré de mes innombrables visites à la maison de banque du baron de Rothschild.

Il n'était pas sans à propos de le mentionner, ne serait-ce que pour donner quelque valeur aux éloges mêlés de critiques que je me suis cru en droit d'adresser à l'homme qui conservera dans l'histoire financière de notre temps le titre qui lui fut décerné par ses contemporains de, « roi des banquiers. »

Il suffisait d'aller au Crédit Mobilier pour trouver le contraste le plus éclatant qui se puisse voir avec la maison de Rothschild. Là, il n'y avait pas de coups de boutoir à craindre ni de boutades à redouter. Des hommes aigrement polis, ulcérés de haine, toujours concentrés, durs et tendus comme des barres de fer, inflexibles dans leurs idées, pénétrés de l'admiration d'eux-mêmes. On les trouvait toujours entourés d'amis, lesquels tendaient l'oreille dans le but de savoir en quel sens opéraient les patrons, sur quelles valeurs ils

travaillaient, s'ils achetaient ou s'ils vendaient. Les employés de la maison vous guettaient sur les escaliers pour vous interroger, si vous aviez un ordre. Chacun voulait s'enrichir vite, et à tout prix ; chacun, nécessairement, cherchait à opérer dans le sens des maîtres. Quand la débâcle vint, tout ce monde se trouva ruiné.

Le baron de Rothschild n'était pas dépourvu de courage. Le 24 février 1848, après avoir passé deux jours à combattre dans les rangs des gardes nationaux de la 1re légion pour la cause de l'ordre, je me trouvais, en qualité de sous-lieutenant, commander le poste de l'État-major, situé, comme on le sait, place Vendôme. Les *héros* de la glorieuse révolution, qui, pour la seconde fois, venaient de nous initier aux douceurs de la République, ayant pillé les appartements privés des Tuileries, se

pavanaient dans le jardin, grotesquement drapés avec les châles et les burnous des princesses, et, dans le but sans doute de rassurer les habitants de Paris, s'amusaient à tirer des coups de fusil dans toutes les directions, à l'exception de celle où le vulgaire suppose que se trouve le ciel. Les balles sifflaient dans les rues de Rivoli, Castiglione et place Vendôme. Il y avait de quoi se pâmer de bonheur. Vers midi, comme je me tenais devant la porte de mon poste, causant avec le factionnaire, dont la guérite venait d'être percée par un projectile, je vis deux hommes déboucher, bras dessus bras dessous, fort tranquillement, de la rue de la Paix, se dirigeant du côté des Tuileries, et je reconnus en l'un d'entre eux le baron de Rothschild.

Je m'avançai aussitôt vers lui.

— Monsieur le baron, lui dis-je, ce jour ne

me semble pas très-heureusement choisi pour vous promener. A mon avis, vous feriez mieux de rentrer chez vous que de vous exposer aux balles qui sifflent dans tout ce quartier.

— *Mon cheune ami*, me répondit-il, *che fous remercie te fotre conseil. Mais tites-moi, pourquoi êtes-fous ici, fous ? Pour faire fotre tefoir, n'est-ce pas ? Eh pien ! moi, le paron te Rothschild, j'y suis fenu pour la même chosse. Te même que fotre tefoir, il est te feiller, en armes, pour assurer la sécurité tes pons citoyens, le mien il est t'aller au ministère tes finances pour foir si on n'a pas pessoin te mon expérience et te mes conseils.*

Et, ce disant, il me quitta.

XIX

Ce serait ici l'occasion de dire quelques mots des juifs. Ils sont très-nombreux à la Bourse, comme dans toutes les professions où peuvent se développer leurs aptitudes spéciales. Il est facile de voir qu'ils se divisent en deux grandes catégories : les juifs méridionaux, qu'on appelait « juifs portugais, » dans les actes publics, du temps de Louis XIV, et qu'on ferait mieux d'appeler simplement « juifs bordelais ; » et les juifs septentrionaux, qu'on appelait « juifs allemands, » et qu'il serait peut-être plus convenable de nommer

« juifs alsaciens. » Les premiers, dont Mirès et les frères Péreire représentent assez bien le type, ont généralement le teint olivâtre, les yeux et les cheveux noirs, de l'animation, de la pétulance, sont bavards, grands hâbleurs, vantards, et bons enfants — à la surface. Les derniers, qui ressemblent tous, plus ou moins par l'extérieur, à feu le baron de Rothschild, sont gros, gras, roses, blonds, mesurés, posés, grands calculateurs ; mais, comme les premiers, ils ont une façon de s'exprimer inimitable. L'éloquence des juifs, à la Bourse, m'a toujours paru dériver de celle de l'illustre Gambetta, — j'allais dire « Gaudissart, » — consister en éclats de voix, en gestes désordonnés, en roulements d'yeux, et autres moyens de persuation de même farine. Cela ne les empêche pas de se montrer, tous et toujours, très-intelligents en affaires, de se met-

tre invariablement du côté des bonnes chances, de calculer comme d'instinct, c'est-à-dire sans efforts d'esprit, le fort et le faible de toutes les opérations financières possibles. Il est bien évident que les « vils chrétiens » ne sont pas de force pour lutter avec eux. Les chrétiens sont moins économes, moins tenaces, n'attachent point autant d'importance à l'argent, enfin, et, c'est là le plus grave, ils n'ont aucun esprit de corps.

Bordeaux fut, de tout temps, la grande pépinière qui alimenta la Bourse de fils d'Israël. Ils arrivent de là-bas, tout jeunes, tout petits, presque encore enfants ; ils trouvent tout de suite à se placer chez l'un de leurs coreligionnaires en qualité de commis ; on leur achète un carnet de dix sous, un crayon de quinze centimes ; et tout de suite, sans avoir fait d'apprentissage préalable, sans autre

raison d'être que leur qualité de juifs, par la seule force de leur sang, ils se lancent dans le groupe, le bras levé, et se mettent à vocifé-rer, dans leur atroce baragouin méridional, abattent des affaires, même des plus grosses, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Sans qu'on leur ait rien dit pour les mettre au courant, pour leur apprendre de quoi il s'agit, avec un aplomb sans pareil, ils connaissent tout le personnel du marché, se familiarisent avec tous les visages, se démènent comme quatre, piaillent comme dix, ne font pas une faute, ne s'exposent jamais, ont toujours l'air de s'amuser, de *blaguer*, et ils *mettent dedans*, invariablement et de très-bonne foi, tous ceux qui ont affaire à eux, et qui ne leur vont point à la cheville. En grandissant, et en amassant, chose que ne font guère les chrétiens, sans se policer ni se polir,

sans même se dégrossir, conservant toujours l'air et les manières de marchands de lorgnettes, ils trouvent moyen de faire un mariage avantageux, habituellement avec l'une de leurs cousines. Ils se servent de la dot qu'ils ont reçue pour ouvrir un comptoir de change dans le quartier de la Bourse, où, pourtant, il n'en manque guère ; ou bien ils fondent une maison de coulisse, et se mettent, comme on dit, « à leur compte. » A partir de ce jour, ils sont les maîtres du marché. Bientôt ils le tyrannisent, le houspillent, s'exerçant à mêler les cartes le plus possible, contrariant toutes les affaires, les gênant, les embrouillant ; toujours en se jouant. et entremêlant leurs lazzis de mots hébreux. Les bêtes de chrétiens, qui ont bon dos, ne voient que du feu dans cette fantasmagorie de paroles. Ils ne savent comment se défendre, courbent les épaules, se

laissent tondre. Finalement, pour un juif qui s'enrichit, il y a dix chrétiens qui se ruinent.

Après des fortunes diverses, quand ils sont arrivés aux environs de cinquante ans, les mêmes petits juifs que nous avons vus venir des bords de la Garonne, vendant des chaînes de montre, et qui sont alors enrichis par le courtage, prennent la Bourse en mépris, la trouvant indigne d'eux. Ils se réunissent alors à trois ou quatre et fondent une maison de banque, qui a pour infaillible résultat de les décrasser et de centupler leur fortune. C'est ainsi que, depuis la mort de Philippe le Bel, qui les aimait peu et le leur prouvait à sa manière, les juifs se sont toujours montrés supérieurs à nous en affaires, et je pense qu'il en sera toujours ainsi. La raison en est simple: nous avons nos aptitudes et ils ont les leurs.

Dans les questions financières, nous ne serons jamais de force avec eux.

Ils sont généralement obligeants pour leurs camarades, et il faut leur en savoir gré. Plus d'un d'entre eux m'a rendu service, bien que je sois de vieille race catholique. Il y en a cependant de secs et de durs.

Chose bien remarquable: quand un descendant de Moïse fait faillite à la Bourse, jamais aucun de ses coreligionnaires ne se trouve dans le nombre de ses créanciers. On a donné plusieurs explications de ce fait bizarre : les uns ont dit que, poussant à l'excès l'esprit de corps, il se prévenaient à l'avance du mauvais état de leurs affaires, afin de n'avoir point à se reprocher de faire perdre de l'argent à leurs frères. Les autres ont dit... autre chose. Moi qui ne suis qu'une grosse bête de philosophe et pense que les juifs sont très-

forts, beaucoup plus forts qu'on ne le suppose, je crois tout simplement qu'ils se flairent entre eux, et ont assez d'instinct pour se tenir à l'écart de ceux qui, selon l'expression consacrée, « sentent le cadavre. »

XX

Une monographie de la Bourse ne serait pas complète si elle ne contenait pas des détails inédits sur les *bulletiniers financiers*. Il me faut ici remonter jusqu'au déluge. Avant la révolution de 1848, chaque grand journal de Paris comptait parmi ses rédacteurs un soi-disant écrivain, qui écrivait mal, et qui ne calculait guère mieux, dont les fonctions consistaient à rendre compte chaque jour au public, en quelques lignes qu'on ne lisait pas, des fluctuations de la Bourse. Ces fonctions qui n'exigeaient ni esprit, ni bon sens, ni

style, ni connaissances spéciales, ni grammaire, rapportaient environ deux ou trois cents francs chaque mois aux personnes sans ambition et sans malice qui en étaient chargées; elles ne produisaient ni bien ni mal aux journaux; n'exerçaient aucune influence sur les cours des valeurs; elles paraissaient être de simples amplifications de la cote officielle. Ces choses, hélas, sont bien changées! Grâce aux stupéfiants progrès en tout sens que chaque révolution nouvelle nous fait faire en France, — j'en ai déjà vu cinq pour ma part, y compris la Commune, — grâce donc aux progrès que la république de 1848 devait accomplir, pour le plus grand bonheur des masses, les bulletins financiers des grands et des petits journaux sont aujourd'hui plus compliqués. On n'a pas tardé à comprendre que ces bulletins devaient faire partie des

annonces qui constituent les revenus les plus clairs des feuilles publiques. Et on n'a pas eu très-grand tort. Car, en effet, pour quelle raison un journal irait-il, de gaieté de cœur, faire cadeau de sa publicité, qui vaut son pesant d'or, aux grandes compagnies financières? Elles sont déjà bien assez riches. Et, d'autre part, pourquoi ce même journal se priverait-il des rémunérations de ces compagnies qui le font vivre? Dans le but d'être utile au public? Quelle bêtise! Le public, qui devient de plus en plus exigeant et ingrat, a la prétention d'être bien renseigné et de ne payer les journaux que trois sous. Cette prétention est exorbitante. On le renseigne exactement dans la proportion où il paye. Il est renseigné pour trois sous. C'est équitable et mathématique. Le jour où il consentira à payer de cent à deux cents francs par an

l'abonnement d'un journal ou d'une revue, on ne lui servira plus, chaque jour, une page et demie d'annonces, dont la lecture ne l'intéresse guère, et la rédaction dudit journal deviendra aussitôt meilleure. Nous ne sommes malheureusement pas ce qu'on appelle en Allemagne, en Angleterre et en Amérique « un peuple pratique. » Nous ne cherchons jamais à nous rendre compte ni des grandes, ni des petites choses. On nous proposerait de nous conduire en ballon dans la lune, à raison de cinquante centimes par tête, nous n'aurions même pas l'idée d'examiner si la chose est possible, et si l'entrepreneur de cette belle affaire trouvera les moyens matériels de tenir sa promesse. Nous pourrions même insinuer que « cinquante centimes pour aller dans la lune, c'est bien cher. » Il en est exactement de même dans les ques-

tions de journaux. Parce qu'une fois entre mille, un homme d'un talent réel, poussé par le besoin, par la misère peut-être, aura consenti à travailler au rabais dans une feuille de choux quelconque, et y aura laissé l'empreinte de sa griffe, nous croyons que cela pourra durer toujours. C'est une erreur. Je connais à la Bourse plus d'un spéculateur expert, à commencer par moi, qui ne demanderait pas mieux que de créer un bulletin financier quelconque, et à le rédiger avec indépendance, intelligence et bonne foi, lequel bulletin renseignerait très-exactement le public sur toutes les matières financières et commerciales qui l'intéressent; mais ce serait à la condition que le public qui, seul, bénéficierait de ce bulletin, voulût bien en faire les fonds. En attendant que mes concitoyens se décident à cet acte de sagesse, je continue à esquisser la

silhouette des bulletiniers. Il en est quelques-uns qui sont très-bons enfants, très-bons vivants et ne se doutent même pas du mal qu'ils peuvent faire avec leurs conseils. Mais, s'ils le font, ce mal, c'est encore moins à eux qu'au public que les intéressés ont le droit de s'en prendre. Il serait étrange, en effet, que de braves garçons, dont la plupart n'ont pas cent sous vaillant, et qui gagnent le moyen de mal vivre à la sueur de leur front, connussent une recette infaillible pour faire fortune à la Bourse. Le vulgaire bon sens dit suffisamment que s'ils avaient cette recette, ils commenceraient par s'en servir pour eux-mêmes. Mais non. Le bon public ne veut pas voir cela. Le premier gratte-papier lui dit : *achète*, et il se met à la hausse; *vend*, aussitôt il se met à la baisse. C'est absurde, tout simplement. Autant vaut consulter une somnambule ou

Robert-Houdin. Règle générale : dans les questions de spéculations ou de placements d'argent, on ne saurait jamais avoir de meilleur conseiller que soi-même.

Mais l'instruction du public français ne me semble malheureusement pas sur le point de se faire. Ce n'est pas la République, même conservatrice, qui nous corrigera de nos défauts. Le désir de gagner de l'argent, d'arrondir une petite fortune, nous portera toujours à prêter l'oreille aux discours des marchands de recettes infaillibles. Tant que la terre tournera, le bulletin financier subsistera, toujours fait de la même manière. Et cela pour une bonne raison : Monsieur Gogo est éternel.

Il n'est pas un spéculateur, grand ou petit, qui soit assez sûr de lui pour ne demander jamais conseil à personne. C'est même là l'un des côtés les plus significatifs du caractère

des joueurs ; ils vivent dans une défiance perpétuelle, non-seulement de l'avenir et des événements, mais de la chance, du hasard et d'eux-mêmes. D'un bout du monument à l'autre, à l'intérieur comme à l'extérieur, chaque jour, pendant toute la durée du marché, on ne rencontre que des discoureurs qui pérorent, entourés d'un groupe de niais qui les écoutent, bouche béante. Les uns sont de simples poseurs, parfaitement imbéciles, du reste, cherchant à produire de l'effet; les autres sont des charlatans qui, sous une forme ou sous une autre, cherchent à vivre aux dépens de ceux qui les admirent; d'autres encore sont des gens à système, hommes de génie méconnus, qui, par l'exposition de leur théorie, veulent se faire des prosélytes; le plus grand nombre se compose tout simplement de haussiers qui prêchent la hausse,

de baissiers qui prêchent la baisse, et ne sont pas fâchés d'influencer un peu les gens crédules. Ainsi, tout ce monde ne se meut que pour défendre et soutenir ses intérêts. C'est que la Bourse est simplement le grand marché des capitaux, et non, comme le voudraient les personnes vertueuses ou soi disant telles, une école de philanthropie et de patriotisme. Ceci m'amène naturellement à parler des opinions politiques de la Bourse et de la figure qu'elle fait à l'occasion des grands événements qui agitent notre pays.

XXI

Tout d'abord, il est bon de prendre pour point de départ la raison d'être de la Bourse. Je viens de dire qu'elle était le grand marché des capitaux. Il est donc équitable de ne pas demander aux gens qui la fréquentent ce qu'ils y viennent faire. Ils y viennent tout naturellement, j'allais dire « tout bêtement, » pour essayer de gagner de l'argent, et pas autre chose. Rentrés chez eux, chacun de ceux qui en font leur industrie, agents de change, banquiers, courtiers, grands et petits spéculateurs, simples rentiers, sont libres de

déployer tous les désintéressements, toutes les vertus, de se montrer bons époux, bons pères, citoyens modèles. Lors des événements qui dramatisèrent à un si haut point le règne de Louis-Philippe, on les vit tous, invariablement, quitter leurs affaires pour combattre courageusement dans les rangs de la garde nationale. Les noms des Baignères, des Empaire, des Vieyra-Molina, des Savalette, presque tous attachés au parquet, appartiennent à l'histoire de la monarchie de 1830, comme ceux de braves gens qui surent exposer leur vie pour la cause de l'ordre. Plus récemment, lors de l'insurrection de juin 1848, un coulissier, M. Haentjens, devenu depuis député, se faisait traverser par une balle la poitrine de part en part, sur la barricade de la porte Saint-Denis. Et tout dernièrement, pendant le siége de Paris, les frères de Rothschild don-

naient l'exemple à la vaillante bourgeoisie française, en passant leurs nuits aux remparts à faire le coup de feu contre les Prussiens. Il me serait facile d'ajouter un grand nombre de noms à ceux que je viens de citer. Je m'en abstiens afin de ne pas fatiguer le lecteur. Ce que je tenais à bien établir, c'est que les gens de Bourse, si souvent et si maladroitement attaqués, quels que soient leurs travers, se sont toujours montrés aussi bons citoyens qu'on peut l'être.

La Bourse, à proprement parler, n'a pas et ne peut pas avoir d'opinions politiques. Sa véritable cause est l'ordre, l'ordre saint sans lequel il n'est pour une nation ni commerce, ni industrie, ni prospérité, ni dignité. En dehors de la cause de l'ordre, la Bourse ne demande qu'une chose à la politique : la stabilité. Tout ce qui, en effet, peut jeter le pays

dans les aventures, la guerre, les émeutes, les divagations des clubs, les discussions violentes de la tribune, est préjudiciable aux affaires, les paralyse, et fait subir une dépréciation quelconque aux valeurs cotées à la Bourse. Si la Bourse n'aime pas la République, ou, du moins, si la Bourse baisse dès qu'il est question de République, ce n'est pas par principe, c'est parce que la République représente à ses yeux l'instabilité elle-même, et que les hommes d'affaires ont observé que cette forme de gouvernement entraînait habituellement le désordre après elle. Je vais citer quelques exemples afin de me faire mieux comprendre.

La nouvelle de la bataille de Waterloo produit de la hausse. Pourquoi? Est-ce en haine de l'Empire? Pas le moins du monde. C'est que la Bourse qui, avant tout, se pique d'être

logique, voit dans cette défaite la fin de la guerre et le retour à un état de choses plus tranquille et plus stable que le gouvernement des Cent-Jours.

La mort du roi Louis XVIII produit de la baisse. Tout changement fait peur, même un simple changement de règne. On sait ce que l'on perd, on ne sait pas de quelle couleur sera ce que l'on trouve.

L'assassinat du duc de Berry est une autre cause de baisse. La monarchie est ébranlée.

La révolution de 1830 survient : baisse.

Le duc d'Orléans monte sur le trône : hausse. La dynastie importe peu, c'est le principe qui est tout.

La révolution de février 1848, suivie de l'apparition de la République, est le signal d'une baisse effroyable. Tout le monde se sauve, ou se cache. Les fonds étrangers mon-

tent, surtout les fonds de l'Angleterre et de la Russie, parce que les capitaux français émigrent et vont se réfugier dans ces deux contrées si paisibles. Par contre, les ateliers se ferment, les boutiques sont désertes, tout travail régulier est arrêté!

L'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République fit beaucoup remonter les fonds. La Bourse pressentait dans cette élection quelque chose de stable, de définitif. Mais ce fut en décembre 1851, à l'occasion du coup d'État d'où devait dater la fondation de l'Empire, que l'on vit la plus belle hausse qui sera peut-être jamais. On n'avait littéralement pas le temps d'acheter d'aucune valeur. Les cours ne montaient pas, ils bondissaient. La fortune publique se trouva à peu près doublée en moins de huit jours. Je ne fais pas ici de politique. Je constate

simplement un fait que tout le monde est à même de vérifier. Voilà tout.

Je tirerai maintenant les conséquences de ce fait : la Bourse était-elle donc devenue bonapartiste? Pas le moins du monde. Au lieu du prince Louis qui s'était annoncé comme un homme d'ordre, le comte de Chambord ou le duc d'Aumale aurait-il fait le coup d'État qui devait substituer la monarchie à la république, le résultat aurait été le même, et cela par l'unique raison que la Bourse voyait le provisoire céder la place à la stabilité.

Si M. Thiers avait la présidence à vie, s'il ne comptait pas plus de cinquante ans, nos fonds seraient cotés cinq francs plus haut qu'ils ne le sont. Par contre, si l'illustre Gambetta devait revenir au pouvoir, on verrait le 3 p. 100 coté à quinze francs, en dépit de M. Laurier, qui fit l'emprunt Morgan.

ORDRE, STABILITÉ, ÉCONOMIE, et surtout PAIX, le monde des affaires ne demande pas autre chose. Il est prêt à donner toutes ses épargnes à celui qui lui assurera ces bienfaits.

Les capitaux ont une logique véritablement implacable, et tout gouvernement qui refusera de se plier à cette logique sera indubitablement réduit à l'impuissance de fonctionner.

Mais, pour en revenir aux rédacteurs de bulletins financiers, je demanderai au public, qui fait ses délices de leur littérature, comment il serait possible que des hommes, qui n'ont jamais su faire leur fortune, et ont, pour la plupart, bien de la peine à « joindre les deux bouts, » pussent faire celle de leurs lecteurs. S'ils avaient assez de talent pour deviner un seul des mouvements qui doivent s'opérer à la Bourse sur une seule des valeurs

qui y sont cotées, je suppose qu'ils auraient l'esprit d'en profiter pour eux-mêmes. Je n'attaque point ici leur bonne foi; je veux croire qu'elle est toujours désintéressée; je ne suis surpris que d'une chose, c'est que, étant donnée la mesure de leur talent et la force de leurs raisonnements, ils trouvent encore des lecteurs.

XXII

Quoi qu'il en soit du plus ou moins de crédit qu'obtiennent sur l'esprit public les rédacteurs de bulletins financiers, il est certain que le personnel de la Bourse se divise encore aujourd'hui, comme de tout temps il fut divisé, en optimistes et en pessimistes. Les premiers nécessairement sont toujours à la hausse, quels que soient les événements et sous tous les gouvernements; ils jouissent d'une belle santé, digèrent bien, ont l'humeur gaie, facile ; ils voient l'existence tout

en rose. Les seconds, au contraire, en leur qualité de baissiers, sont sujets aux maladies de foie, se montrent en toute occasion secs, cassants, nerveux; vous disent, pour un rien, des mots piquants, ne sont jamais contents de personne, ni d'eux-mêmes, et leur misanthropie les pousse à se réjouir de tout ce qui chagrine les âmes sensibles. Les premiers, c'est un fait heureux pour le crédit de l'État, parviennent beaucoup plus vite et beaucoup plus vivement à la fortune que les derniers. Il est même rare que ceux ci ne se ruinent pas, dès le début, tout à plat. Il est juste de dire que le gouvernement et la masse entière des rentiers favorisent singulièrement le jeu de la hausse. Les malheureux baissiers ont tout le monde contre eux. Les journaux les accusent de répandre de fausses nouvelles, les traitent de mauvais citoyens, de vils agio-

teurs; même dans leurs familles, on les regarde de travers; bref, à l'exception des jours où la *veine* les favorise, ils mènent généralement une existence dépourvue de charme.

J'en ai autrefois connu un, entre autres, et son histoire m'en a plus appris sur l'espèce humaine, en général, et la gent boursicotière, en particulier, que n'auraient pu le faire les plus volumineux et les plus ennuyeux traités. Je puis dire, sans exagération, qu'il était le meilleur et le plus brave homme de la terre. Il avait débuté à la Bourse en qualité d'agent de change, mais le parquet ne lui avait pas porté bonheur, et, à la suite d'une désastreuse liquidation où, ne pouvant faire complétement honneur à sa signature, il s'était vu dans la dure nécessité d'accepter l'aide de ses con-

frères, la coulisse lui offrant une chance de réparer les brèches de sa fortune, il n'avait point hésité à se faire courtier. Ses connaissances spéciales, son intelligence, autant que sa droiture et sa probité, ne tardèrent point à le placer au premier rang parmi ses nouveaux confrères. Tout le monde l'aimait et l'estimait. J'étais bien jeune encore : je venais à peine de me caser dans le personnel des gens de Bourse ; mais je me souviens parfaitement que, dans toutes les circonstances où il était besoin de recourir aux lumières d'un parfait honnête homme expérimenté, c'était à lui qu'on s'adressait. Une liquidation survint cependant où, en dépit de son intelligence et de son travail, la mauvaise chance l'abattit. Un jour, c'etait la veille de celui fixé chaque mois pour le règlement des différences de Bourse, et chaque coulissier avait dans sa

poche la feuille de payements où étaient inscrits les noms de ses débiteurs et de ses créanciers, avec les sommes qui balançaient leurs comptes, le commis de l'ex-agent de change dont j'écris l'histoire, un brave garçon que nous aimions tous, arriva au passage de l'Opéra, où se tient la petite Bourse, les yeux rouges et l'air fort triste. On l'entoura. On s'informa. La solennité du lendemain donnait un intérêt puissant aux moindres signes de joie ou de tristesse de chacun des membres de la corporation qui se trouvait là. Ce fut en sanglotant qu'il nous apprit que son patron avait été trouvé mort dans son lit, le matin même, frappé selon toute apparence d'une attaque d'apoplexie. Aussitôt... ô humanité! ô fraternité professionnelle! comme s'ils avaient été mus par un ressort, chacun des excellents confrères du défunt mit la main à

sa poche, en tira sa feuille de payements, examina rapidement dans quelle position il se trouvait vis-à-vis du défunt, s'il lui devait de l'argent ou s'il avait à en recevoir de lui, et cela, pendant que les mots de « faillite » et de « suicide » circulaient dans tous les groupes, donnant à cette scène en plein vent je ne sais quoi d'odieux et de tragique. Mais je n'ai pas tout dit. Le plus piquant de la chose, si toutefois un mot si banal peut s'appliquer à une pareille aventure, c'est que tous ceux qui devaient de l'argent au défunt et qui, alors, ne pouvaient rien perdre à sa mort, allèrent d'un air pénétré serrer la main du commis, qui les regardait avec un air de reconnaissance, tandis que ceux qui, au contraire, se trouvaient être ses créanciers lui tournaient franchement le dos d'un commun et touchant accord ; j'étais peut-être le seul dans la foule

qui encombrait le passage de l'Opéra, à observer cette scène atroce. Je me promis à moi-même d'en faire un jour profiter le public, et l'on voit que je tiens parole.

XXIII

La mort de mon pauvre confrère devait avoir un épilogue. Une quinzaine d'années plus tard, son fils, que les infortunes paternelles n'avaient pas dégoûté des affaires de Bourse, eut l'idée d'acheter une charge d'agent de change. Quand, avec l'aide de ses amis, il eut réuni les fonds nécessaires, il s'adressa, ainsi que les règlements et l'usage l'exigent, à la chambre syndicale dans le but d'obtenir son consentement. Mais celle-ci, fait presque sans précédent dans les annales de la Bourse, le lui refusa net, et sous quel

prétexte? Parce que feu son père avait laissé des dettes au parquet. C'était là faire une singulière et un peu excessive application du péché originel. D'ordinaire, dans les questions d'admission, la chambre syndicale ne passe pas pour y regarder de si près. Quoi qu'il en soit, le refusé qui, à ce qu'il paraît, avait des aptitudes financières, se consola en fondant tout dernièrement une maison de banque qui est l'une des plus importantes et des plus honorables de l'Europe; il est riche; les agents qui ne l'ont pas trouvé assez bon pour le recevoir autrefois dans leur compagnie, assiégent, aujourd'hui, sa porte et sollicitent ses ordres de Bourse. Pour lui, comme il est homme d'esprit, il les laisse dans son antichambre.

Passons à des choses moins funèbres.

XXIV

Je ne voudrais pas que la précédente anecdote, en racontant laquelle je me suis vu contraint de parler de la chambre syndicale, pût faire croire que dans la longue guerre qui dure encore entre le parquet et les coulissiers, j'aie pris parti pour les derniers contre le premier. Le hasard des événements m'ayant fait, tour à tour, servir dans chacun des deux camps, et mon inclination naturelle, purement littéraire, m'ayant toujours fait considérer l'affaire en question comme une chose absolument indifférente, je me trouve dans la

meilleure situation du monde pour en parler avec la plus complète indépendance, et si je ne suis pas un historien impartial, le lecteur ne devra s'en prendre qu'à mon peu de chance.

La querelle dont je vais entreprendre de retracer les péripéties fit presque autant de bruit dans le monde des affaires que celle des Grecs et des Troyens dut en faire dans l'ancien monde. Pendant de longues années, les deux partis avaient vécu fraternellement l'un auprès de l'autre, se tenant dans une estime réciproque, se prêtant un secours mutuel dans leurs opérations. Nul ne songeait alors à défendre les priviléges ni à prêcher la liberté des transactions. Il est vrai que, dans ce temps-là, il n'y avait qu'un très petit nombre de valeurs qui fussent cotées à la Bourse et que la spéculation se portait uniquement sur les rentes

Un jour vint, malheureusement, où, sous prétexte de progrès, on créa une foule de chemins de fer. Et voilà les actions de pousser à la Bourse comme les feuilles sur les arbres. Les Compagnies naissantes avaient fait appel aux plus petits portefeuilles. Le monde des actionnaires et nécessairement des spéculateurs s'était donc considérablement accru. La plupart d'entre eux se plaignaient d'éprouver toute sorte d'empêchements vexatoires et matériels pour se livrer à leurs transactions. Le nombre des agents de change était devenu insuffisant pour la quantité des affaires ; il y avait une telle foule à la Bourse qu'on ne pouvait approcher de la corbeille ; les gardes du parquet ne pouvaient plus suffire pour passer les ordres, les commis pour donner les cours et transmettre les réponses ; bref, de même que la création d'une coulisse des rentes avait

semblé utile dès le début du siècle, lors du développement donné par les emprunts aux opérations financières, la création d'une coulisse des valeurs semblait indispensable à tout le monde. Elle ne tarda pas à se créer. Des capitaux furent réunis, — on en trouve toujours pour ces sortes d'affaires, — des maisons se montèrent, pourvues de tout ce qui était utile pour fonctionner : bureaux, guichets, casiers, employés, garçons de recettes. La concurrence faite au parquet était devenue sérieuse. Les membres des deux coulisses se signalèrent par une innovation des plus honorables qui devait leur coûter bien cher.

Chacun sait que la compagnie des agents de change désigne chaque année un certain nombre de ses membres qui, sous le nom de chambre syndicale, doivent administrer ses affaires intérieures. C'est cette chambre qui

se prononce sur les admissions des nouveaux membres de la Compagnie, intervient dans toutes les questions d'honneur et même de simples convenances, fait observer et modifier, si besoin est, le règlement de la Compagnie, veille à ce que nul ne s'écarte des habitudes de prudence et de délicatesse dont ne doivent jamais se départir les officiers publics; c'est elle encore qui fixe le *quantum* des avances à faire à ceux des membres de la Compagnie qui ne peuvent remplir leurs engagements, qui distribue, dit-on, des secours aux familles des agents retraités et tombés dans la misère; c'est elle enfin qui s'interpose en toute occasion entre la Compagnie et le pouvoir.

La coulisse s'étant habituellement recrutée, depuis les temps les plus reculés, parmi les agents de change qui n'avaient pas fait for-

tune au parquet et qui, après avoir vendu leur charge, voulaient encore demander des moyens d'existence aux affaires, devait nécessairement, un jour ou l'autre, éprouver le désir de posséder une sorte de chambre syndicale. Toute république a besoin d'un maître, la plus impérieuse nécessité qui s'impose aux peuples, c'est de se donner un gouvernement. Les coulissiers de la rente qui, le matin avant la Bourse, et le soir, de huit à dix heures, faisaient leurs affaires, exposés à toutes les intempéries des saisons, sur le boulevard, ou dans les galeries du passage de l'Opéra, dont les marchands les regardaient d'assez mauvais œil, et les faisaient tourmenter par les sergents de ville, s'étant décidés, non sans peine, à fonder un cercle pour s'y livrer en paix à leurs opérations habituelles, reconnurent indispensable de choisir parmi

eux une commission de cinq membres qui serait appelée à décider des admissions et remplirait, à peu de chose près, vis à-vis d'eux les mêmes fonctions que la chambre syndicale exerce envers la Compagnie des agents de change. Ce fut cette toute petite chose, qui n'avait rien que de fort honorable en elle-même, puisqu'elle était une garantie pour les tiers, qui détermina les hostilités. Sûrs de l'appui du gouvernement en leur qualité d'officiers publics, les agents de change exercèrent des poursuites contre quelques coulissiers. On n'avait rien à leur reprocher que de percevoir illégitimement des courtages sur les fonds publics et valeurs diverses. Ils furent condamnés. A la suite de ce procès, l'administration se piquant de zèle, fit opérer une descente de police chez un certain nombre d'autres délinquants. On saisit livres,

correspondances, on mit le tout sous les scellés. Les coulissiers qui n'avaient point été poursuivis, mourant de peur d'être inquiétés à leur tour, se hâtèrent d'anéantir tous les papiers qui auraient pu les compromettre. Et le résultat le plus clair de cette belle campagne fut tout à l'avantage des fripons.

En effet, les seules preuves que leurs victimes pouvaient produire contre eux, telles que correspondances, engagements de Bourse, livres de comptabilité, ayant été détruites, ils s'empressèrent de relever la tête, de reprendre le haut du pavé, de se mettre en mesure de faire de nouvelles dupes. Si on leur parle du passé, ils mettent le poing sur la hanche et vous regardent d'un air insolent. Et on est obligé de le tolérer. Grâce à l'intelligence de l'administration, il n'y a plus de preuves contre eux.

Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est que ladite administration, après avoir imaginé le beau procès dont je viens de parler, pour anéantir la coulisse, ne l'eut pas plutôt écrasée qu'elle s'empressa de la reconnaître et de lui donner une sorte de consécration officielle en obligeant chaque coulissier à prendre et à payer une patente d'agent d'affaires. Comme c'était intelligent! Ce furent les agents de change qui rirent du bout des dents!

Je me trouve admirablement placé pour être équitable dans mon appréciation de la querelle des agents et des coulissiers, ayant eu tour à tour, comme je l'ai dit, un pied dans chacun des deux camps, et n'attachant pas, au surplus, une importance démesurée à l'affaire que je raconte. Je terminerai le récit de cette Iliade comme j'aurais dû le commencer,

en faisant l'exposé des doctrines des deux partis.

— Nous avons le droit pour nous, disent les agents de change. Nous sommes officiers publics, nommés par l'administration. Nous versons au Trésor un cautionnement assez important, qui est pour nos clients une garantie de notre solvabilité. Nos charges nous coûtent deux millions de francs environ. Si nous consentons à débourser une somme si considérable, c'est pour avoir la certitude qu'on nous laissera faire en paix nos affaires; que des gens sans aveu, sans titre officiel, sans cautionnement, dont le groupe s'est établi tout près du nôtre, et qui couvrent nos voix de leurs glapissements, ne viendront pas drainer nos courtages. Qu'on les balaye donc!

— Nous sommes l'Intelligence et la Liberté!

répondent d'une seule voix les coulissiers. Tout le monde se plaint à la Bourse que les agents de change ne sont point assez nombreux, que les heures de marché sont par trop restreintes, que les combinaisons de primes du parquet sont insuffisantes, que les courtages y sont de beaucoup trop élevés. Le cautionnement est une garantie illusoire. On a connu des agents de change malheureux. Nous qu'on parle de balayer, nous sommes les meilleurs amis des clients, leurs véritables serviteurs. Notre marché ne ferme jamais : le matin, le soir, le dimanche, les jours de fêtes carillonnées, nous sommes toujours là, à nos postes. Nous ne connaissons pas le repos. Si nous ne versons pas de cautionnement au Trésor, nous avons des capitaux suffisants pour répondre de nos affaires. Nos innombrables combinaisons de primes

permettent aux spéculateurs de se défendre, et quand, chez nous on les égorge, ils ont du moins la consolation de protester par des cris de paon. Nos courtages sont de moitié moins élevés que ceux du parquet, — considération supérieure ! — Si les clients ont plus de confiance en nous, dans notre manière de travailler que dans celle des officiers publics, c'est une abominable tyrannie de les empêcher de venir à nous. Ils sont les meilleurs juges de leurs intérêts, et, au surplus, la preuve que les agents de change ne nous trouvent pas si insolvables, et qu'ils ne jugent pas inopportuns nos marchés du matin et du soir, c'est que la plupart d'entre eux sont nos clients, qu'ils viennent nous trouver, eux officiers publics, pour nous donner des ordres, à nous bohêmes, qu'ils nous payent courtage, et de gros courtages !

— Mais vous êtes tous d'affreux baissiers! répliquent les agents irrités.

— Vous êtes bien heureux que nous le soyons! répètent les coulissiers. Si nous ne l'étions pas, si nous ne vendions pas à découvert, comment feriez-vous pour faire ces mouvements de hausse, trop souvent factices, qui ont fait décorer quelques-uns d'entre vous de l'ordre de la Légion d'honneur?

Tels sont les arguments que, depuis quarante ans, se jettent à la tête les deux partis qui se disputent l'empire des affaires. Les curieux les regardent. Les gens sages et amis de leurs propres intérêts sont d'avis que ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de laisser les choses dans l'état où elles sont depuis la cessation de la guerre intestine. Il est certain que tout le monde y gagnerait. Si les agents de change n'hésitent point à payer courtage

à la coulisse, à la charge d'exécuter leurs ordres quand les affaires le commandent, il est juste d'ajouter que, par esprit de réciprocité, les coulissiers ont toujours été les meilleurs clients du parquet. Esprit de corps à part, il y a un perpétuel échange de bons procédés entre les deux camps. Ils s'injurient, mais ils s'estiment. La preuve, c'est qu'ils font des affaires ensemble. Il y a entre eux mille occasions de rapprochement. De même que la coulisse, bien souvent, est l'école d'apprentissage des agents de change, j'ai presque dit « école de dressage ; » de même qu'un grand nombre d'agents de change débutent par être coulissiers pour se faire la main, la coulisse, en beaucoup de cas, peut être considérée comme les invalides du parquet. Les vieux agents, les agents les plus abîmés par le feu des affaires s'y retirent comme dans une re-

traite où l'on peut s'amuser encore, où l'on se survit à soi-même. Alors, pourquoi monter sur ses grands chevaux, se regarder de travers et chercher à se faire toutes les niches possibles? La Bourse, Dieu merci, est assez grande pour abriter toutes les ambitions, satisfaire toutes les convoitises. Vivez donc fraternellement les uns près des autres. Mais je crois, le diable m'emporte, que je vais me mettre à prêcher.

Le baron de Rothschild me fournira la conclusion et la moralité de ce chapitre.

Comme couronnement de l'œuvre des poursuites contre la coulisse, l'administration supérieure avait eu la triomphante idée de faire établir un tourniquet à chacune des portes de la Bourse et de percevoir un droit sur toutes les personnes qui s'y présentaient pour entrer. Cette sublime invention qui ne rapportait pas

mille francs par jour à l'État, faisait autant de mécontents qu'il y a de spéculateurs et de rentiers dans le monde des affaires. Ce n'était pas par avarice qu'on criait, car le droit perçu à la porte était fort léger ; mais on était habitué à entrer dans le monument comme chez soi et l'on était vexé maintenant de ne plus pouvoir s'y présenter sans mettre la main à la poche. Il y avait déjà une huitaine que les tourniquets fonction naient, et c'était à qui, parmi les habitués du monument, vendrait des valeurs pour se venger du ministre des finances, lorsque passant un jour, vers quatre heures, devant le magasin du confiseur Bonnet, qui se trouve sur la place de la Bourse, comme chacun le sait, j'aperçus, à travers les vitres, le baron de Rothschild qui croquait des pralines tout en marivaudant avec les demoiselles du comptoir.

Je tournai le bouton de la porte de la boutique et j'y entrai sous le fallacieux prétexte d'acheter des boules de gomme dont je n'avais aucun besoin. Je voulais simplement savoir si le baron faisait les yeux doux à une jolie blonde qui me semblait digne de tout mon intérêt.

— *Ah! fous foilà, mon cheune ami,* s'écria-t-il en m'apercevant. *Eh pien! qu'est-ce que fous tites tes tourniquets?*

— Je dis qu'ils ne font pas monter la rente. Et vous, qu'en dites-vous, baron?

— *Moi,* fit-il, *che tis qu'ils me goûtent fingt sous par chour.*

XXV

Je me vois dès à présent dans l'obligation de détruire un préjugé qui date de la création des sociétés en commandite. On a cru jusqu'ici, — et c'étaient les intéressés qui avaient fait accepter cette calomnie comme une vérité — que les actionnaires et commanditaires étaient invariablement la proie des gérants ou des fondateurs de sociétés par actions. Je ne connais pas de plus abominable mensonge sous le ciel. Bien loin que les actionnaires, même malheureux, soient jamais des victimes, j'ai toujours vu en eux les plus

impitoyables des bourreaux. Ils ne manquent jamais de faire mourir les imprudents qui ont consacré leur existence à l'édification de leur fortune, après les avoir rendus fous. Le mille fois trop bon Mirès a rendu le dernier soupir, littéralement épuisé par l'injustifiable dévouement qu'il portait à ses actionnaires; la ruine des frères Péreire, qui avaient si laborieusement acquis leur fortune, ne peut être attribuée qu'aux ridicules exigences de ceux pour le bonheur desquels ils travaillèrent pendant près de cinquante ans. Dès le moment où un mortel est assez abandonné des dieux pour solliciter le bonheur de faire fructifier les capitaux de ses semblables, il devient leur chose, leur objet, et finalement leur victime. Robert-Macaire n'est pas l'homme ingénieux qui file en Belgique ou ailleurs, avec la caisse contenant les épargnes de ses concitoyens;

il est invariablement celui qui feint de confier quelques sous, parfois mal acquis, à une bonne dupe, pour acquérir, « de par la loi et justice, » le droit de jouer d'elle comme d'un pantin et de finir par l'étrangler. Ceci n'est point du tout un paradoxe, comme les gens malintentionnés pourraient le donner à entendre, mais une belle et bonne vérité ! Or, voici quelle est l'influence que cet immoral état de choses exerce sur les affaires : il n'existe pas un seul agent de change qui soit assez riche pour faire, à lui tout seul, les fonds de sa charge ; il n'y a peut-être pas quatre coulissiers dont le patrimoine soit assez considérable pour leur permettre de se passer d'associés. Chacun de ces « commissionnaires en valeurs diverses, » qu'il soit ou non muni d'un titre officiel, est obligé, pour fonctionner et faire honneur à sa signature, de prendre des

commanditaires. Ces commanditaires n'ont tous qu'une pensée secrète : ils veulent bien être associés à leur victime pour les bénéfices, mais ils n'entendent pas l'être pour les pertes. Tant qu'on leur distribue de beaux dividendes, des dividendes de 50 p. 100, 75 p. cent, 100 p. 100 par an, ils ne disent même pas : « Merci ! » et trouvent la chose légitime et toute naturelle. Mais si leur capital est emporté en tout ou en partie dans une liquidation désastreuse, ils poussent des cris de paon et jurent qu'on les a volés. Notez que les susdits commanditaires, tout le temps que durent les affaires, sont constamment sur le dos de leur « titulaire, » lui reprochant sa fainéantise, son inertie, le poussant à donner une plus grande extension à leurs opérations. Le malheureux ! quelle vie est la sienne ! il ne s'appartient plus; cent Argus, jour et nuit,

épient ses actions. Il n'a la liberté de rien dire et de rien faire. S'il a trois amis à dîner, et si, le soir, sa femme s'avise d'étudier un peu son piano, ses tyrans aussitôt l'accusent de donner des festins et des bals. S'il va passer huit jours aux bains de mer pour sa santé, on dit qu'il néglige ses affaires ; s'il risque une pièce de cinq francs dans une partie d'écarté, on prétend qu'il dépouille ses associés, ses pauvres associés !

Et si l'infortuné a le cœur sensible, comme vous et moi, cher lecteur, et s'il se donne le luxe d'une maîtresse... oh ! alors, je renonce à transcrire ce que l'on débite sur son compte.

Il faut absolument qu'il soit toujours, et en toute chose, de l'opinion de ses commanditaires. Il a perdu le droit d'avoir une opinion à lui en politique, religion, philosophie, morale, littérature !... Il ne doit ni aimer la cam-

pagne, ni acheter des tableaux, ni avoir une loge à l'Opéra, n'y posséder une bibliothèque, ni dîner en ville, ni faire des enfants à sa femme.

Et cela, pour une raison péremptoire : il ne s'appartient plus, il est commandité.

Il suffit d'avoir constaté ce déplorable état de choses pour faire comprendre au lecteur l'excessive imbécillité que mettent les gens de Bourse à accorder du crédit à une foule de misérables qui n'ont ni sou ni mailles. La nécessité de faire des affaires, toujours des affaires, et beaucoup d'affaires, nécessité inexorable qui leur est imposée, sous peine de retrait de la commandite, c'est-à-dire de la vie, par leurs commanditaires, les oblige à accepter des ordres de toute main, sans même regarder si ces mains sont sales ou propres. Je suis toujours émerveillé lorsque je lis dans

les journaux qu'un monsieur, à court de monnaie, s'est fait pincer par la police, soulevant une montre chez un bijoutier ou une sébile pleine de pièces de vingt francs chez un changeur. Je comprends qu'on ait un pressant besoin d'argent, — cela m'arrive quelquefois, trop souvent même ; — je n'aime pas qu'on soit absolument imbécile. Chercher à se procurer quelques centaines de francs, toute morale à part, en risquant les galères, c'est idiot. Pourquoi ne pas se servir du moyen qui réussit si bien aux gens intelligents? Quiconque peut se mettre sur le corps des habits seulement présentables, sans chercher à se procurer d'autre recommandation, n'a qu'à se présenter à la Bourse. Il peut être certain de voir tous les habitants de ce monument lui faire des offres de services. Il n'a qu'à se plaquer le dos contre un pilastre ou contre

un mur, et ce sera à qui, parmi les agents de change et les coulissiers, viendra solliciter la faveur de ses ordres. Il peut faire, immédiatement, toutes les opérations qui lui passeront par la tête; son crédit n'aura de limites que celles qu'il y voudra mettre; si, à la fin du mois, il est en bénéfice, on le payera, le tour sera fait, et bien fait. Ce n'est pas quelques louis qu'il empochera, mais une fortune. S'il perd, il ne payera pas, et tout sera dit. Nul agent de police ne lui mettra la main sur le collet, on ne le traînera pas en cour d'assises; il pourra recommencer son opération le mois suivant, jusqu'à ce qu'elle réussisse. Et elle finira par réussir. Et il ne sera jamais déconsidéré. Voilà le fait d'un homme habile.

Un jour, un étranger, un Anglais, qui ne connaissait pas une âme à Paris, même pas

le préfet de police, vint à la Bourse, s'accota au mur, et, fouillant dans son portefeuille ostensiblement, affecta de laisser voir à toutes les personnes qui l'entouraient, que ledit portefeuille était littéralement bondé de billets de mille francs. Aussitôt, grand émoi parmi les agents de change. Un nouveau client, un Crésus, un nabab, pour le moins. Et quel joli nabab! portant sur lui toute sa fortune. Le crédit qu'obtint ce nabab en quelques jours fut immense. Il achetait toujours, indice d'un caractère aimable et facile. Quand la fin du mois arriva, il se trouvait à la hausse de plus d'un million de rentes. Un fait dont on ne s'aperçut, malheureusement, que beaucoup plus tard, c'est que, dans une autre partie de la Bourse, avait surgi à la même époque un brave et digne Allemand de Berlin qui, dans toutes ses opérations, faisait exactement la

contre-partie du nabab. Quand ce dernier achetait trois mille francs de rentes, le Prussien en vendait autant, au même prix, de sorte que, le jour de la liquidation, l'un se trouvait vendeur exactement de la somme de rentes dont l'autre était acheteur, et comme la rente avait baissé ce mois-là, le nabab, acheteur, perdait exactement la même somme que gagnait le Prussien, vendeur. Or, le jour des payements, il arriva ceci, c'est que ledit Prussien emporta, bel et bien, les cinq cent mille francs qu'il gagnait, et que ledit nabab ne paya pas du tout les cinq cent mille francs qu'il perdait. On découvrit plus tard, par une indiscrétion de table d'hôtes, que les nobles étrangers étaient deux spirituels fripons, qui s'étaient associés pour jouer toujours à coup sûr. Ils se partagèrent fraternellement le magot que le Prussien avait gagné, et regagnè-

rent leurs patries respectives sans être inquiétés.

Mais, le plus curieux de l'affaire, c'est que l'Anglais qui portait toujours dans sa poche toute sa fortune, et affectait si bien de la faire voir aux amateurs, fut un jour assez bête pour se laisser voler son portefeuille. Un de ses confrères, un filou qui travaillait fort bien des coudes et des mains, le lui enleva prestement, à son nez et à sa barbe. Mais, comme il se sauvait — un peu trop vite — le susdit filou fut happé par deux des gardes de la Bourse et conduit chez le commissaire de police où je me trouvais comme témoin. J'assistai nécessairement à l'inventaire du portefeuille de l'Anglais, dont le filou fut trouvé nanti. Oh! piteuse aventure! Oh! affreuse déconvenue! Il y avait bien, en effet, trois cents chiffons de papier dans le portefeuille

de l'Anglais, mais ces billets légers, au lieu de sortir des bureaux de la vénérable Banque de France, provenaient prosaïquement du comptoir d'un vil passementier!

Et, au lieu des deux mots fatidiques, MILLE FRANCS, dont la lecture fait battre le cœur de toutes les personnes sensibles, il y avait ceux-ci, sur les chiffons qui ressemblaient au papier des billets de banque à s'y méprendre : MILLE FRANGES.

Et c'était là toute la fortune de l'Anglais.

XXVI

Jamais, sans la rapacité des commanditaires, le coup monté et si habilement exécuté que je viens de raconter n'aurait été possible. Les agents de change auraient pris des informations sur leurs clients exotiques, ils se seraient méfiés de leur connivence. L'immorale association de l'Anglais et du Prussien dura plusieurs années, m'a-t-on dit. Chaque mois, en suivant le joli système de compensation que j'ai démasqué, et, grâce à la liasse de prospectus du passementier, ils trouvèrent moyen de pêcher plusieurs centaines de mille

francs dans les eaux troubles de la Bourse. Ils crurent convenable de se retirer des affaires et de rompre leur association après la découverte que fit la police de leur moyen d'exécution. Tous les deux, aujourd'hui, enrichis par le travail, ont des biens au soleil, et vivent en philosophes. Le Prussien, après avoir acheté une délicieuse villa à Baden-Baden, y vit paisiblement, entre sa pipe, son pot de bière, une pendule française, et sa Gretchen qu'il a épousée, ainsi que la chose avait été convenue entre eux, aussitôt après qu'il put lui offrir une « décente fortune. » L'Anglais, continuant à se faire passer pour un nabab, court le monde, ne craint même pas de se montrer à Paris, de temps à autre, et, chaque année, il considère comme un devoir d'aller passer les beaux mois d'été auprès de ses amis les Prussiens. Il serait im-

possible de rencontrer, sur toute la surface de la terre, une réunion de trois personnes, vivant plus honorablement, plus confortablement, et qui soient mieux faites pour s'entendre. Les deux hommes passent leur temps à philosopher. Le soir, ils boivent à l'anéantissement de la France et à la gloire du comte de Bismarck. Gretchen, toujours blonde et toujours jolie, les écoute et les admire. Elle a déjà donné trois beaux enfants à son mari.

Et, comme il faut que le diable fourre toujours son vilain museau dans les plus poétiques affaires de ce monde, elle le trompe avec le nabab.

XXVII

Ce que j'ai dit précédemment des commanditaires, de leur insupportable tyrannie, ne s'applique pas seulement aux affaires de Bourse, mais à toutes celles où l'intelligence est obligée de s'adjoindre le concours des bailleurs de fonds. Ayant eu le malheur, une fois dans ma vie, de prendre la direction d'un journal politique, dont la société était constituée par actions, le scélérat que j'avais chargé de rédiger le bulletin financier, s'étant amusé, plusieurs jours de suite, à *abîmer* l'emprunt italien, sans rime ni raison, je reçus un beau

jour de l'un de mes actionnaires qui possédait « en tout et pour tout » une action de mille francs, la lettre suivante que je transcris textuellement, parce qu'elle me semble digne d'être classée dans les archives financières du XIXe siècle :

« Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer
» que je suis l'un des plus gros souscripteurs
» de l'emprunt italien, et cependant notre
» journal, par la plume du rédacteur finan-
» cier, que vous avez choisi sans nous con-
» sulter, se complaît chaque jour à dégoûter
» le public de cette valeur. Un tel état de
» choses ne peut durer. Il faut, ou que votre
» rédacteur change de gamme, ou que le jour-
» nal me rembourse la somme que m'a fait
» perdre la baisse continue de l'emprunt ita-
» lien, et qui ne peut avoir été causée que

» par les divagations encouragées, peut-être
» conseillées par vous. Veuillez y réfléchir,
» la chose est grave. Agréez, Monsieur le di-
» recteur, etc., etc.

» *Signé :* K. »

Je fais grâce de sa signature à l'épistolier.

Les abus du crédit m'ont conduit à m'occuper un peu plus des commanditaires que je ne voulais le faire tout d'abord. Ce n'est peut-être point un mal, car, jusqu'ici, personne n'avait osé dire la vérité sur ces crocodiles du monde des affaires. Je ne sais pas de situation plus pénible, pour un honnête homme, que celle où il se trouve lorsque la commandite qui lui a été confiée est tarie jusqu'au dernier sou par suite d'opérations contractées avec des fripons qui se faisaient passer pour d'honnêtes gens, et qu'il se voit forcé de faire sa

confession à ses commanditaires. Quand même ces derniers, retenus par un sentiment de pudeur ou de justice, ne lui adresseraient pas de reproches, il lit dans leurs regards, dans leurs réticences, dans leur maintien, certaines accusations qui l'accablent sans qu'il lui soit possible de se défendre. Il a eu beau faire tous ses efforts pour sauvegarder son capital, et il y était intéressé, il a beau le montrer, le prouver, on ne le soupçonne que davantage. Dans toutes les circonstances de la vie, le moyen le plus sûr d'être toujours honoré, c'est d'être toujours heureux, de toujours réussir. Dans le monde des affaires surtout, ce précepte s'élève à la hauteur d'un axiome.

XXVIII

Sur dix liquidations il y en a à peine quatre qui soient réellement satisfaisantes et productives. Les autres sont invariablement douteuses ou ruineuses, et c'est, le plus souvent, par la faute des femmes. Je m'explique. Les ordonnances de police interdisent au sexe dépourvu de barbe l'entrée de la Bourse pendant les heures consacrées aux affaires ; et l'on conçoit, en effet, qu'il y aurait peut-être peu de convenances à voir des femmes, jeunes ou vieilles, bousculées comme elles le seraient infailliblement si elles se trouvaient à l'inté-

rieur du monument pendant que leurs frères, amis et maris, — je ne dis pas « amants » — s'y exercent. Cependant, comme la passion du jeu fait autant de ravages chez les femmes que chez les hommes, on n'a fait que surexciter l'amour du gain qui semble inné chez les premières, en leur interdisant l'entrée du sanctuaire où trône le Veau d'or. Aucune d'elles n'en franchit donc jamais le seuil, sous aucun prétexte ; mais elles trouvent moyen de « travailler la prime et le report » sans s'exposer aux manques de courtoisie de la police. Celles d'entre elles qui tiennent à garder quelque respect humain, tout en contentant leur envie, stationnent aux environs de la Bourse, sur la place même, ou dans les rues adjacentes, chacune d'elles enfermée dans un fiacre, dont les stores sont à demi baissés. C'est là que les commis d'agents de

change vont leur porter les cours et prendre leurs ordres, et je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait jamais poussé l'amour du courtage jusqu'à se faufiler dans le véhicule.

Celles des joueuses ou spéculatrices qui ne craignent pas de s'afficher, se promènent, les jours de beau temps, sur les bas côtés de la Bourse, qui sont plantés depuis six ans, comme on le sait, de marronniers d'occasion. Là, confondues avec les nourrices allaitant leurs enfants et les pires gamins du quartier, elles ne craignent pas d'interpeller les hommes, toujours très-affairés, qui passent et de leur demander les cours. Ces joueuses m'ont paru appartenir à toutes les conditions sociales imaginables. Je n'en ai jamais vu de jolies. De mon temps, — je veux dire à l'époque mille fois heureuse où j'étais commis de coulisse et où je ne comptais pas plus que

vingt printemps — elles mettaient un peu plus de réserve dans les manifestations de leur passion, et c'était dans les différents magasins de la place de la Bourse qu'elles stationnaient pendant les heures consacrées aux affaires. Le marchands ne se plaignaient pas du va-et-vient perpétuel que leur présence entretenait dans leurs boutiques. Je me rappelle qu'il y avait, entre autres, une de ces joueuses qui avait élu domicile chez le pâtissier Jullien. C'était une ancienne femme entretenue qui se faisait passer pour veuve, était parvenue à l'âge de cinquante-cinq ans, et dont le visage bouffi, par suite d'une variole indiscrète, présentait de vagues ressemblances avec une écumoire. Mon patron, qui aimait le courtage et la savait riche, ne cessait de me pousser à lui porter les cours. « Tu es joli garçon, me disait il, il faut que cela nous

serve à quelque chose. » Il comptait que la veuve s'éprendrait de mes vingt ans, me donnerait toutes ses affaires. A cette seule idée, je faisais des grimaces de cholérique. Aujourd'hui, rien que d'y penser, j'en blêmis encore. Cependant, j'étais bien forcé de m'exécuter. Cinq ou six fois par jour, entre une et trois heures, je traversais la place de la Bourse, je me précipitais dans la boutique du pâtissier, et je trouvais notre cliente en train de s'empiffrer de gâteaux, m'attendant sous les armes. Abominable situation! Elle m'offrait des *bouchées aux huîtres*, j'étais bien forcé d'en manger, et elle me regardait, tout en mastiquant sa pâtisserie, du coin de ses yeux ronds, comme si elle avait nourri la monstrueuse intention de me dévorer moi-même. J'avais précisément, à cette époque, le cœur pris par une charmante brune aux yeux de gazelle.

Elle se nommait Alexandrine. Et, par une superstition d'amoureux, je ne cessais de prononcer mentalement son nom, tout en causant des cours avec ma veuve qui, Dieu merci! n'était pas *ma* veuve, dans l'espoir que ce nom chéri me servirait de préservatif contre les entreprises que je redoutais de la part de cette dernière. Je ne sais point encore très-exactement si cette joueuse goulue et bouffie avait l'intention arrêtée de jouer vis-à-vis de moi le rôle de madame Putiphar. Ce que je sais pertinemment, c'est que je m'étais bien promis, le cas échéant, de rendre des points à Joseph. Je mangeais, il est vrai, les gâteaux qu'on m'offrait, parce qu'ils étaient bons et que je n'ai jamais su désobliger personne, et, tant qu'il n'était question, entre ma cliente et moi, que de primes et de reports, je ne laissais pas languir la conversation, dans l'espoir

d'accrocher un ordre et pour ne pas mécontenter mon patron ; mais quand la veuve apoplectique s'avisait de me faire les « yeux en coulisse » et de me dire : « Mon bel ami, » j'avais l'air de ne pas comprendre et demeurais parfaitement insensible à ses soupirs. Elle s'irritait, se dépitait. Aujourd'hui que je juge les choses à froid, je pense qu'elle devait me prendre pour une brute. Je n'étais qu'un homme poli.

Malgré l'excessive considération que j'ai toujours eue pour le sexe auquel nous devons la déesse Vénus, je me vois obligé, pour être impartial, de dire que les femmes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, sont les plus détestables clientes de Bourse qui existent. Les agents de change et les coulissiers le savent bien. Aussi, les plus avisés d'entre eux ne se laissent-ils jamais aller à la faiblesse de faire

à aucune d'elles crédit d'un liard. Je dois ajouter, au surplus, que, à part de très-rares exceptions, les femmes qui se livrent aux spéculations de Bourse ne se recommandent généralement pas par l'éclat de leur position. Toutes celles que j'ai connues, de près ou de loin, étaient invariablement des duchesses de rencontre, des comtesses d'hôtel meublé, des baronnes de tables d'hôtes, de fausses veuves, etc., etc.; et il fallait avoir terriblement envie de faire des affaires pour solliciter leurs ordres. A quelque monde qu'elles appartiennent, les femmes, dans les questions d'argent, à ce que j'ai été à même de remarquer, du moins, ont toute la même morale. Cette morale, un peu primitive, se résume tout entière dans ce précepte : RECEVOIR QUAND ON GAGNE, ET NE PAS PAYER QUAND ON PERD. Ce que l'homme de Bourse doit éviter par-dessus

toute chose, c'est, lorsqu'il a un compte débiteur à toucher, de rencontrer devant lui une femme. Il peut être certain alors de ne palper absolument rien. Ce que je dis ici ne s'applique pas seulement aux joueuses, mais aussi aux femmes des joueurs. Cent fois sur cent, lorsqu'un homme qui est en position de payer une différence de Bourse ne la paye pas, on peut être certain que c'est sa femme, ou une femme quelconque qui l'en empêche. Je ne dis pas qu'elle le fait alors séquestrer, ou lui dérobe la clef de sa caisse, ou le transporte, à son corps défendant, en Belgique. J'insinue simplement qu'elle lui donne toutes sortes d'excellentes raisons, des raisons péremptoires, pour faire ce que, en langage de boursicotier, on appelle *un trou à la lune.* Et ici, que les gens hargneux, amis de la diffamation, ne se pressent pas d'accuser le beau sexe et de le

déclarer un sexe inférieur. Si les femmes, dans les questions d'argent, agissent invariablement comme je l'ai dit, cela ne provient pas d'un vice de leur nature; cela provient uniquement de l'éducation que nous leur donnons.

En effet, l'éducation morale des femmes, dans tous les pays du monde, repose tout entière sur l'observation du neuvième commandement. Nous ne leur apprenons qu'à être chastes; nous n'exigeons d'elles que cela; pourvu qu'elles le soient, et l'expérience démontre suffisamment qu'elles ne le sont pas toutes, ni toujours, nous les tenons quittes de tout le reste. Elles peuvent alors n'avoir ni probité, ni bonté, ni douceur, ni ordre, ni bon sens, ni aucune des qualités et des vertus qu'on aimerait à rencontrer sous son toit. Qu'est-ce que le monde appelle une *hon-*

nête femme? Est-ce une femme polie? ou une femme scrupuleuse dans les affaires d'argent? Pas le moins du monde. C'est une femme qui ne trompe pas son mari. L'honneur, tel que l'entendent les hommes pour eux-mêmes, et l'honneur tel qu'ils le comprennent pour les femmes, représentent deux choses absolument différentes. Aussi, dans toutes les questions d'intérêt où les femmes se trouvent mêlées, les hommes de bon sens sont-ils frappés de la singulière façon avec laquelle elles montrent qu'elles comprennent le droit, l'équité, le respect des engagements pris, et la justice. Comme ce sont elles qui sont généralement chargées du soin de « faire marcher » leur maison, de veiller aux mille détails du ménage, et comme elles ont, en quelque sorte, la responsabilité morale de l'existence du foyer domestique, elles ne songent absolu-

ment qu'à une chose : Pourvu que les loyers soient payés, ainsi que les fournisseurs, qu'il n'y ait pas de dettes criardes dans la maison, et que les revenus soient assurés, elles ne se soucient de rien de plus. Vous qui avez fait crédit au mari, lui avez prêté votre office pour se livrer à une spéculation quelconque qui pouvait l'enrichir, et qui avez à lui réclamer quelques milliers de francs qu'il a perdus, que vous avez payés pour lui, présentez vous un peu chez lui à l'heure où il se trouve en tête-à-tête avec sa femme, et vous verrez comme vous serez reçu !

XXIX

Il est une autre catégorie de spéculateurs que tout prudent intermédiaire doit éviter à la Bourse avec au moins autant de soin que les femmes; celle des commis. Il ne faut pas se montrer trop dur pour l'humanité. Celui qui n'a jamais failli, même par le désir ou par la pensée, a seul le droit d'être sévère. Comment veut-on que de malheureux jeunes gens, pris la plupart au sortir du collége, à l'âge où toutes les tentations les plus séduisantes viennent vous assaillir, et où ni l'expérience, ni la maturité de la raison ne peuvent vous rendre ni

sourds ni aveugles, trouvent en eux-même la force nécessaire pour ne pas succomber? Leur métier ne consiste qu'à prêter leur concours à la spéculation la plus aventureuse; ils passent tout leur temps à s'entretenir d'affaires avec les joueurs; ils ont constamment sous les yeux le spectacle contagieux de gens qui s'enrichissent en quelques jours; ce sont eux qui, par leur zèle et leurs aptitudes spéciales, concourent souvent de la manière la plus active à l'édification des fortunes les plus scandaleuses; les appointements qu'ils reçoivent de leurs patrons sont à peine suffisants pour leur permettre de se vêtir décemment et ne pas mourir de faim; et l'on veut que ces jeunes gens, qui ont l'amour du luxe, comme tout le monde, qui doivent avoir au moins chacun une maîtresse, ce qui n'est point un bien grand crime; qui peuvent supporter déjà

des charges de famille ; qui enfin ont le droit de souhaiter la fortune, avec toutes les satisfactions qu'elle comporte, aussi bien que vous et moi, résistent perpétuellement au désir de tâter la chance qui se montre si complaisante, chaque jour, sous leurs yeux même, pour une foule de gens qui ne les valent pas !

Il faudrait qu'ils fussent de bronze pour ne se sentir jamais mordus par l'aiguillon de ce monstre que l'on nomme LE JEU. Il est si facile, d'ailleurs, de trouver le crédit nécessaire pour faire des affaires à la Bourse ! Tout vous y pousse, tout vous y incite. Les camarades avec qui l'on vit journellement viennent eux-mêmes vous proposer de gagner de l'argent. Et alors, tel que son patron envoie porter les cours au Crédit Mobilier se met à jouer le jeu des Péreire. « Ils sont si heureux, si riches, si bien informés ! se dit-il. Ils ne peu-

vent jamais se tromper ! Tel autre qui hante la maison Rothschild fait exactement, en petit, toutes les opérations que le célèbre banquier fait en grand. « Y a-t-il un moyen plus sûr pour faire fortune, se dit-il, que de se modeler sur l'homme le plus riche du monde? » Ainsi de suite. Et qu'on ne dise pas que la crainte de la déconsidération peut arrêter ces jeunes gens. Ne voient-ils pas, chaque jour, tout le personnel de la Bourse, y compris leurs patrons, faire bonne mine aux pires coquins, solliciter les ordres des banqueroutiers les plus éhontés? Tout les pousse donc; rien ne les retient; et, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que, dans le nombre de ces imprudents, il y en a quelques-uns qui touchent juste, une fois par hasard, qui réussissent. Abominable exemple pour les nouveaux venus, qui se voient tentés à leur tour!

La jeunesse est toujours inconsidérée, et souvent imprudente. Lorsqu'il arrive que l'un des jeunes gens dont je viens de parler, soit par l'effet du hasard, soit par suite de quelque combinaison intelligente, réussit à faire « un gros coup, » c'est-à-dire à gagner en quelques liquidations une de ces jolies sommes qui peuvent passer pour une « certaine fortune, » la première idée qui lui vient, et elle est assez naturelle, c'est de jouir de la vie, et la première chose qu'il fait, c'est de quitter sa place, dont les émoluments ne lui semblent plus à la hauteur de son mérite. Il n'est donc plus commis. Le voilà devenu spéculateur. Il ne faudrait pas le prier beaucoup pour qu'il s'intitulât « banquier. » Réussir à la Bourse, c'est la grande affaire. Il faut réussir, coûte que coûte, à tout prix. En voilà donc un qui a réussi. Souvent, il est tout jeune encore, ne

compte pas trente ans ; il a été élevé honnêtement et simplement par sa famille ; cette famille pouvait croire qu'il mènerait toujours une existence modeste, ne s'écarterait pas des principes salutaires qu'elle lui avait inculpés. Cela aurait pu être, mais on ne réussit pas impunément dans les affaires. Le bénéfice engage. Il a des exigences, comme une femme. Supposons què le jeune homme dont il est ici question ait gagné une somme de trois à quatre cent mille francs. C'est peu de chose, et c'est énorme. Désormais, sur le boulevard, au passage de l'Opéra — et dans le temple — on ne le verra plus qu'entouré d'une petite our. On l'écoute, on l'admire, on lui trouve de l'intelligence, de l'esprit, on le consulte, et cela n'est pas surprenant, en peu de jours il est devenu un client important. Il commence par apporter de grandes modifications dans

sa mise, porte du linge fin, se fait habiller chez le tailleur le plus en renom, ne recule pas devant quelques bijoux, et ne se montre nulle part sans avoir aux mains des gants frais. Mais ce n'est pas tout. Un homme comme lui ne peut plus sortir en fiacre. Le voilà qui se monte. D'abord, il est modeste : un petit coupé pour le soir, un phaéton pour la journée et une victoria pour les beaux jours. Le moment n'est point éloigné où on le verra conduire un *break* ou un *mail* attelé de quatre pur-sang ; et, comme le succès grise toujours un peu, il poussera le mauvais goût jusqu'à promener ce magnifique attelage sur le boulevard des Italiens, à l'heure de la petite Bourse. Ses anciens confrères, qui l'ont vu arriver tout petit garçon de sa province, auxquels il a gagné les sommes nécessaires pour jeter ainsi au public de la poudre aux yeux,

et qui, continuant leur commerce, les pieds dans la boue, le verront ainsi passer, dans toute la pompe de son talent de cocher improvisé, auront peine à le reconnaître. Mais lui, rien ne sera capable de le démonter. En parlant de lui-même, il dira : « mon prestige. » Il finira par se croire un financier. Jadis, il s'estimait heureux de hanter des grisettes et des demoiselles de boutique; maintenant, pour se bien poser, il va se croire obligé d'entretenir l'une des femmes de Paris les plus connues et les plus huppées. Ses chevaux d'écurie ne lui suffisent bientôt plus ; ses affaires continuant à prospérer, son capital continuant à augmenter, il lui faudra des chevaux de course. Le voilà donc qui fait courir. Cela lui permet de se mêler à la clique des palefreniers et de frayer avec l'élégante coterie du Jockey-Club. N'a-t-il point aussi une

meute? Un château?... il a grand soin de le faire construire dans le village où il est né et où on l'a vu en sabots. Toutes ces métamorphoses se sont accomplies en très-peu de temps. Notre homme compte à peine trente ans, et déjà il s'est donné tous les ridicules réunis de M. Jourdain et de M. de Pourceaugnac.

Les jeunes commis qui réussissent aussi violemment ne forment à la Bourse qu'une minorité des plus infimes. Le plus grand nombre de ceux qui se laissent tenter par le jeu passent leur existence à végéter, éprouvant des hauts et des bas, vivant dans la terreur de leurs patrons, passant des espérances les plus immodérées aux angoisses les plus cruelles, employant le plus clair de leurs appointements et des remises qu'ils peuvent faire à payer leurs différences, parfois, —

heureusement la chose est rare, — on en voit qui sont assez bêtes, calculent assez mal pour soustraire, dans la caisse qui leur est confiée, la modique somme nécessaire au payement de ces différences maudites, risquant ainsi la cour d'assises, le bagne, pour s'éviter l'ennui de dire simplement à celui de leurs camarades qui est devenu leur créancier : « je ne puis pas payer. » Il y en a fort peu qui, ayant une fois goûté au fruit défendu, se sentent assez forts pour n'y plus toucher. La tentation est trop puissante, trop contenue, l'exemple trop contagieux. Ce qui est honorable, en effet, dans les préjugés de la Bourse, ce n'est pas de ne point faillir à son devoir, c'est de réussir ; et ce qui est humiliant, ce n'est pas de se faire prendre en flagrant délit de vilaine action, c'est d'avoir toujours la « déveine. »

XXX

Je connais bien des drames horribles qui sont nés de la situation que j'indique. J'en choisirai un dans le nombre, un seul, le plus pitoyable et le plus sinistre, pour le raconter :

Il y a environ vingt ans, parmi les jeunes gens qui cumulaient, à la Bourse, le métier de commis d'agent de change et de remisier, il n'y en avait pas un seul qui fût plus aimé de tout le monde, et qui parût plus digne de l'être, que S... Quand il fit son entrée dans le monument, il n'avait guère plus de vingt ans; il était grand, bien fait, élancé, joli gar-

çon, d'humeur douce et de relations faciles. Sans être d'une intelligence hors ligne, et sans avoir de vocation bien décidée pour les affaires, il les comprenait bien, s'y intéressait ; le seul défaut que son patron pût lui reprocher était une certaine faiblesse native qui l'empêchait de résister aux suggestions d'autrui et aux siennes propres aussi fermement qu'il l'aurait voulu. En peu de temps, grâce à l'urbanité de ses manières et de son esprit, son âge aidant, qui le rendait intéressant, il put se faire un millier de francs chaque mois, remises comprises. C'était évidemment un fort joli denier pour un garçon qui n'avait aucune charge, et était d'ailleurs habitué, dès son âge le plus tendre, à se contenter de fort peu. Malheureusement pour lui, comme on le savait liant et bon enfant, il était toujours entouré d'une foule de petits

camarades, remisiers comme lui, qui, peu satisfaits de leurs émoluments, cherchaient dans la spéculation les moyens de vivre, et de bien vivre. S... se laissa d'abord entraîner à faire de petites affaires : mais, le pli étant une fois pris, il ne lui fut bientôt plus possible de tenir tête à son vice. La chance, dès le début, se montra pour lui inégale. Il gagnait, et puis il perdait; en somme, il était plutôt obligé d'y mettre du sien. Ses camarades se moquant de lui et l'engageant à persister, il persista si bien que la déveine, une déveine inouïe, constante, terrible, se déclara enfin contre lui. A partir de ce moment, l'existence du pauvre diable ne fut plus qu'une succession d'avanies et de horions. Il s'estimait heureux des liquidations où il ne perdait que le montant de ses remises et où l'intégralité de ses appointements lui restait

pour vivre. Ces liquidations devinrent enfin de plus en plus rares. S... ne put bientôt plus toucher à une affaire sans la voir immédiatement tourner contre lui. Tout s'ébruite à la Bourse : les quelques pauvres petits clients qu'il avait ne tardèrent pas à lui donner de moins en moins d'ordres, redoutant de voir leurs affaires négligées par un homme qui avait tant de motifs pour se préoccuper des siennes. Plus il allait, plus le pauvre garçon dégringolait. Dans l'espoir de se rattraper, le soir, il jouait chez ses amis au baccarat ou à l'impériale. Mais là encore la déveine le poursuivait; il perdait, et il s'endettait. Après avoir couru sus au traditionnel billet de cinq cents francs, qu'on ne trouve jamais chez personne, S..., de chute en chute, de guignon en guignon, épuisé par dix ans de luttes où il déploya la patience et le courage de Xé-

nophon, en arriva à quémander chez ses amis la vulgaire pièce de cent sous, et à se la voir refuser avec une unanimité des plus touchantes. Il n'était pas possible de tomber plus bas. Et il demeurait toujours jeune, toujours gai, toujours d'aimable humeur. Sa maîtresse, une brave fille, couturière, et le reste, lui prêta, en trois fois, vingt francs, qu'il ne lui remboursa jamais; chacun de ses amis, de ses camarades, contribua, dans la proportion la plus exiguë, à le faire subsister pendant quelque temps. Tout fut inutile. Il jouait toujours, petit jeu, il est vrai, et perdait toujours. Cela dura dix ans, DIX ANS! entendez-vous? au bout desquels, n'ayant plus que des vestiges de bottes aux pieds, des lambeaux de chemise sur le corps, ayant vendu sa garde-robe et son mobilier, déjeunant d'un verre d'eau et d'une croûte de pain; dînant, dans

un *bouillon Duval*, d'un consommé et de quelques pommes de terre; le corps brisé, les pieds usés par des milliers de courses inutiles, il finit par être frappé d'une terrible maladie du cerveau qui le mit à deux doigts de la mort. Le médecin qui le visita, — c'était celui de sa portière et elle le lui avait envoyé d'autorité, — se cassa vainement la tête à chercher la cause secrète qui avait pu exercer de si terribles ravages chez un sujet tout jeune et solidement constitué. Cette cause, tous les amis de S... la connaissaient bien : c'était la lente et lourde accumulation des tourments, les espérances broyées, les ambitions rentrées, la lutte toujours vaine et toujours héroïque, la misère et tout son cortége de laideurs; la cause, c'était le malheur. Il n'était pas besoin de chercher.

Après deux mois de souffrances aiguës, il

retourna à Lyon, sa ville natale, pour y entrer dans une maison de fous. Il y est mort, tout récemment, n'ayant pas encore trente ans, laissant sa famille dans les larmes et tous ses amis consternés.

Jeunes gens, que ceci vous serve d'exemple! Il faut réussir à la Bourse, il faut réussir à tout prix.

XXXI

La plume de Montaigne ne serait pas de trop pour écrire le chapitre que je médite. Sans me préoccuper de ce qu'il en pourra résulter, je vais me prendre corps à corps avec la convention la plus puissante, la plus absurde et la plus hypocrite des temps modernes. Je veux parler de la philanthropie.

Je divise les philanthropes en deux grandes classes :

1° Ceux pour qui la philanthropie est une source de revenus.

2° Ceux dont la philanthropie a pour but

de faire publier leur éloge et leur portrait dans les feuilles publiques.

Avant d'essayer de montrer comment la philanthropie s'exerce à la Bourse, il est indispensable de la prendre sur le fait dans les autres parties du monde.

De tout temps, grâce au Ciel! il a existé des hommes bienfaisants, c'est-à-dire se plaisant à secourir leurs semblables — qui ne sont pas toujours rigoureusement leurs semblables. — Ces hommes ne font ni un métier, ni même une occupation de leur humanité. Ils ne professent pas que tous les hommes leur sont chers. Ils évitent de faire parler d'eux, spécialement dans les journaux. Quel que soit le chiffre de leurs revenus ou de leur fortune, ils font le bien, uniquement par amour du bien, et sans espoir de récompense. Une infortune se révèle à eux, ils peuvent la soulager, ils la

soulagent. S'ils ne le peuvent pas, ils se privent du plaisir de lui tendre leur bourse. Tout cela sans bruit et sans phrase. Quant au *petit manteau bleu* et à ses imitateurs, c'est une autre affaire.

Lorsqu'il est doué de raison, ce qui n'est point un fait incompatible avec un certain fond de bonté, l'homme bienfaisant gradue ses libéralités en raison des liens plus ou moins étroits qui l'attachent à ceux qu'il désire obliger, ou de l'intérêt que ceux-ci, par leur mérite, la situation qu'ils occupent, ou l'étendue de leurs peines doivent exciter dans tous les cœurs. C'est une chose presque sans mérite pour nous tous, tant elle est naturelle, de pourvoir, dans la mesure de nos moyens, aux besoins de nos ascendants, de nos collatéraux, de nos descendants. Aider son père, ses frères, ses enfants, ce n'est point une

vertu, c'est le plus impérieux de tous les devoirs. Qui le fait, se comporte en homme, simplement; qui ne le fait pas se déshonore. Immédiatement après les trois catégories de personnes dont je viens de parler, se placent, dans nos obligations, nos amis; puis, tout de suite encore après, nos confrères, collègues, camarades, à quelque classe de la société que nous appartenions, et enfin nos relations habituelles.

L'homme judicieux distingue aisément ces nuances. Sans réclamer jamais de publicité d'aucune nature, il fait en sorte qu'on ne puisse pas dire de lui qu'il a laissé volontairement la moindre des personnes qu'il fréquente, ou qu'il a un jour fréquentées, dans l'embarras. Mais ce n'est pas tout. La morale toute simple, la morale courante, celle qui découle de toutes les religions, de toutes les

philosophies, qui est de tous les pays et de tous les temps, exige que nous ne limitions pas nos secours et nos bienfaits aux personnes qui sont ou qui ont été attachées à nous par un lien, une fréquentation ou une habitude quelconque. Dans le nombre des gens que nous ne connaissons pas personnellement, que nous n'avons jamais rencontrés, il en est quelques-uns qui, par leurs travaux, leur notoriété, ayant contribué aux plaisirs, à l'instruction, aux plus nobles distractions de l'humanité, doivent attendre, de droit, quand ils sont malheureux, de la commisération et des secours de tous les hommes. Celui qui les accueille, les aide, s'attire l'admiration universelle; celui qui les repousse se fait mépriser comme un monstre. Le maréchal de Luxembourg s'honora considérablement en donnant un asile au grand La Fontaine, comme le

prince de Conti à Labruyère, Ninon de Lenclos en encourageant les premiers essais de Voltaire. En revanche, c'est une honte pour la France tout entière d'avoir laissé si longtemps mendier Lamartine. Philanthrope lui-même, il était entouré de riches philanthropes qui l'ont laissé crever de faim. Pour prendre des exemples plus rapprochés de nous, lorsque le peintre Anastasi, — qui n'était pas Michel-Ange, mais qui avait du mérite — devint aveugle, M. Maurice Richard, alors ministre des Beaux-Arts, fit une bonne action en lui accordant une pension sur les fonds de son ministère; de même fit le comte de Morny lorsqu'il favorisa de tout son pouvoir les débuts dramatiques du fils d'Alexandre Dumas. Ce n'est pas seulement de sa bourse qu'un homme qui se respecte doit aider le mérite et le talent tombés dans le malheur. C'est aussi

de son influence, de ses relations, de ses égards, de toutes les expressions possibles de sa bonté. En dehors de ces infortunes auxquelles chacun de nous se doit, les hommes véritablement bienfaisants secourent, autant qu'ils le peuvent, toutes les infortunes qui se trouvent sur leur passage. Et franchement, quand ils le font, on ne saurait, sans mauvaise grâce, exiger d'eux davantage. Quant à celui qui aime, ou dit aimer indistinctement tous les hommes, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que, dans ma pensée, il n'aime et n'a jamais aimé personne.

Je ne m'ennuyerai pas à relater les innombrables procédés plus ou moins ingénieux, et tous décents, que certains philanthropes emploient pour augmenter leurs revenus : loteries dites de bienfaisance, quêtes à domicile, concerts, représentations à bénéfices,

conférences, tout leur est bon pour assouvir la passion que l'humanité leur inspire. Ils trouvent le moyen de gratter sur tout. Après vingt ou trente ans de grattages philanthropiques, ils se retirent dans quelque trou de province, pour y jouir en paix des fruits de leur charitable industrie. Mais là encore, ils ne renoncent point à la gloire de travailler au bonheur de l'humanité. Ils fondent des écoles, des crèches. Cela leur vaut, un jour ou l'autre, l'honneur d'être nommé conseiller général de leur département, maire de leur village, juge de paix, tout au moins. Tant il est vrai qu'un bienfait n'est jamais perdu, comme le dit le proverbe.

XXXII

Les philanthropes, qui travaillent en vue d'obtenir l'approbation des journaux, sont plus réjouissants. D'ordinaire, ce sont des messieurs sur la tête desquels un gros héritage est venu tomber à l'improviste, et qui ne savent que faire de leur fortune. Ils en ont trop pour se contenter de l'employer à vivre agréablement, en y faisant participer leurs amis et connaissances, et même pour se donner le luxe de quelque innocente manie, telle que celles de la chasse, des chevaux, des voyages ou des tableaux. De telles

manies d'ailleurs exigent des prédispositions, des aptitudes ou des connaissances spéciales. Le jeu coûte parfois bien cher et n'est pas toujours amusant. On se poserait mieux dans l'estime des populations en s'enrôlant sous la bannière des *amants de l'humanité*. Et voilà comme, souvent, sans avoir jamais eu la moindre velléité de faire du bien à autrui, on se trouve un jour philanthrope. Le but à atteindre n'étant que de faire dire du bien de soi par tout le monde, et spécialement par les journaux, avec accompagnement de portrait, — il est si agréable de faire circuler son image! — on débute dans la partie par l'érection de quelque monument public, d'une utilité plus ou moins contestable, tel que calvaire, pont, chapelle, lavoir, asile, crèche ou fontaine. Les populations, malheureusement, se montrent tant soit peu rebelles au cadeau qu'on a

eu l'idée de leur faire malgré elles. Aucune bonne femme ne s'arrête pour dire sa prière au calvaire, personne ne passe sur le pont, les blanchisseuses affectent de tourner le dos au lavoir, les chiens errants, tout seuls, ont l'idée de se réfugier dans l'asile contre les murs duquel ils lèvent outrageusement la patte, la crèche n'est hantée que par la vermine, et, quant à la fontaine, la traditionnelle fontaine, les ouvriers qui passent auprès d'elle, se doutant qu'on ne leur a joué le tour de l'édifier que pour leur enlever l'idée d'aller chez le marchand de vin, ne manquent jamais de lui montrer le poing, comme si le philanthrope, son auteur, résidait dans son onde pure, en s'écriant :

— Canaille ! va !

Mais qu'est ce quecela fait au philanthrope ! Les monuments qu'il a construits à ses frais

n'en subsistent pas moins. Tout le monde les voit. Chacun les nomme de son nom, à lui philanthrope. Tous les journaux, grands et petits, illustrés et non illustrés, sont encombrés de ses louanges. Les premiers ne manquent jamais d'annoncer à leurs lecteurs qu'ils ont eu toutes les peines du monde à se procurer son portrait pour le reproduire, tant le philanthrope est modeste, tant il redoute la publicité ! *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !* Il faut, convenons-en, que je sois doué de quelque courage pour oser imprimer de pareilles choses, à une époque où l'art de la *banque* est poussé, par certaines gens, jusqu'au sublime, et où l'on voit tant de *farceurs* s'imposer au respect des masses. Mais je reviens à mon philanthrope. Ne pouvant être ni un homme de génie, ni même tout bêtement un homme d'esprit, ne voulant pas, l'ingrat ! se

contenter d'être un homme riche, il a eu la naïve ambition de se faire passer aux yeux de tous pour *le meilleur de tous les hommes*. Rien que cela ! Et comme il n'est pas maladroit, il a fini par y parvenir. Ce qu'il y a de particulièrement divertissant dans son cas, c'est qu'il a souvent payé très-cher la réputation qu'il est parvenu à se fabriquer. Tous les gens besogneux de toute la terre, et le nombre en est grand ! apprenant qu'il existe de par le monde une si bonne pâte d'homme, s'empressent de s'adresser à lui, en même temps, pour saigner sa bourse. Il ne sait plus auquel entendre. Cela devient une sujétion. Tous ses instants sont pris par un monde de quémandeurs. Il faut qu'il les satisfasse tous, coûte que coûte, ou sinon... gare là-dessous ! Les demandes qu'on lui adresse sont toutes des plus ridicules. L'un espère que le grand philanthrope

voudra bien le commanditer pour exploiter une mine mille fois plus riche que la crédulité publique; un autre le prie tout simplement de vouloir bien payer ses dettes; un troisième jure ses grands dieux que le « meilleur des hommes » serait bien aimable s'il lui donnait une petite dot qui lui permettrait d'épouser la femme qu'il aime. Mais je ne puis tout citer. Le châtiment de l'homme qui est affligé du travers de la philanthropie, avec accompagnement de publicité, consiste en ceci : il est fatalement condamné à se faire exploiter par les intrigants, et il lui est absolument interdit de soulager les infortunes honorables.

Mais il est temps de sortir des spécialités et de montrer comment la philanthropie s'exerce à la Bourse.

XXXIII

Les gens de Bourse, grands hâbleurs quand leurs intérêts sont en jeu, ont répandu partout le bruit qu'ils étaient extrêmement charitables. « Nous gagnons l'argent très-facilement, disent-ils; nous le dépensons de même; jamais aucun de nos confrères n'a vainement frappé à notre porte; c'est un honneur et un bonheur pour nous de soulager toutes les infortunes. » Autant de mots, autant de blagues. Je ne dis pas que, pris individuellement, tous les hommes qui hantent la Bourse sont sans cœur; je dis que, lorsqu'ils font

des libéralités, ils les font sans discernement, et que, en thèse générale, pris en bloc, ils n'en font guère.

Maintenant, je vais m'expliquer, ce que je viens de dire pouvant paraître un peu obscur.

Les rares infortunes que j'ai vu secourir à la Bourse étaient invariablement les moins intéressantes. Un joueur se trompe dans ses calculs; il perd une grosse somme au lieu d'en gagner une petite; il n'a pas le sou pour payer; il ne pourra donc pas continuer son joli métier. Aussitôt tout le monde s'émeut. « Ah! quel affreux malheur! s'écrient une foule d'âmes sensibles. Un personnage si intéressant disparaîtrait de l'horizon de la Bourse! On ne l'entendrait plus, chaque jour, émettre des théories sur la hausse et la baisse! C'est odieux! c'est abominable! Comment vivre

sans lui ! Et comment vivrait-il sans nous ? »

On ne s'informe même pas s'il a des ressources pour « faire bouillir sa marmite, » si une famille, des enfants tirent de lui tout ce qui leur est nécessaire pour subsister. Ces choses-là ne rentrent pas dans la catégorie de celles qui touchent le cœur des joueurs. L'important, c'est de savoir s'il pourra continuer à travailler la prime et le report. Et, pour le mettre à même de faire honneur à « son passé, » c'est-à dire de reprendre le cours de ses opérations absurdes autant qu'immorales, ses amis se réunissent, se cotisent, lui constituent un capital. Et Dieu sait comme ils le défendent si quelqu'un se permet de l'attaquer devant eux !

La chambre syndicale des agents de change qui représente une compagnie si riche, qui est si riche elle même, distribue chaque année

une somme importantante dans les bureaux de bienfaisance de Paris, et elle a soin toujours de laisser citer la chose dans les journaux ; mais, si quelque ancien employé du parquet, commis d'agent de change, intermédiaire, remisier, frappé par des revers immérités, s'adresse à elle pour en obtenir un peu d'aide, elle répond invariablement qu'elle « n'a pas de fonds spéciaux pour secourir ces sortes d'infortunes. » Et elle ne lui envoie pas un sou.

En revanche, si un ancien agent, honorable et considéré, après des tribulations diverses, meurt, laissant sa famille dans la misère, comme il est arrivé à mon ancien camarade J..., ladite chambre syndicale vote à sa veuve une rente viagère de douze cents francs.

C'est une chose pleine d'enseignements pour un observateur désintéressé, lorsqu'il est

en situation de n'avoir besoin de personne, — que la succession de mésaventures qui achèvent d'exterminer le boursier assez malheureux pour être réduit à solliciter l'aide de ses confrères.

Sur vingt lettres qu'il leur écrit, quelque pathétiques qu'elles soient, il y en a toujours au moins dix qui restent à jamais sans réponse. Les braves gens à qui celles-là sont adressées se disent pour se consoler de leur dureté : « On mettra mon silence sur le compte des négligences de la poste. » Ils ignorent, en pensant ainsi, que la totalité de ces lettres ont été remises chez eux par le signataire lui-même. Les réponses que d'autres daignent lui adresser ne valent guère mieux. On les croirait toutes copiées sur le même modèle. « La liquidation a été mauvaise ; on n'a pas de fonds disponibles ; chaque fois qu'on a été

assez mal inspiré pour prêter de l'argent à un ami, on en a été pour ses frais d'amabilité, l'argent ne vous a point été remboursé. Les camarades auxquels *le décavé* s'adresse verbalement sont pour le moins aussi impitoyables que les précédents. Ils lui offrent de bons conseils, se le renvoient l'un à l'autre comme un volant que l'on fait sauter sur des raquettes. Dans cet ordre d'idées, j'ai vu des choses qui ne font pas du tout honneur à la nature humaine : des millionnaires enrichis par le vol, non par autre chose, et qui devraient chercher à se faire pardonner leurs méfaits, refuser un billet de cinq cents francs à d'honnêtes gens écrasés par l'accumulation des plus grands désastres; des misérables se réjouir entre eux, à haute voix, des peines d'autrui; des hommes prudents refuser sèchement d'obliger leur père ou leurs frères. Ce

sont ces choses-là qui m'ont donné sur la philanthropie les idées que l'on sait. En thèse générale, les hommes de Bourse, pour tout ce qui touche à l'argent, sont féroces. Quelques familles, toutes placées dans une situation exceptionnelle, telles que les Rothschild, les Fould, font d'honorables exceptions à la règle. Je pense qu'il peut y en avoir quelques autres encore, mais comme elles ont négligé le soin de se révéler à moi, je me priverai du plaisir de les nommer. Partout, à la Bourse comme dans le monde, la philanthropie s'exerce de la même manière : élever des fontaines, solliciter secrètement les éloges des journaux, et voilà tout. Il n'y a rien d'absolu cependant sur cette terre ; on rencontre de braves cœurs en tous lieux, même à la Bourse ; et je dois convenir ici que, pendant vingt années où j'ai hanté le monument, j'en

ai rencontré deux — ou trois — pour ma part, qui n'avaient pas le sou.

S'ils sont moins charitables qu'ils se vantent de l'être, et même moins bons camarades, les boursiers ne manquent pas absolument de qualités. En général, ils passent pour de bons vivants et de bons enfants, dans les cabarets des boulevards. Les femmes les recherchent, les citent comme des hommes remplis de procédés. Ils font bonne figure, le verre en main, assis auprès de quelque *chignon jaune* à la mode. Grands amateurs de chasse, au surplus. Ne se donnent-ils pas également pour connaisseurs en peinture? On ne voit qu'eux à l'hôtel Drouot. Et de même, aux premières représentations des petits théâtres, depuis le Vaudeville et le Gymnase jusqu'aux Bouffes-Parisiens et aux Menus-Plaisirs. Il semblerait qu'une chute ne peut décemment se produire,

un succès se faire sans eux. Telles sont les sympathies, distractions, propensions, plaisirs, divertissements des gens de Bourse. J'oubliais de mentionner leur goût dispendieux pour les chevaux.

XXXIV

Peut-être trouvera-t-on que je suis « un peu dur pour d'anciens confrères. » Ce serait une erreur. Je les montre, tout naïvement, tels que je les ai vus. S'il ne sont pas meilleurs, ce n'est pas ma faute. S'ils me trouvent trop sévère, que ne modifient-ils leurs manières d'être? Je serai trop heureux de changer de gamme à leur intention, le jour où ils m'en fourniront l'occasion.

Et pourquoi ne mettrais-je pas tout de suite une sourdine à la chanson dont je leur agace les oreilles? A entendre les éclats de rire qui

résonnent de toutes parts, tout le long du jour, dans le monument, une personne qui ne serait point au courant des choses pourrait croire que l'esprit y coule à pleins bords. Il y a bien, en effet, quelques petites velléités, de la part des boursiers, à égayer les affaires qui, par elles-mêmes, bonnes ou mauvaises, sont invariablement assommantes. Mais la somme d'instruction que chacun d'eux a reçue ne lui laisse guère la facilité de s'élever que jusqu'à la charge. Ils jugent vite les ridicules de leurs confrères, et ils se plaisent à les cribler, parfois en face, souvent par derrière. Il est bon d'avouer aussi qu'un peu de jalousie professionnelle se mêle à tout cela. Les riches, les heureux, les chanceux *blaguent* volontiers les déshérités du sort. Ces derniers se défendent, selon l'usage immémorial des faibles et des petits, en déchirant secrètement

ceux qu'ils jalousent. La gâieté de très-bon aloi, celle qui n'emprunte aucun de ses traits à l'envie, n'a guère cours à la Bourse. Il est vrai qu'au milieu des meilleures plaisanteries, la question *affaires* vient toujours se placer.

J'ai connu quelques types qui, s'il était possible de faire une bonne comédie sur la Bourse, sans y parler d'affaires de Bourse, ne s'y seraient pas trouvés déplacés. Deux, entre autres. L., ancien procureur du roi, que la passion du jeu et le désir de travailler sur un grand théâtre arrachèrent à l'étude du Code et à la fréquentation des jurés pour en faire l'une des physionomies les plus originales et les plus sympathiques de la Bourse. Dès le début, il apporta dans la pratique des affaires une indépendance d'allures et une sûreté de convictions qui ne tardèrent point à le faire

passer pour un fou. Il ne l'était pas cependant, bien loin de là, mais il avait ce tempérament particulier de certains coureurs d'aventures qui fait d'eux des Césars, quand ils réussissent, et les enlève promptement à l'admiration de leurs concitoyens, quand ils ne réussissent pas. L., dans toute sa carrière de joueur qui dure encore, et il a aujourd'hui soixante ans passés, parut n'avoir jamais qu'une règle de conduite : « *pas de prudence!* » Et il raisonnait à ravir, car il est avéré pour tous les gens de Bourse qui ont fait fortune, que la prudence dévore régulièrement, sous forme de primes, le plus clair des bénéfices des spéculateurs, tandis que les convictions, même les moins raisonnées, les plus absurdes, ne tardent jamais bien longtemps à leur faire trouver une veine heureuse. Partant de ce principe, L , pendant plus de trente-cinq

ans, se comporta avec les affaires absolument comme une corneille qui abat des noix. Quand il voyait la hausse, il achetait de tout, sans marchander, disant effrontément qu'il ne pouvait pas se tromper, et la liquidation venue, il refusait invariablement de se liquider, et il se faisait reporter, comme s'il avait eu en poche les mines du Potose pour payer ses différences. Son aplomb, que servait merveilleusement sa verve méridionale, éblouissait ou intimidait tous ceux qui recherchaient le périlleux honneur de lui parler. Ce qu'il leur racontait de renversant, de pharamineux, de pyramidal, d'invraisemblable, dans le but de les engager à acheter et de lui prêter ainsi une aide quelconque, ne pourrait s'exprimer dans aucune langue. Le plus curieux, c'est qu'il était si convaincu de la beauté de ses hâbleries qu'il finissait souvent par y croire.

Ainsi, quand il était mordu par la tarentule de la hausse, tout était beau pour lui, doux, souriant, plein de promesses : le temps, la politique, l'avenir ; et il fallait qu'il en fût de même pour tous ceux qui le fréquentaient. Il ne tolérait pas une observation, pas une objection. « Je ne discute pas, disait-il souvent dans les groupes, je professe. » Et il professait. De même, ce qui arrivait le plus fréquemment, quand le tenait la rage de la baisse, il fallait que tout le monde s'y mît avec lui, au moins de conviction et de langage; et il disait à tous, en pantalonnant, qu'il ferait sauter la Banque de France et la caisse des Rothschild. Et tous les niais d'applaudir! Il s'attachait toujours à mettre ses actions d'accord avec ses paroles, même avec les plus ébouriffantes. Un jour où il était ainsi embarqué dans une campagne de baisse, il avait

donné l'ordre à un agent de change de ses amis de vendre deux ou trois mille actions du chemin de fer de Saint-Germain, et, dans le but de surveiller son opération, il était allé se poster au premier étage de la Bourse, dans la travée de l'horloge qui se trouve juste au-dessus de la corbeille où travaillent MM. du parquet. L'agent de L. exécutait fidèlement l'ordre qu'il avait reçu, mais ne parvenait point à influencer les cours, et, tout contrit de son peu de chance, de temps à autre il se tournait vers son client, et lui criait de bas en haut, avec douleur :

— Plus j'en vends et plus cela monte!

Alors L., se faisant un porte-voix de ses deux mains, lui répondit par ces paroles mémorables :

— F... leur tout le chemin!

Un autre jour, ce fut moi qu'il daigna

choisir pour l'une de ses opérations les plus excentriques. La petite Bourse se tenait alors, le matin et le soir, autour du billard d'un café situé passage de l'Opéra. Je n'avais guère plus de vingt ans, et je m'étonnais encore, assez aisément, des choses qui ne m'étaient pas habituelles.

L., s'approchant de moi, posa sa montre sur le billard, et me dit de son air gouailleur :

— Petit, je te prends à l'heure, comme un fiacre.

— Pourquoi faire ?

— Tu vas le savoir. Tu vois qu'il est onze heures. Jusqu'à midi, tu vas vendre pour mon compte, tant ferme qu'à prime, et à tout prix, toutes les rentes qu'on demandera.

L'ordre était si étrange, que L. me fit l'effet d'un fou.

— C'est absurde, lui dis-je. Que se passe-t-il donc ?

— Il ne se passe rien, et ce n'est point absurde. Ne te mêle pas de juger tes anciens.

Je ne crois pas avoir besoin de dire que lorsque L. était à la baisse, il se plaisait consciencieusement à mettre la mort dans l'âme de toutes les personnes qu'il rencontrait. A l'entendre, tout allait mal dans tout l'univers : la récolte serait détestable ; l'État était si obéré, qu'il se verrait dans l'impossibilité de payer le prochain semestre des rentes ; on allait avoir la guerre — et la peste.

Par suite de son tempérament chagrin et frondeur, L. était plus souvent à la baisse qu'à la hausse. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il spécula sur la mort du roi. Il n'avait pas prévu la révolution de février qui lui aurait fait gagner — malgré lui — une somme

énorme, s'il avait été payé. Il eut donc le chagrin, étant républicain, de voir arriver la République, qu'il n'avait pas souhaitée, et de ne pas en profiter. L., à force de jouer le jeu de casse-cou qui fit son originalité, devait forcément devenir philosophe. Il commença par se négliger dans sa mise, puis, dans toutes ses paroles, il apporta je ne sais quel cynisme qui rappelait le personnage des légendes de Gavarni, connu sous le nom de Thomas Vireloque. Comme il eut toujours de l'esprit, et du plus franc, et du plus sincère, son prestige s'accrut à la Bourse, et son influence et son importance, en raison de l'amusement qu'il y apporta. Ce gros garçon, joufflu, mal rasé, avec son chapeau planté de côté, qui se moquait éternellement de tout et de lui-même, finit par faire en quelque sorte partie du monument dont il était l'âme, l'esprit et l'intelli-

gence. Tout le monde ne l'y comprend pas, quoiqu'il parle assez haut et assez gras; mais il n'est personne qui ne l'écoute, et avec plaisir. La véritable pierre d'achoppement de sa « manière de travailler, » c'est qu'il n'est pas facile de trouver du crédit quand on commence par crier sur les toits que, pour réussir à la Bourse, il est indispensable de n'avoir aucune prudence. Les intermédiaires, agents de change et courtiers, par le carnet desquels on ne peut se dispenser de passer, ne tiennent pas précisément à exposer toute leur fortune et tout leur crédit pour un particulier à qui nul n'a jamais connu ni sou ni maille, et qui semble de taille à n'en faire qu'une bouchée. L. a pourtant trouvé moyen de résoudre ce problème, dont la solution paraît impossible.

Depuis trente ans qu'il promène sa philo-

sophie dans le monument, il n'a pas eu la peine de chercher du crédit, par la raison que le crédit n'a jamais cessé de venir à lui. Ainsi que je crois l'avoir déjà dit, un spéculateur qui fait réellement des affaires et ne regarde pas aux courtages constitue une relation si précieuse pour les intermédiaires, qu'ils ne lui demandent jamais ni qui il est, ni où il va, ni d'où il sort, et qu'ils se disputent ses ordres comme s'il avait toujours par derrière, pour en répondre, la fortune des Rothschild. Grâce à son assurance, L. a donc toujours joui à la Bourse du crédit le plus illimité. On rit de lui et de ses mots, mais on exécute ses ordres. Il lui plairait demain de vendre à découvert le Grand-Livre de la Dette Publique, il trouverait des gens pour l'y encourager, et pour l'y aider. « Voilà, s'écriera-t-on, un fou bien heureux ! Il doit être riche comme

Crésus! » Eh bien! pas du tout. L. qui mériterait, plus que personne, de rouler sur l'or, n'a jamais le sou. Il emprunte vingt francs qu'on ne lui prête pas; loge dans un taudis, se promène sur ses deux jambes, déjeune d'un œuf à la coque. Cela provient d'une incurable faiblesse qu'il n'ose avouer, mais que tous ses amis connaissent. Son principe est féroce, inflexible comme un axiome; pour réussir, il faudrait le pousser jusqu'à ses dernières conséquences, et L. ne l'a jamais osé! C'est ce qui le perd. Le pauvre diable craint de faire faillite. Il a la faiblesse de payer. Un vieux reste d'honneur — ou de préjugé — qui date de l'époque où il représentait la vindicte publique, l'a toujours empêché, l'empêchera toujours de s'enrichir. S'il avait le toupet de dire, lorsqu'on lui présente un compte débiteur : « Laissez-moi

tranquille, je n'ai pas d'argent, » la chose passerait comme une lettre à la poste. Mais non. Tant qu'il a un billet de banque, gros ou petit, dans son fantôme de portefeuille, s'il le doit, il le donne. L. ne s'abuse pas sur le vice de son système. Il commence à comprendre ce qu'il appelle « sa bêtise. » Il se compare au jeune Ixion tournant sa roue, aux filles de Danaüs emplissant un tonneau qui n'a pas de fond. Il continue à faire des affaires, mais ce n'est plus avec l'espoir de gagner des millions, c'est par pure habitude, parce que c'est une occupation. Après avoir passé sa vie à jongler avec la fortune, L., en mourant, ne laissera pas de quoi payer son cercueil.

XXXV

Passons au second type. J. est connu de l'univers entier, et très-mal connu, grâce aux petits journaux qui se sont amusés longtemps à lui prêter des aventures qui ne lui étaient point arrivées et des mots qui n'étaient jamais sortis de sa bouche. Il commença par être garde du corps, sous la royauté légitime, puis agent de change, et enfin il obéit à sa véritable vocation en se faisant tout simplement spéculateur. Lorsque je dis « spéculateur, » je ne suis pas dans l'exactitude la plus rigou-

reuse, car il serait beaucoup plus juste de dire que J. s'est fait *assureur*. En effet, l'assurance contre les risques de la Bourse, quel que soit le jeu qu'on y joue, consiste invariablement dans l'achat des primes. C'est la seule précaution que les spéculateurs aient trouvée jusqu'ici pour restreindre leurs bénéfices. Or, J. n'achète pas les primes ; il les vend. Il prend ainsi pour lui, dans les opérations de Bourse, tous les risques. C'est en cela que sa manière de travailler se rapproche de celle de L. Au fond, ils ont le même principe : « pas de prudence ! » J. a même une certaine supériorité sur son ami L. : il joue toujours le même jeu, très-logique, qui consiste à vendre les valeurs beaucoup plus cher qu'elles ne sont cotées. Il est bien évident alors qu'il a pour lui toutes les chances de baisse, toutes celles de stagnation, et que les

seuls grands mouvements de hausse peuvent le gêner. Encore, quand il se trouve pris dans un de ces mouvements qui ne lui plaisent guère, ne rachète-t-il ses rentes, pour se liquider, qu'en les revendant à primes, d'un mois sur l'autre, et profitant ainsi de la hausse qui le contrarie. Comme l'humanité n'est jamais parfaite, de même que L., l'assureur J. n'est pas sans avoir son côté faible. Tous ses courtiers le poussent à vendre des primes; ils lui font vingt fois plus de crédit qu'ils ne le devraient; il ne sait pas se défendre contre leurs sollicitations; pour lui, toute prime vendue est empochée; cela n'empêche pas qu'il éprouve quelques scrupules; et alors, de même que L., il n'ose suivre son principe jusque dans ses dernières conséquences, et, en regard des millions de rentes qu'il a vendues à primes, il ne peut s'empê-

cher d'acheter quelques milliers de rentes ferme. C'est ce qui le ruine. Ce qui est, en effet, bénéfice pour lui d'un côté, est équilibré et même souvent dépassé de l'autre par une perte. Il paye, de la main gauche, à peu près la même somme qu'il reçoit de la main droite; il se voit condamné à des luttes, à des inquiétudes, à des calculs, à des soucis, qui dramatisent sa vie et minent sa santé. Il est vrai qu'il abuse un peu des merveilleuses facultés qu'il a reçues de la nature, ne prenant jamais aucune note, faisant tous ses calculs de tête, portant tout le détail de ses opérations dans sa mémoire, et ne faisant jamais une erreur. C'est un spectacle véritablement assez lamentable que celui de ce grand vieillard d'environ soixante quinze ans, replet de formes, au teint coloré, incessamment tourmenté par le sang et par la fièvre des cal-

culs, que les gamins de la coulisse, petits commis et autres, s'amusent à pousser dans le groupe, se le renvoyant comme une balle, l'étourdissant de leurs caquets. Les jours de réponse des primes, qui sont les grands jours de bataille pour toute la Bourse, et en particulier pour J., on le voit dominer le groupe de la coulisse de toute la tête et osciller au-dessus de la foule des chapeaux comme le grand mât d'un navire pendant la tempête. Quelle effroyable présence d'esprit il lui faut alors pour se rendre toujours un compte parfaitement exact de sa position, faire le nécessaire pour se liquider, se défendre contre les innombrables perfidies des gens qu'il enrichit de ses courtages, et qui le récompensent en lui créant, par malignité pure, tous les embarras possibles. J. vit au milieu de tout cela, et il y vit même très bien, car il en-

graisse. Il n'est point un bohème, et il n'affecte point de l'être, comme son ami L. Sa qualité d'ancien agent de change lui donne un sérieux et un relief que L. ne pourra jamais obtenir. Et puis, c'est dans son genre, et, en tant qu'il n'est question que d'affaires de Bourse, une intelligence supérieure. Il raisonne tout, calcule tout, se tient constamment au courant de la situation financière de tous les États de l'Europe, et sait toujours, à un sou près, ce que valent les affaires qui font leur apparition sur le marché français. La manière de raisonner de J. est si juste, son système d'assurances présente des avantages tellement infaillibles que, malgré l'entêtement de vieillard qu'il montre en faisant de trop fréquentes concessions à la prudence, il a trouvé le moyen d'amasser une belle fortune. On le révère

à la Bourse comme le patriarche du monument; les débutants s'inspirent de son expérience, et tous les anciens le consultent.

XXXVI

Les autres types dont je pourrais dessiner la silhouette sembleraient bien pâles et bien effacés auprès de ceux de J. et de L.. Mieux vaut en rester là, en faisant remarquer que tous les spéculateurs, sans exception, qui sont parvenus à tirer de la Bourse des revenus fixes, s'étaient plus ou moins inspirés du système de ces deux grands joueurs. Si, après un séjour de plus de vingt ans dans le temple de la Fortune, je m'en suis retiré comme j'y étais entré, sans le moindre chiffon de papier rose,

vert ou bleu, illustré de l'estampille d'une compagnie financière quelconque, cela provient uniquement de ce que j'ai toujours éprouvé, à l'endroit du système infaillible de L. et de J., les scrupules les plus ridicules. Les personnes qui se livrent aux opérations de Bourse avec l'arrière pensée d'y rester toujours honnêtes et toujours considérées, passent généralement pour faibles d'esprit auprès des habiles. Les joueurs sont comme les femmes : ils n'aiment que le bonheur, ne recherchent que le succès. Vous tous donc qui, grands ou petits, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, gravissez pour la première fois le perron sacré avec le désir de réussir dans vos entreprises, ayez toujours présent à l'esprit cet axiome du philosophe Gavarni, qui résume dans sa concision le passé, le présent et tout l'avenir des opérations de Bourse, et qui

devrait être gravé en lettres d'or massif de quatre pieds de haut sur le fronton du monument :

LES AFFAIRES, C'EST L'ARGENT DES AUTRES.

Paris, 1872, 1873.

FIN

55-82. — Corbeil. Typ. et stér. B. Renaudet.



Prix provisoire : 4 fr. 90c



Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

